





# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.




*N. De Largillière pinx.* *P. Alex Tardieu Sculp.*

O

V

DE L'

# OEUVRES

## COMPLETES

DE

# VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.




T

# THEATRE.

CC

A.

# TABLE

## DES PIECES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.

# OEUVRES
## DE
# VOLTAIRE.

## AVERTISSEMENT
### DE L'EDITION DE 1775.

Nous donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. *de Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris font très-informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, féduit par les ennemis de l'auteur, fembla rejeter aux premières repréfentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enfuite avec empreffement quand la cabale fut diffipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, fe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en fubftituaient d'autres

au hasard. Presque tous ses ouvrages dramatiques ont été représentés & imprimés à Paris dans son absence. De-là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de Gengis imprimée par nous, *in*-8°, sous les yeux de l'auteur, on trouve dans la scène où *Gengis* paraît pour la première fois les vers suivans:

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple & le rend plus docile. &c.

Ce morceau est tronqué & défiguré dans l'édition de *Duchesne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage, &c.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire & très à sa place.

Ce vers qu'on a substitué,

*Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;*

est un vers indigne de quiconque est instruit des

règles de ſon art, & connaît un peu l'harmonie. *Echappés aux fureurs des flammes*, eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il fallait les retrancher ; ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois, mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette pièce en Italie, il y en a trois traductions, & les inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de Mahomet ; on ſuſcita contr'elle une perſécution violente ; on fit défendre les repréſentations : ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoît XIV* protégea la pièce, elle lui fut dédiée, des académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie & à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu'en France : on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de Tancrède eſt défigurée d'un bout

à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les éditions de France, il n'y a presque pas une scène où il ne se trouve des vers qui péchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du théâtre. Le libraire de Paris est d'autant plus inexcusable, qu'il pouvait consulter notre édition à laquelle il devait se conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence jusqu'à répéter les mêmes vers dans plusieurs scènes d'Adélaïde du Guesclin. Nous trouvons dans leur édition, à la scène septième du second acte, ces vers qui n'ont pas de sens :

> Gardez d'être réduit au hasard dangereux
> Que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.

Il y a dans notre édition :

> Tous les chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
> Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
> Gardez d'être réduit au hasard dangereux
> De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers sont dans les règles de la syntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a substitués dans l'édition de Paris sont de vrais solécismes, & n'ont aucun sens. *Gardez d'être réduit au hasard que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.* De quels vœux s'agit-il ? Que veut dire *Etre réduit au*

*hasard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux ?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'apperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, & que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtyle ; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes, & ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue..

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, & que c'eſt là que les règles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule ; parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs pièces, qui, à la faveur de quelques beautés, ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un ſtyle barbare. On ſait que *Boileau*, en mourant, ſe plaignait de cette horrible décadence. Les éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les lois de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles ; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les

faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules, ils en chargent leurs manuſcrits ; & c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner ; & les amateurs des lettres, accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le temps de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le feront : & nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices & l'objet conſtant de leurs études.

# AVERTISSEMENT

## DES EDITEURS

## *SUR L'OEDIPE.*

L'AUTEUR compoſa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en 1718, quarante-cinq fois de ſuite. Ce fut le ſieur *Dufreſne*, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe*. La demoiſelle *Deſmares*, très-grande actrice, joua celui de *Jocaſte*, & quitta le théâtre quelque temps après. On a rétabli dans cette édition le rôle de *Philoctete*, tel qu'il fut joué à la première repréſentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1718. M. *de la Motte* approuva la tragédie d'Oedipe. On trouve dans ſon approbation cette phraſe remarquable : *Le public, à la repréſentation de cette pièce, s'eſt promis un digne ſucceſſeur de* Corneille *& de* Racine ; *& je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ſes prétentions.*

L'abbé *de Chaulieu* fit une mauvaiſe épigramme contre cette approbation : il diſait que l'on connaiſſait *La Motte* pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'eſt ainſi que les grands hommes ſont traités au commencement

de leur carrière ; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même, s'imaginent pour cela être de grands hommes. La médiocrité insolente éprouve les mêmes obstacles que le génie, & cela prouve seulement qu'il y a plusieurs manières de blesser l'amour-propre des hommes.

La première édition d'Oedipe fut dédiée à *Madame*, femme du *Régent*. Voici cette dédicace : elle ressemble aux épîtres dédicatoires de ce temps-là. Ce ne fut qu'après son voyage en Angleterre, & lorsqu'il dédia Brutus au lord *Bolingbrocke*, que M. *de Voltaire* montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre chose que de lui-même.

*MADAME,*

*Si l'usage de dédier ses ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par* VOTRE ALTESSE ROYALE. *La protection éclairée dont vous honorez les succès ou les efforts des auteurs, met en droit, ceux mêmes qui réussissent le moins, d'oser mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne composent que dans le dessein de vous plaire. Pour moi dont le zèle tient lieu de mérite auprès de vous, souffrez que je prenne la liberté de vous offrir les faibles essais de ma plume.*

*Heureux si, encouragé par vos bontés, je puis travailler long-temps pour V. A. R. dont la conservation n'est pas moins précieuse à ceux qui cultivent les beaux-arts, qu'à toute la France dont elle est les délices & l'exemple.*

*Je suis, avec un profond respect,*

*MADAME,*

*De Votre Altesse Royale,*

*le très-humble & très-obéissant serviteur, AROUET DE VOLTAIRE.*

ON trouvera ici une préface imprimée en 1729, dans laquelle M. *de Voltaire* combat les opinions de M. *de la Motte* sur la tragédie. *La Motte* y a répondu avec beaucoup de politesse, d'esprit & de raison. On peut voir cette réponse dans ses œuvres. M. *de Voltaire* n'a répliqué qu'en fesant Zaïre, Alzire, Mahomet, &c. Et jusqu'à ce que des pièces en prose, où les règles des unités seraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre & autant de plaisir à la lecture, l'opinion de M. *de Voltaire* doit l'emporter.

# LETTRES
## A
## M. DE GENONVILLE, (*)

*contenant la critique de l'Oedipe de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'*Auteur.

1719.

## LETTRE PREMIERE.

JE vous envoie, Monfieur, ma tragédie d'Oedipe, que vous avez vu naître. Vous favez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : fi quelque chofe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneffe me fervirait d'excufe. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie eft pleine, & que je fuis le premier à reconnaître, j'ofe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage, & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés.

(*) Mort confeiller au parlement de Paris : il fut, depuis ces lettres, l'intime ami de M. *de Voltaire.*

Vous sçavez mieux que personne (*a*) que cette satire intitulée les *J'ai vu*, est d'un poëte du Marais, nommé *Le Brun*, auteur de l'opéra d'Hippocrate amoureux qu'assurément personne ne mettra en musique.

(*a*) Je sens combien il est dangereux de parler de soi; mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête homme m'est plus chere que celle d'auteur; ainsi je crois que personne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaie de meriter entièrement son estime, en detruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

Je sais que tous ceux avec qui j'ai veeu sont persuadés de mon innocence; mais aussi bien des gens, qui ne connaissent ni la poësie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poëte.

Il y a peu d'ecrivains célebres qui n'aient essuyé de pareilles disgraces; presque tous les poëtes qui ont reussi ont été calomniés, & il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout temps été remplies de critiques obscénes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les puissances; & qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connaitre. Leurs epigrammes & leurs vaudevilles sont toujours des enfans supposés dont on ne connait point les vrais parens; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que l'on puisse l'en soupçonner, & qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se defendre: telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeunesse, pouvait aisement autoriser les soupçons que l'on fesait naitre sur moi: j'etais d'ailleurs sans appui, & je n'avais pas songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV* une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbe *Regnier*: c'était un ouvrage où l'auteur passait en revue tout ce qu'il avait vu dans sa vie; cette pièce est aussi negligee aujourd'hui qu'elle était alors recherchée: c'est le sort de tous les onvrages qui n'ont d'autre merite que celui de la satire. Cette pièce n'en avait point d'autre; elle n'etait remarquable que par les injures grossières qui y étaient indignement répandues, & c'est ce qui lui donna un cours prodigieux: on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi: *J'ai vu ces maux & je n'ai pas vingt ans.*

Plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet



Ces *J'ai vu* font groſſièrement imités de ceux de l'abbé *Regnier* de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun ; ils finiſſent par ce vers :

*J'ai vu ces maux & je n'ai pas vingt ans.*

Il eſt vrai que je n'avais pas vingt ans alors ; mais ce n'eſt pas une raiſon qui puiſſe faire croire que j'aye fait les vers de M. *Le Brun.*

*Hos* Le Brun *verſiculos fecit : tulit alter honores.*

J'apprends que c'eſt un des avantages attachés à

indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me deguiſer. L'auteur de cette miſerable ſatire ne contribua pas peu a la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputerent cette piece par malignité, pour me decrier & pour me perdre ; quelques autres, qui l'admiraient bonuement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur ; ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point eucore vu alors, m'attira de tous côtes des maledictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant par une petite ville de province, les beaux eſprits du lieu me prierent de leur reciter cette pièce qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre ; j'eus beau leur repondre que je n'en etais point l'auteur & que la pièce était miſerable ; ils ne m'en crurent point ſur ma parole ; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux, ſans y penſer, la reputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeſte.

Cependant, ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage continuèrent à me rendre reſponſable de toutes les ſottiſes qui ſe debitaient dans Paris, & que moi-même je dedaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le ſera long-temps. On m'aſſure que de toutes les modes de ce pays-ci, c'eſt celle qui dure davantage.

La juſtification eſt venue, quoiqu'un peu tard ; le calomniateur a ligné, les larmes aux yeux, le deſaveu de ſa calomnie, devant un ſecretaire d'Etat ; c'eſt ſur quoi un vieux connaiſſeur en vers & en hommes, m'a dit : *Oh le beau billet qu'a La Châtre !* Continuez, mon enfant, à faire des tragedies, renoncez à toute profeſſion ſerieuſe pour ce malheureux metier ; & comptez que vous ſerez harcele publiquement toute votre vie, puiſque vous êtes aſſez abandonné de Dieu pour vous faire de gaieté de cœur un homme

la littérature, & fur tout à la poësie, d'être expofé à être accufé fans ceffe de toutes les fottifes qui

public. Il m'en a cite cent exemples; il m'a donné les meilleures raifons du monde pour me detourner de faire des vers. Que lui ai-je repondu? Des vers.

Je me fuis donc apperçu de bonne heure, qu'on ne peut ni refifter à fon goût dominant, ni vaincre fa deftinee. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des fyllabes, cet autre à former des croches & des rondes fur des lignes paralléles?

*Scit Genius, natale comes qui temperat aſtrum.*

Mais on prétend que tous peuvent dire:

*Ploravère ſuis non reſpondere favorem*
*Speratum meritis.*

*Boileau* difait à *Racine*:

» Ceffe de t'etonner fi l'envie animée,
» Attachant à ton nom fa rouille envenimée,
» La calomnie en main quelquefois te pourfuit. »

*Scudéri* & l'abbe d'*Aubignac* calomniaient *Corneille*: *Montfleuri* & toute fa troupe calomniaient *Moliere*: *Terence* fe plaint dans fes prologues d'être calomnie par un vieux poëte: *Ariſtophane* calomnia *Socrate*: *Homere* fut calomnie par *Margites*. C'eft-là l'hiftoire de tous les arts & de toutes les profeffions.

Vous favez comment *M. le Régent* a daigné me confoler de ces petites perfecutions; vous favez quel beau prefent il m'a fait. Je ne dirai pas comme *Chapelain* difait de *Louis XIII*.

» Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
» Témoignent mon mérite, & font connaitre affez
» Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés. »

*Charile*, *Chapelain* & moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

*Retulit acceptos, regale numiſma, Philippos.*

Le *Regent* qui s'appelle *Philippe*, rend la comparaifon parfaite. Ne nous énorgueilliffons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs; on peut être avec tout cela un homme très-médiocre: on peut être recompenfé & envié fans aucun merite.

courent la ville. On vient de me montrer une épître de l'abbé *de Chaulieu* au marquis *de La Fare*, dans laquelle il ſe plaint de cette injuſtice. Voici le paſſage:

. . . . . . . . . . . .

Accort, inſinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai ſu, d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignit avec adreſſe,
Au tour brillant, à la juſteſſe,
Le charme de la fiction;
Et ſon impétueuſe ivreſſe,
Entre le tabac & le vin.

. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . .

J'appris, ſans rabot & ſans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjouement
Qui ſeul peut faire le ſublime.

Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque fornette,
Je me vis tout en même temps
Affublé du nom de poëte.

Dès-lors, on ne fit de chanſon,
On ne lâcha de vaudeville,
Que ſans rime ni ſans raiſon,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,

Dont je fis, j'en conviens, affez peu de fcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perfonne devant moi ne ferait ridicule.
Ils m'ont fait là-deffus mille injuftes procès,
J'eus beau les fouffrir & me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits ;
C'eft affez que j'en fuffe faire.

Ces vers, Monfieur, ne font pas dignes de l'auteur de la Tocane & de la Retraite ; vous les trouverez bien plats, (*a*) & auffi remplis de fautes que d'une vanité ridicule ; je vous les cite comme une autorité en ma faveur : mais j'aime mieux vous citer l'autorité de *Boileau*. Il ne répondit un jour aux complimens d'un campagnard qui le louait d'une impertinente fatire contre les évêques, très-fameufe parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur :

Vient-il de la province une fatire fade,
D'un plaifant du pays infipide boutade ;
Pour la faire courir on dit qu'elle eft de moi,
Et le fot campagnard le croit de bonne foi.

Je ne fuis ni ne ferai *Boileau ;* mais les mauvais vers de M. *Le Brun* m'ont attiré des louanges & des perfécutions qu'affurément je ne méritais pas.

Je m'attends bien que plufieurs perfonnes, accoutumées à juger de tout fur le rapport d'autrui,

(*a*) Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces *Lettres*, parce qu'on ne voulut pas affliger l'abbé *de Chaulieu* : on doit des égards aux vivans ; on ne doit aux morts que la vérité.

feront étonnées de me trouver fi innocent, après m'avoir cru, fans me connaître, coupable des plus plats vers du temps préfent. Je fouhaite que mon exemple puiffe leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens fur les apparences, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaiffent pas. On rougirait bientôt de fes décifions, fi l'on voulait réfléchir fur les raifons par lefquelles on fe détermine.

Il s'eft trouvé des gens qui ont cru férieufement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du fang du fils de *Thyefte;* & aujourd'hui il y a des confciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocafte* fe défie des oracles d'Apollon. C'eft ainfi qu'on décide prefque toujours dans le monde; & ceux qui font accoutumés à juger de la forte, ne fe corrigeront pas par la lecture de cette lettre: peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie, elle eft trop inféparable des fuccès; mais du moins il m'eft permis de fouhaiter que ceux qui ne font en place que pour rendre juftice, ne faffent point de malheureux fur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déformais comme un malheur d'être connu par les talens de l'efprit, & qu'un homme foit perfécuté dans fa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à fa patrie même?

Ne croyez pas, Monfieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence, le préfent dont

M. *le*

M. *le Régent* a daigné m'honorer ; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de fa clémence : il eft au nombre des princes qui, par des bienfaits, favent lier à leur devoir ceux même qui s'en font écartés. Une preuve plus fûre de mon innocence, c'eft qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie lorfque le temps a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grâce que Mgr le *Duc d'Orléans* m'a faite, comme une récompenfe de mon travail, qui ne méritait tout au plus que fon indulgence ; il a moins voulu me récompenfer que m'engager à mériter fa protection.

Sans parler de moi, c'eft un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions fous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie ; & dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lefquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naiffance & par leur rang, font expofés à être loués toute leur vie.

## LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, fouffrez que je vous prévienne fur le fuccès qu'elle a eu : non pas pour m'en applaudir, mais pour vous affurer combien je m'en défie.

Je fais que les premiers applaudiffemens du public ne font pas toujours de fûrs garants de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le fuccès de fa

pièce ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde qui entraînent pour un temps les suffrages de la multitude ; & le public est étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la représentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment, à la tête de leurs ouvrages, des préfaces pleines de vanité ; *qui comptent les princes & les princesses qui sont venus pleurer aux représentations; qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public;* & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma pièce, plus pour avouer mes défauts que pour les excuser : mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté, que je me traiterai moi-même avec justice.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer.

La décision ne convient ni à mon âge ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

# LETTRE III.

*Contenant la critique de l'Oedipe de* Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *si la tragédie de* Sophocle *fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie; ce qu'*Aristote *appelle expressément un discours agréablement assaisonné.* (*a*) Je ne discuterai pas non plus *si c'est une pièce du premier genre, simple & implexe : simple, parce qu'elle n'a qu'une seule catastrophe ; & implexe, parce qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.*

Je vous rendrai seulement compte, avec simplicité, des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui, connaissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène ouvre dans Sophocle par un Chœur de Thébains prosternés aux pieds des autels, & qui, par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Oedipe* leur libérateur & leur roi, paraît au milieu d'eux.

(*a*) M. *Dacier*, préface sur l'Oedipe de *Sophocle*.

*Je suis Oedipe*, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Oedipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Oedipe* qui est orgueilleux.

*Mes enfans*, dit Oedipe, *quel est le sujet qui vous amène ici?* Le Grand-Prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand-prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abimée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là, le Grand-Prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Oedipe* était aussi bien informé que du nom & de la qualité du grand-prêtre de Jupiter ; d'ailleurs ce Grand-Prêtre rend-il son homélie bien pathétique, en comparant une ville pestiférée, couverte de morts & de mourans, à un vaisseau battu de la tempête? Ce prédicateur ne savait-il pas qu'on affaiblit les grandes choses quand on les compare aux petites?

Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie ; & il ne paraît pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle, de refuser son admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Oedipe, si vanté par tout le monde ;* & à l'autre, *Je suis le grand-prêtre de Jupiter.* Cette grossiéreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La defcription de la pefte eft interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocafte*, que le roi avait envoyé confulter l'oracle, & qui commence par dire à *Oedipe :*

*Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.*

OEDIPE.

*Je le fais, quoique je ne l'aie jamais vu.*

CRÉON.

*Il a été affaffiné, & Apollon veut que nous puniffions fes meurtriers.*

OEDIPE.

*Fut-ce dans fa maifon, ou à la campagne que Laïus fut tué ?*

Il eft déjà contre la vraifemblance, qu'*Oedipe*, qui règne depuis fi long-temps, ignore comment fon prédéceffeur eft mort : mais qu'il ne fache pas même fi c'eft aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raifon, ni la moindre excufe de fon ignorance ; j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abfurdité.

C'eft une faute du fujet, dit-on, & non de l'auteur : comme fi ce n'était pas à l'auteur à corriger fon fujet lorfqu'il eft défectueux. Je fais qu'on peut me reprocher à-peu-près la même faute : mais auffi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à *Sophocle*, & j'efpère que la fincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juftifiera la hardieffe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui fuit me paraît également déraifonnable : *Oedipe* demande s'il ne revint perfonne de la fuite de *Laïus* à qui l'on puiffe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant fauvé, vint dire dans Thebes que Laïus avait été affaffiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment fe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* dife que fon maître a été accablé fous le nombre, lorfqu'il eft pourtant vrai que c'eft un homme feul qui a tué *Laïus* & toute fa fuite?

Pour comble de contradiction, *Oedipe* dit, au fecond acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a perfonne qui dife l'avoir vu : & *Jocafte*, au troifiéme acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainfi à *Oedipe :*

*Soyez bien perfuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que fon maître avait été affaffiné par des voleurs ; il ne faurait changer préfentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.*

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, fi l'énigme du Sphinx n'avait pas été plus aifée à deviner que toutes ces contradictions.

Mais, ce qui eft encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eft point après de telles fautes contre la vraifemblance, c'eft qu'*Oedipe*, lorfqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne fonge pas feulement à le faire chercher ; il s'amufe à faire des imprécations & à confulter les oracles, fans donner ordre qu'on amène devant lui le feul homme qui pouvait lui

fournir des lumières. Le Chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toujours des conseils à *Oedipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie seulement d'envoyer chercher *Tirésie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaissent point *Sophocle*, s'imaginent sans doute qu'*Oedipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* est le sujet de sa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit sans que *Phorbas* ait seulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorsque *Créon* a appris à *Oedipe* que *Laïus* a été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Oedipe* répond, au sens de plusieurs interprètes: *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puisque Laïus n'avait point d'argent sur lui?* La plupart des autres scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à Oedipe: *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent?* Mais ce sens-là n'est guère plus raisonnable que l'autre: on sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager a faire un mauvais coup.

Puifqu'il dépend fouvent des fcholiaftes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon fens?

*Oedipe*, au commencement du fecond acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tiréfie*. Le roi & le devin commencent par fe mettre en colère l'un contre l'autre; *Tiréfie* finit par lui dire:

*C'eft vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe, vous ne l'êtes point; vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez époufé votre mère, vous êtes l'auteur d'un incefte & d'un parricide; & fi vous trouvez que je mente, dites que je ne fuis pas prophète.*

Tout cela ne reffemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obfcurément: & fi vous joignez aux paroles de *Tiréfie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Oedipe* qu'il n'était pas fils de *Polybe*; & l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait fon père & qu'il épouferait fa mère; vous trouverez que la pièce eft entièrement finie au commencement de ce fecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné fon art, puifqu'il ne favait pas même préparer les événemens ni cacher fous le voile le plus mince la cataftrophe de fes pièces.

Allons plus loin. *Oedipe* traite *Tiréfie* de *fou* & de *vieux enchanteur*: cependant, à moins que l'efprit

ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement, de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il n'était qu'un fils supposé, & les oracles de Thèbes qui lui disent qu'il est Thébain ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère & qu'il tuerait son père, & *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon*, son *ancien & fidelle ami*, (comme il l'appelle,) d'avoir tué *Laïus;* & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

*Quoi ! tu oses paraître devant moi?* dit-il à Créon: *tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne ?*

*Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises que d'aspirer à la royauté sans*

*troupes & ſans amis; comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône?*

Créon lui répond.

*Vous changerez de ſentiment ſi vous me donnez le temps de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le ſein du repos avec toute la ſureté d'un particulier, qui, ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance?*

Un prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon roi, & qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait grand beſoin de la clémence de ſon maître. Après tous ces longs diſcours, étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Oedipe :*

*Voulez-vous me chaſſer du royaume?* (*a*)

OEDIPE.

*Ce n'eſt pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.*

CRÉON.

*Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.*

OEDIPE.

*Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.*

CRÉON.

*C'eſt parce que vous êtes injuſte.*

(*a*) On avertit qu'on a ſuivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

OEDIPE.

*Je prends mes furetés.*

CRÉON.

*Je dois prendre auffi les miennes.*

OEDIPE.

*O Thèbes! Thèbes!*

CRÉON.

*Il m'eft permis de crier auffi: Thèbes! Thèbes!*

*Jocafte* vient pendant ce beau difcours, & le Chœur la prie d'emmener le roi; propofition très-fage: car, après toutes les folies qu'*Oedipe* vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

*J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la caufe de ce défordre.*

LE CHOEUR.

*Oedipe & Créon ont eu enfemble des paroles fur des rapports fort incertains. On fe pique fouvent fur des foupçons très-injuftes.*

JOCASTE.

*Cela eft-il venu de l'un & de l'autre?*

LE CHOEUR.

*Oui, Madame.*

JOCASTE.

*Quelles paroles ont-ils donc eues?*

LE CHOEUR.

*C'eſt aſſez, Madame; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.*

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Oedipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé: *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi & la reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes: Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur; & que je ſerais le meurtrier de mon père.*

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène,) *Oedipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe*: tout cela n'eſt-il pas pour *Oedipe* & pour *Jocaſte*

une démonſtration de leurs malheurs ? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils ; mais cela même eſt une nouvelle faute. Car, lorſqu'*Oedipe* dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils* ; ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Oedipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte, qui, pour donner à ſa pièce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquième acte une reconnaiſſance déjà manifeſtée au ſecond ; & qui viole les règles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la pièce.

Cet *Oedipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le Paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés & liés avec des courroies ; *Oedipe* ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure ; & *le Chœur*, toujours préſent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inſtruire *Oedipe* de ſa naiſſance. *Le Chœur*, qu'on donne pour une aſſemblée de gens

éclairés, montre auſſi peu de pénétration qu'*Oedipe;* & dans le temps que les Thébains devraient être ſaiſis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils ſont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & ſi je ne me trompe dans mes conjectures; Cithéron, le jour de demain ne ſe paſſera pas que vous ne nous faſſiez connaître la patrie & la mère d'Oedipe; & que nous ne menions des danſes en votre honneur, pour vous rendre grâces du plaiſir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, Prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils? Quelle Nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon ſe plaît auſſi ſur les montagnes. Eſt-ce Mercure, ou Bacchus qui ſe tient auſſi ſur les ſommets des montagnes? &c.*

Enfin celui qui a autrefois expoſé *Oedipe*, arrive ſur la ſcène. *Oedipe* l'interroge ſur ſa naiſſance. Curioſité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la ſeule choſe raiſonnable qu'*Oedipe* eût faite dans toute la pièce, ſi cette juſte envie de ſe connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

*Oedipe* fait donc enfin tout ſon fort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'Oedipe de *Sophocle*, prétend que le ſpectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaſte*, & la manière dont *Oedipe* accomplira ſur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été ſéduit là-deſſus par le reſpect que j'ai pour ce ſavant homme, & j'étais de ſon ſentiment lorſque je lus ſa traduction. La repré-

ſentation de ma pièce m'a bien détrompé : & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les poëtes Grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de *Jocaſte* & de la cataſtrophe d'Oedipe. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe ; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe ; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, je me ſuis cru obligé de retrancher ce récit qui n'était pas de plus de quarante vers ; & dans Sophocle il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cens vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ſes notes que la pièce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatrième acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas ? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Corneille* & de *Racine ;* il n'y a que les Horaces qui auraient beſoin d'un tel commentaire : mais le cinquième acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit

du cinquième acte de *Sophocle*, que *Longin* a admiré & que *Boileau* a traduit.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis & des fils & des péres,
Des frères, des maris, des femmes & des méres,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères & ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait pas aujourd'hui à *Oedipe* de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, & d'en combiner ainsi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* disent beaucoup plus.

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* sont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* sont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'Oedipe de *Sophocle*, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les temps & de tous les lieux ; les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations sont des fautes par tout pays.

Je

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiecle. L'harmonie de ſes vers & le pathétique qui règne dans ſon ſtyle ont pu ſéduire les Athéniens, qui, avec tout leur eſprit & toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encore dans ſon enfance.

*Sophocle* touchait au temps où la tragédie fut inventée : *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui ſe fût aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux : & il eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur temps.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés, ou mépriſés ; mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute : & s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entièrement.

*Euripide* surtout, qui me paraît si supérieur à *Sophocle*, & qui serait le plus grand des poëtes s'il était né dans un temps plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des sentimens à *Racine* même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide, dans son inimitable rôle de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!
......... Insensée, où suis-je & qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'usage.
Oenone, la rougeur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Presque toute cette scène est traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le lecteur, séduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* soit un bon ouvrage. Voilà le seul bel endroit de sa tragédie, & même le seul raisonnable; car c'est le seul que *Racine* ait imité. Et comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'Hippolyte de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*; aussi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'*Euripide*, pour trente ou

quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

*Molière* prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit ; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

*Racine* pouvait à-peu-près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je ſuis obligé de vous en dire tout le bien que j'en fais : tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon Oedipe. Je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduiſis d'abord la première ſcène de mon quatrième acte : celle du Grand-Prêtre qui accuſe le roi eſt entièrement de lui : la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne-foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

## LETTRE IV.

*Contenant la critique de l'Oedipe de* Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'Oedipe de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille*. Je reſpecte beaucoup

plus, sans doute, ce Tragique Français que le Grec ; mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne fait pas connaître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Oedipe de *Corneille* ; & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hasarde ma censure ; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur, non par l'ouvrage même ; & qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

*Corneille* sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par *Sophocle* & par *Euripide*, l'Oedipe, le Philoctete, l'Electre, l'Iphigénie en Tauride, sont des sujets heureux & aisés à manier ; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables : ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guère voir sur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendrissans ; & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent : si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet ; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces

deux extrêmités, & qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière. Il choisit donc l'épisode de *Thésée* & de *Dircé ;* & quoique cet épisode ait été universellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-temps la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci ; & parce que cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre.

Il faut avouer que *Thésée* joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé, il débute par dire que,

> Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et parlant, dans la seconde scène, à *Oedipe :*

> Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein,
> Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
> Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
> ........ Il est vrai, j'aime en votre palais;
> Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
> Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismène,
> Elle tient même rang chez vous & chez la reine;
> En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
> Dont les yeux....

*Oedipe* répond :

> .... Quoi ! ses yeux, Prince, vous ont blessé ?

Je ſuis fâché pour vous que la reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux;
Mais...
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Il faut avouer que les diſcours de *Guillot-Gorju* & de *Tabarin* ne ſont guère différens.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un prince ou une princeſſe de ſon ſang pour victime; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père: *Théſée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, & vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait ? *Théſée*, dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut pas ſoutenir plus long-temps le perſonnage de frère ; &

fans attendre que le frère de *Dircé* foit connu, il lui avoue toute la feinte & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui difant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une fi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorfqu'*Oedipe* reconnaît qu'il eft le meurtrier de *Laïus* ; *Théfée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi lui propofe un duel pour le lendemain ; & il époufe *Dircé* à la fin de la pièce. Ainfi la paffion de *Théfée* fait tout le fujet de la tragédie, & les malheurs d'*Oedipe* n'en font que l'épifode.

*Dircé*, perfonnage plus défectueux que *Théfée*, paffe tout fon temps à dire des injures à *Oedipe* & à fa mère ; elle dit à *Jocafte*, fans détour, qu'elle eft indigne de vivre.

Votre fecond hymen peut avoir d'autres caufes :
Mais j'oferai vous dire, à bien juger des chofes,
Que pour avoir puifé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir fucé fort peu de votre fang.
Celui du grand Laïus dont je m'y fuis formée,
Trouve bien qu'il eft doux d'aimer & d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on foit digne du jour,
Lorfqu'aux foins de fa gloire on préfère l'amour.

Il eft étonnant que *Corneille*, qui a fenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excufer. *Ce manque de refpect, dit-il, de Dircé envers fa mère, ne peut être une faute de théâtre, puifque nous ne fommes pas obligés*

*de rendre parfaits ceux que nous y ferons voir*. Non, sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages ; mais les bienséances exigent du moins, qu'une princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour *Jocaste*, dont le rôle devrait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'*Oedipe*, elle n'en est pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte, lorsqu'*Oedipe* apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec *Thésée*, & à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princesse avisée.

Finissons par examiner le rôle d'*Oedipe*, & avec lui la contexture du poëme.

*Oedipe* commence par vouloir marier une de ses filles avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que *Thésée*, qui, n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant comme il fallait bien dire au premier acte quelque chose du sujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième scène. *Oedipe* soupçonne que les dieux sont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaste* avait autrefois fait exposer son fils, & trompé par-là les oracles des dieux, qui prédisaient que ce fils tuerait son père & épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit plutôt croire que les dieux

font fatisfaits que *Jocafte* ait étouffé un monftre au berceau ; & vraifemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

*Jocafte* foupçonne, avec auffi peu de fondement, que les dieux puniffent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort, comment donc peut-elle croire que les dieux la puniffent de n'avoir pas fait l'impoffible ?

Avec moins de fondement encore, *Oedipe* répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Au lieu même, au temps même, attaqué feul par trois,
J'en laiffai deux fans vie, & mis l'autre aux abois.

*Oedipe* n'a aucune raifon de croire que ces trois voyageurs fuffent des brigands, puifqu'au quatrième acte, lorfque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce paffage étroit qu'il fallut difputer.

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies & qui fongent plutôt à dépouiller les paffans qu'à leur difputer le haut du pavé.

Mais il me femble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Oedipe* avoue à *Jocafte* qu'il s'eft battu contre trois inconnus au temps même & au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocafte* fait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas foupçonner que *Laïus* eft peut-être mort de la main d'*Oedipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu, de peur que la pièce ne finiffe au premier acte; elle ferme les yeux fur les lumières qu'*Oedipe* lui donne, & jufqu'à la fin du quatrième acte il n'eft pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant eft le fujet de la pièce. Les amours de *Théfée* & de *Dircé* occupent toute la fcène.

C'eft au quatrième acte qu'*Oedipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

C'eft un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choifir des fupplices:
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eft complice de la mort de *Laïus*? Il me paraît que l'Oedipe de *Corneille* accufe *Phorbas* avec autant de légèreté que l'Oedipe de *Sophocle* accufe *Créon*.

Je ne parle point de l'action gigantefque d'*Oedipe* qui tue trois hommes tout feul dans Corneille, & qui en tue fept dans Sophocle. Mais il eft bien étrange qu'*Oedipe* fe fouvienne, après feize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *Que l'un avait le poil*

*noir, la mine assez farouche, le front cicatrisé, & le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve sur le devant & mêlé sur le derrière;* & pour rendre la chose encore moins vraisemblable, il ajoute :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Oedipe* à parler de cette ressemblance : c'était à *Jocaste*, qui, ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Oedipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en sa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout Sophocle, ou le méprisât beaucoup, puisqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment se peut-il faire qu'*Oedipe* ait seul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été blessé à côté de ce roi, dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction ; & *Jocaste*, pour toute réponse, dit que

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'Oedipe ? Il s'est pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme distingué à la cour par son esprit m'a dit que c'était là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquième acte, *Oedipe*, honteux d'avoir épousé la veuve d'un roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se

bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoie chercher *Théſée* & *Dircé*,

Pour lire dans leur ame
S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Oedipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt point coupable & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire. Mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur ? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame ?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . . . . . . . . . . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber, à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée & ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine !
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingt vers avec *Dircé* & avec *Théſée* qui eſt

un étranger pour lui, tandis que *Jocaste*, sa femme & sa mère, ne sait encore rien de son aventure, & ne paraît pas sur la scène?

Voilà à-peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'Oedipe de *Corneille*. Je m'abuse peut-être : mais je parle de ses fautes avec la même sincérité que j'admire les beautés qui y sont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraissent très-inférieurs aux grands traits de ses autres tragédies, je désespère pourtant de les égaler jamais ; car ce grand homme est toujours au-dessus des autres, lors même qu'il n'est pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la versification ; on sait qu'il n'a jamais fait de vers si faibles & si indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaissait guère la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au sublime.

J'espère que vous me pardonnerez, Monsieur, la témérité avec laquelle je parle ; si pourtant c'en est une de trouver mauvais ce qui est mauvais, & de respecter le nom de l'auteur sans en être l'esclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout jusqu'aux défauts ? C'est sur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher sa critique ; car si le préjugé nous fesait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions & il se trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

## LETTRE V.

*Qui contient la critique du nouvel Oedipe.*

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma differtation la plus aifée, c'eft-à-dire à la critique de mon ouvrage ; & pour ne point perdre de temps, je commencerai par le premier défaut qui eft celui du fujet. Régulièrement, la pièce d'Oedipe devrait finir au premier acte. Il n'eft pas naturel qu'*Oedipe* ignore comment fon prédéceffeur eft mort. *Sophocle* ne s'eft point mis du tout en peine de corriger cette faute ; *Corneille*, en voulant la fauver, a fait encore plus mal que *Sophocle;* & je n'ai pas mieux réuffi qu'eux. *Oedipe*, chez moi, parle ainfi à *Jocafte :*

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva fur fon prince une coupable main.
Pour moi qui, fur fon trône élevé par vous-même,
Deux ans après fa mort ai ceint le diadême ;
Madame, jufqu'ici, refpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le fujet de vos pleurs :
Et de vos feuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres foins femblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excufe valable de l'ignorance d'*Oedipe*. La crainte de déplaire à fa femme, en lui parlant de fon premier mari, ne

doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité Il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien.

*Jocaſte* a beau dire :

Dans un château voiſin, conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'eſt pas moins une faute.

Voici un défaut plus conſidérable, qui n'eſt pas du ſujet & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctete*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé ; encore eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſième : on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & l'on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui. Ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctete*, & l'autre ſur *Oedipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctete* le caractère d'un héros : mais j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la ſanfaronade. Heureuſement j'ai lu dans Madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi lorſqu'il eſt calomnié : voilà

le cas où se trouve *Philoctete*. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands hommes pour modele, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de *Nicomède*, j'ai donc cru devoir le faire parler à-peu-près comme ce jeune prince, & qu'il lui était permis de dire, *Un homme tel que moi*, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que *Philoctete* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses fleches, & qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctete* était un prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les dieux avaient fait dépendre le destin de Troye. Je ne sais si je n'en ai point fait, en quelques endroits, un fanfaron ; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, des affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Oedipe*. Le mont Oeta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas si éloigné de Thèbes qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de *Philoctete* m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue ; c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un

écueil

écueil tout contraire. L'expofition du fujet fe fait ordinairement à un perfonnage qui en eft auffi bien informé que celui qui lui parle. On eft obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraifemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ferait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans fa bouche, que dans le temps même où il le dit. Telle eft, entr'autres exemples de cette perfection, la première fcène de la tragédie de Bajazet. *Acomat* ne peut être inftruit de ce qui fe paffe dans l'armée; *Ofmin* ne peut avoir de nouvelles du férail; ils fe font l'un à l'autre des confidences réciproques qui inftruifent & qui intéreffent également le fpectateur : & l'artifice de cette expofition eft conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* feul était capable.

Il eft vrai qu'il y a des fujets de tragédie où l'on eft tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eft prefqu'impoffible de réduire l'expofition de fa pièce à ce point de fageffe & de vraifemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le fujet d'Oedipe eft de ce genre; & il me femble que lorfqu'on fe trouve fi peu maître du terrain, il faut toujours fonger à être intéreffant plutôt qu'exact : car le fpectateur pardonne tout hors la langueur; & lorfqu'il eft une fois ému, il examine rarement s'il a raifon de l'être.

A l'égard de ce fouvenir d'amour entre *Jocafte* & *Philoctete*, j'ofe encore dire que c'eft un défaut néceffaire. Le fujet ne me fourniffait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine

même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théâtre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé?

Il eſt ſurprenant que *Philoctete* aime encore *Jocaſte* après une ſi longue abſence : il reſſemble aſſez aux chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fidelles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encore des paſſions ; elle a pu être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répété dans la pièce qu'*Oedipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que, ſans trop preſſer les temps, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes ſi l'on n'inſpirait plus de ſentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans Sophocle & dans Corneille ; la conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne ; je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions : & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs pièces des perſonnes mortes depuis long-temps, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à *Jocaſte* quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promiſe : revenons vîte à la cenſure.

Le troisième acte n'est point fini ; on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la scène. *Oedipe* dit à *Jocaste :*

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
. . . . . . . Suivez-moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour qu'*Oedipe* éclaircisse son doute plutôt derrière le théâtre que sur la scène : aussi, après avoir dit à *Jocaste* de le suivre, revient-il avec elle le moment d'après, & il n'y a aucune autre distinction entre le troisième & le quatrième acte, que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatrième acte est celle qui a le plus réussi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à *Jocaste* & à *Oedipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-temps. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable : j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet.

Je mets dans la bouche d'*Oedipe :*

Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
( Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement :
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue. )
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'*Oedipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car

dès qu'il apprend de la bouche du grand-prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de *Laïus*, ſon devoir eſt de s'informer ſcrupuleuſement & ſans délai, de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui ſait que dans ce temps-là même il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à *Oedipe*, & la lui rend dans un autre. La ſcène ſuivante d'*Oedipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéreſſante chez moi que dans Corneille. *Oedipe*, dans ma pièce, eſt déjà inſtruit de ſon malheur avant que *Phorbas* achève de l'en perſuader: *Phorbas* ne laiſſe l'eſprit du ſpectateur dans aucune incertitude, il ne lui inſpire aucune ſurpriſe, il ne doit donc point l'intéreſſer. Dans Corneille, au contraire, *Oedipe*, loin de ſe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il ſe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ſerait admirable, ſi *Oedipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, & ſi le nœud de la pièce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger

davantage d'un auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi ; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger : j'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon Oedipe était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monſeigneur le *prince de Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement : mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres autant par ſon eſprit que par ſon rang, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de *Corneille*. L'un eſt au premier acte :

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion :

L'autre eſt au dernier acte ; c'eſt une traduction de Sénèque.

*Nec vivis miſtus, nec ſepultis :*

Et le ſort qui l'accable,
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire

que *Corneille*, il m'était impoffible de l'exprimer mieux ; & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me refte à parler de quelques rimes que j'ai hafardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *héros* à *tombeaux; contagion* à *poifon*, &c. Je ne défends point ces rimes parce que je les ai employées, mais je ne m'en fuis fervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis fouffrir qu'on facrifie à la richeffe de la rime toutes les autres beautés de la poëfie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'efprit. On pouffe même la tyrannie jufqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois*, *j'aimerois*, &c. ne fe prononcent point autrement que *traits* & *attraits :* cependant on prétend que ces mots ne riment point enfemble, parce qu'un mauvais ufage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans fon Andromaque :

M'en croirez-vous ? Laffé de fes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le fcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois* qui me paraît, à ne confulter que l'oreille, beaucoup plus jufte que celle de *jamais* qu'il lui fubftitua.

La bizarrerie de l'ufage, ou plutôt des hommes qui l'établiffent, eft étrange fur ce fujet comme fur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore* qui n'en a qu'une. Par la même raifon, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère :* cependant on ne le fouffre pas, & perfonne ne réclame contre cette injuftice.

Il me paraît que la poëſie françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi l'on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers : on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut ſe ſervir du mot propre ; & l'on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on penſe.

C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; & ſi la poëſie occupe encore mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

## LETTRE VI.

*Qui contient une diſſertation ſur les Chœurs.*

MONSIEUR, il ne me reſte plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres acteurs, & qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jeter plus d'intérêt dans la ſcène, & pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la ſeule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai haſardé les chœurs eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliſſait l'intervalle des actes & paraiſſait toujours ſur la ſcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient ; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes ſuivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaiſir de la ſurpriſe ; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.

La préſence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable. L'intrigue d'une pièce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des ſecrets à ſe confier. Eh! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre*, dans Euripide, avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le chœur était la baſe & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui, en chantant les louanges des dieux,

rappelassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-temps même le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur ; les personnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épisodes : & il y a encore aujourd'hui des savans qui ont le courage d'assurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons banni les chœurs. C'est comme si, dans une même pièce, on voulait que nous missions Paris, Londres & Madrid sur le théâtre, parce que nos pères en usaient ainsi lorsque la comédie fut établie en France.

M. *Racine* qui a introduit des chœurs dans Athalie & dans Esther, s'y est pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes ; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de juives, lorsqu'*Esther* a raconté ses aventures à *Elise* ? Il faut nécessairement, pour amener cette musique, qu'*Esther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant & de la déclamation dans une même scène : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de passion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur ferait bien mal venu après la déclaration de *Phèdre*, ou après la conversation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, jufqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hafarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à fon rang, & feulement lorfqu'il eft néceffaire pour l'ornement de la fcène: encore n'y a-t-il que très-peu de fujets où cette nouveauté puiffe être reçue. Le chœur ferait abfolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'eft fondée que fur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du falut de tout un peuple.

Les Thébains font les premiers intéreffés dans le fujet de ma tragédie; c'eft de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; & il n'eft pas hors des bienféances de faire paraître quelquefois fur la fcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

## LETTRE VII.

### *A l'occafion de plufieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.*

Monsieur, on vient de me montrer une critique de mon Oedipe, qui, je crois, fera imprimée avant que cette feconde édition puiffe paraître. J'ignore quel eft l'auteur de cet ouvrage. Je fuis fâché qu'il me prive du plaifir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de difcernement que de politeffe.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève; mais je me ſuis apperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis, que le ſujet d'Oedipe eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenſeur me propoſe un plan ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma pièce; c'eſt au public à en juger : mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un perſonnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui ſe donnent la peine de les faire, me feront toujours beaucoup d'honneur & même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuſe.

On m'a fait appercevoir que pluſieurs vers de ma pièce ſe trouvaient dans d'autres pièces de théâtre.

Je dis qu'on m'en a fait appercevoir ; car, foit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire ; foit qu'on fe rencontre quelquefois dans les mêmes penfées & dans les mêmes tours ; il eft certain que j'ai été plagiaire fans le favoir : & que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deffein de voler perfonne.

Il y a dans les Horaces :

Eft-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Eft-ce vous, Philoctete ? en croirai-je mes yeux ?

J'efpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout feul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auffi-bien que plufieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuffent auffi aifés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Oedipe : celle-ci me paraît moins inftructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eft d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la feconde eft d'un homme de lettres : & ce qui eft affez fingulier, c'eft que le religieux poffède mieux le théâtre, & l'autre le farcafme. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuffi : le fecond a voulu m'outrager, mais il n'en eft point venu à bout. Je lui pardonne fans peine fes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaifans dont fon ouvrage m'a paru femé. Ses railleries m'ont plus diverti

qu'elles ne m'ont offensé ; & même de tous ceux qui ont vu cette satire en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne, que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise : le public jugera de son prix.

Ce censeur assure dans son ouvrage que ma tragédie languira tristement dans la boutique de *Ribou*, lorsque sa lettre aura dessillé les yeux du public ; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satire est bonne, tous ceux qui la liront auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; & au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Pascal*. Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poësie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar ;* & il y a dans la satire de ma pièce, quelques traits qui sont peut-être dignes des Lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; si je fais encore une tragédie, où fuirai-je ?

# LETTRE

## *au père* PORÉE, *Jésuite.*

Je vous envoie, mon cher Père, (*a*) la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Oedipe. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'Oedipe, je le composai à-peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à-peu-près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. *Dacier* qui était du pays: il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureuse*. On trouva la scène de la double confidence entre *Oedipe* & *Jocaste*, tirée en partie de

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

*Sophocle*, tout-à-fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres & grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune: je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* & *Oedipe*: on se moqua de *Sophocle* & de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait Oedipe.

Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où *P. Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'Oedipe de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'osais le dire: je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue. On l'a faite un peu plutôt aux deux Oedipes de M. *de la Motte*. Le révérend père *de Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. *de la Motte* a bien de l'esprit: il est un peu comme cet athlète grec, qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris

avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; & il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordans que des avocats, & plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens, par écrit, ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces bassesses, & à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie:
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe & de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend Père: je suis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours &c.

*A Paris, le 7 janvier 1729.*

PREFACE

# PREFACE

## DE L'EDITION DE 1729.

L'OEDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaiſir malgré ſes défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard*, jéſuite, & M. *de la Motte*, de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. (*a*)

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus

(*a*) M. *de la Motte* donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes & l'autre en proſe non rimee. L'Oedipe en rimes fut repreſenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

à apprendre dans Polyeucte & dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'abbé d'*Aubignac*: *Sévère* & *Pauline* sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève, que la seule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination sont tous aisés & simples, tous puisés dans la nature & dans la raison. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus aussi-bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne sera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide & d'Issé, & les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. Le *Poussin* a travaillé sur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais puisque M. *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes lois, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes & nécessaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite un adversaire redoutable.

## *DES TROIS UNITÉS.*

M. *de la Motte* veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu & de temps.

Les Français sont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces sages règles du théâtre ; les autres peuples ont été long-temps sans vouloir recevoir un joug qui paraissait si sévère ; mais comme ce joug était juste, & que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action est égale à celle de la représentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakespear* ; elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie : faut-il qu'un Français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre chose à dire à M. *de la Motte*, sinon que messieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addisson*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous observé les lois du théâtre, c'en serait assez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer :

mais M. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons, plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une pièce de théâtre ? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ; c'eſt que l'intérêt qui ſe partage s'anéantit bientôt ; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? « Je ne ſerais pas » étonné, dit adroitement M. *de la Motte*, qu'une » nation ſenſée, mais moins amie des règles, » s'accommodât de voir *Coriolan* condamné à » Rome au premier acte, reçu chez les *Volſques* » au troiſième, & aſſiégeant Rome au quatrième, » &c. ». Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami de règles toutes puiſées dans le bon ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil

projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire à la repréſentation d'une action ; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus : le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de

trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de M. *de la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de temps juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelqu'auteur y emploierait deux ſemaines, & un autre deux années : & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien Jules Céſar des Anglais, où *Caſſius* & *Brutus* ſont à Rome au premier acte, & en Theſſalie dans le cinquième.

Ces lois obſervées, non-ſeulement ſervent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture, exactement ſuivies, compoſent néceſſairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action & de

lieu, il eſt bien difficile qu'une pièce ne ſoit pas ſimple : auſſi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. M. *de la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des événemens ; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, par l'eſtime où eſt encore le Cid. Il eſt vrai que le Cid eſt plus touchant que Bérénice ; mais Bérénice n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple ; & le Cid, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens ; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'Infante.

M. *de la Motte* croit qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages, dit-il, ſont diverſement intéreſſés dans le même événement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.* (*a*)

(*a*) Je ſoupçonne qu'il y a une erreur dans cette propoſition, qui m'avait paru d'abord très-plauſible ; je ſupplie M. *de la Motte* de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans Rodogune pluſieurs perſonnages principaux

Depuis que j'ai pris la liberté de diſputer contre M. *de la Motte* ſur cette petite queſtion, j'ai relu le diſcours du grand *Corneille* ſur les trois unités; il vaut mieux conſulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déjà dit, que l'unité d'action conſiſte en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur liſe cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre M. *de la Motte* & moi ; & quand je ne ferais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raiſon plus convaincante? c'eſt l'expérience. Qu'on liſe

diverſement intéreſſes? Cependant il n'y a réellement qu'un ſeul intérêt dans la pièce, qui eſt celui de l'amour de *Rodogune* & d'*Antiochus*. Dans Britannicus : *Agrippine*, *Neron*, *Narciſſe*, *Britannicus*, *Junie*, n'ont-ils pas tous des interêts ſeparés, ne méritent-ils pas tous mon attention? Cependant ce n'eſt qu'a l'amour de *Britannicus* & de *Junie* que le public prend une part intereſſante. Il eſt donc très-ordinaire qu'un ſeul & unique interêt réſulte de diverſes paſſions bien menagees. C'eſt un centre où pluſieurs lignes differentes aboutiſſent : c'eſt la principale figure du tableau, que les autres font paraître ſans ſe derober à la vue. Le defaut n'eſt pas d'amener ſur la ſcène pluſieurs perſonnages avec des deſirs & des deſſeins differens ; le defaut eſt de ne ſavoir pas fixer notre interêt ſur un ſeul amour, lorſqu'on en preſente pluſieurs. C'eſt alors qu'il n'y a plus unite d'interêt ; & c'eſt alors auſſi qu'il n'y a plus unite d'action.

La tragedie de Pompee en eſt un exemple : *Ceſar* vient en Egypte pour voir *Cleopâtre* : *Pompee* pour s'y refugier : *Cléopâtre* veut être aimee & régner : *Cornelie* veut ſe venger ſans ſavoir comment : *Ptolomee* ſonge à conſerver ſa couronne. Toutes ces parties deſaſſemblees ne compoſent point un tout ; auſſi l'action eſt double & même triple, & le ſpectateur ne s'intereſſe pour perſonne.

Si ce n'eſt point une temérité d'oſer mêler mes defauts avec ceux du grand *Corneille*, j'ajouterai que mon *Oedipe* eſt encore une preuve que des interêts très-divers, &, ſi je puis uſer de ce mot, mal aſſortis, ſont neceſſairement une duplicite d'action. L'amour de *Philoctete* n'eſt point lie a la ſituation d'*Oedipe*, & dès-là cette pièce eſt double. *Note tiree de l'edition de* 1730.

nos meilleures tragédies françaiſes, on trouvera toujours les perſonnages principaux diverſement intéreſſés; mais ces intérêts divers ſe rapportent tous à celui du perſonnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne ſe rapportent pas au principal acteur, ſi ce ne ſont pas des lignes qui aboutiſſent à un centre commun, l'intérêt eſt double, & ce qu'on appelle *action* au théâtre l'eſt auſſi. Tenons-nous en donc comme le grand *Corneille* aux trois unités, dans leſquelles les autres règles, c'eſt-à-dire les autres beautés, ſe trouvent renfermées.

M. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaiſie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un gouvernement régulier ſur l'exemple d'une anarchie.

## *DE L'OPERA.*

L'opéra eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville & danſer autour d'un tombeau; où

l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil;* des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu & de temps, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées : on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs; tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle, les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. *de la Motte.* « J'exige avec » raiſon beaucoup plus de perfection d'une tra- » gédie que d'un opéra, parce qu'à une tragédie » mon attention n'eſt point partagée, que ce » n'eſt ni d'une ſarabande, ni d'un pas de deux » que dépend mon plaiſir; & que c'eſt à mon ame

» uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un » homme ait ſu amener & conduire dans un » ſeul lieu & dans un ſeul jour, un ſeul événe- » ment que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & » où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je » vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus » elle me charme ; & ſi je veux enſuite me » rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que » je ſuis de l'avis de M. Deſpréaux qui dit :

» Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
» Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

»J'ai pour moi, *pourra-t-il dire*, l'autorité » du grand Corneille : j'ai plus encore, j'ai ſon » exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages » à proportion qu'il a plus ou moins obéi à » cette règle. »

M. *de la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encore lui ôter la poëſie, & nous donner des tragédies en proſe.

## *DES TRAGEDIES EN PROSE.*

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même & le traite avec le même mépris qu'il a

traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni le *Taſſe*, ni M. *Deſpréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers ; ni M. *de Lulli* contre la muſique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous ; mais on n'en avait point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue ? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art ; & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de ſa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. *de la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont

rimé & riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanson en rimes Américaines traduite en Français ; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addisson* une traduction d'une ode Lapone rimée, qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *Quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un ciel plus heureux, & favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les sentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes & d'intonations résultait dans leurs vers, & même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent & qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Mais soit rime, soit syllabes cadencées, la poësie, contre laquelle M. *de la Motte* se révolte, a été & sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé & le plus savant. Cette coutume était très-raisonnable :

car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encore aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio : on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions & les hiſtoriens étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* & *Horace* ont réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles ; depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile* & *Horace* ; un homme qui les a lus, & qui ſait qu'ils ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ! Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'Enéide était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français avaient vécu du temps d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins.

Quand donc M. *de la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

*Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs : un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans ſa perfection.

M. *de la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grâce ni de ſa force. Pour le prouver, il tourne en proſe la première ſcène de Mithridate, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs : réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

*Mais*, dit-il, *nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies.* Cela eſt vrai ; mais ces pièces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime ; craignons que ſi nous voulons ouvrir une

autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rimes, parce que leur langue a des inverſions, & leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poëſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poëſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connaît ces vers:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne funeſte;
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, ſera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément

de

de la rime? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, & enjamberaient avec grâce fur l'autre vers; la manière même de réciter des vers, en italien & en anglais, fait fentir des fyllabes longues & brèves, qui foutiennent encore l'harmonie fans befoin de rimes: nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiffe?

M. *de la Motte* compare nos poëtes, c'eft-à-dire nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Defpréaux*, à des faifeurs d'acroftiches, & à un charlatan qui fait paffer des grains de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté furmontée. J'avoue que les mauvais vers font à-peu-près dans ce cas; ils ne diffèrent de la mauvaife profe que par la rime; & la rime feule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaifir du lecteur. Ce ne font point feulement des dactyles & des fpondées qui plaifent dans Homère & dans Virgile: ce qui enchante toute la terre, c'eft l'harmonie charmante qui naît de cette mefure difficile. Quiconque fe borne à vaincre une difficulté pour le mérite feul de la vaincre, eft un fou; mais celui qui tire du fond de ces obftacles mêmes des beautés qui plaifent à

tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers : auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. *de la Motte* ſur quelques autres points ; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répandues dans ſon livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, ſi M. *de la Faye* veut bien me le permettre, à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. *de la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. *Or où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe, cette première hauteur de penſées? &c.*

Je crois que M. *de la Motte* ſe trompe comme phyſicien; puiſqu'il eſt certain que, ſans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas ſenti, que, comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? M. *de la Faye* a pris

ſans doute un meilleur parti que moi : il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui, pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. *de la Motte* nie l'harmonie des vers ; M. *de la Faye* lui envoie des vers harmonieux : cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

# OEDIPE,

## *TRAGEDIE*

AVEC

## *DES CHOEURS.*

*Repréfentée, pour la première fois, le* 18 *novembre* 1718.

## *PERSONNAGES.*

OEDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTETE, prince d'Eubée.

LE GRAND-PRETRE.

ARASPE, confident d'Oedipe.

EGINE, confidente de Jocaste.

DIMAS, ami de Philoctete.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe

CHOEUR de Thébains.

*La scène est à Thèbes*

# OEDIPE,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTETE, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère? (*a*)
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire:
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe, depuis long-temps aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée:
Rctournez....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux:
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.

Chaque inftant lui dérobe un ferviteur fidelle,
Et la mort par degrés femble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer fon bras appefanti fur nous :
Tant de fang, tant de morts ont dû le fatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux fi févère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je ? quoi ! Laïus. . . .

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel efpoir féduifant dans mon cœur fe réveille!
Quoi! Jocafte... ( les dieux me feraient-ils plus doux?)
Quoi ! Philoctete enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus! . . . quel fort a terminé fa vie?

DIMAS.

Quatre ans font écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le fort guida vos pas.
A peine vous quittiez le fein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Afie,
Lorfque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à fes fujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre maître eft mort affaffiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine :
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de fon trépas mortellement frappés
A répandre des pleurs nous étions occupés :
Quand du courroux des dieux miniftre épouvantable,
Funefte à l'innocent fans punir le coupable,
Un monftre, (loin de nous que faifiez-vous alors?)
Un monftre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel induftrieux dans fa trifte vengeance
Avait à le former épuifé fa puiffance.
Né parmi des rochers au pied du Cithéron, (b)
Ce monftre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable affemblage,
Uniffait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préferver ces lieux.
D'un fens embarraffé dans des mots captieux,
Le monftre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée
Propofait une énigme avec art concertée;
Et fi quelque mortel voulait nous fecourir,
Il devait voir le monftre & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut foufcrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit fon empire
A l'heureux interprète infpiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce fens myftérieux.
Nos fages, nos vieillards, féduits par l'efpérance,
Ofèrent, fur la foi d'une vaine fcience,
Du monftre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du fceptre de Corinthe,
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte, (c)

Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas ! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles :
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduit de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher ?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs & ma douleur profonde.
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains;

Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles;
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin:
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'Amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu ſi puiſſant & ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'Amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque temps, je ſentis ma faibleſſe:
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des dieux :
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux,
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſai-je été ſans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux ?

PHILOCTETE.

Comment ! que dites-vous ? un nouvel hyménée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux ! je n'en ſuis point ſurpris,
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix :
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le Grand-Prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.
Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie ;
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens !

PHILOCTETE.

Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens !

## SCENE II.

### LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

*La porte du temple s'ouvre, & le Grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.*

I^er PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſoufflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans, vos victimes ſont prêtes :
O Monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes !
O Mort, nous implorons ton funeſte ſecours !
O Mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours !

LE GRAND-PRETRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible ſoulagement aux maux des miſérables.
Fléchiſſons ſous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler ;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler.
Les temps ſont arrivés ; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la deſtinée.

## SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

PEUPLE, qui dans ce temple apportant vos douleurs
Préſentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

( *au Grand-Prêtre.* )

Vous, Miniſtre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds?

LE GRAND-PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre.
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
» Le meurtrier du roi reſpire en ces Etats,
» Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
» Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice. »

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des rois ! (e)
Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs lois,
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême,
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-même :
Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le sang de votre roi s'élève contre vous.
Appaisons son murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi ! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins :
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.

(*à Jocaste.*)

Pour moi qui, de vos mains recevant sa couronne,
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici, respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorsque, de ses Etats parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas était du roi le conseil & l'appui:
Laïus qui connaissait son zèle & sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du prince, à ses yeux massacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même, il se traînait à peine;
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine.
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
» Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
» Ils m'ont laissé mourant; & le pouvoir céleste
» De mes jours malheureux a ranimé le reste. »
Il ne m'en dit pas plus: & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite:
Peut-être, accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après désola cette rive;
A ses seules fureurs Thèbe fut attentive:
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service & son zèle.

Tout

Tout l'Etat en fecret était fon ennemi,
Il était trop puiffant pour n'être point haï;
Et du peuple & des grands la colère infenfée
Brûlait de le punir de fa faveur paffée.
On l'accufa lui-même, & d'un commun tranfport
Thèbe entière à grands cris me demanda fa mort :
Et moi, de tous côtés redoutant l'injuftice,
Je tremblai d'ordonner fa grâce ou fon fupplice.
Dans un château voifin conduit fecrétement,
Je dérobai fa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans fe plaindre de moi ni du peuple irrité,
De fa feule innocence attend fa liberté.

OEDIPE.

(*à fa fuite.*)

Madame, c'eft affez. Courez, que l'on s'empreffe :
Qu'on ouvre fa prifon, qu'il vienne, qu'il paraiffe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enfemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut, d'un œil févère,
Sonder la profondeur de ce trifte myftère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniffez l'affaffin, vous qui le connaiffez.
Soleil, cache à fes yeux le jour qui nous éclaire :
Qu'en horreur à fes fils, exécrable à fa mère,
Errant, abandonné, profcrit dans l'univers,
Il raffemble fur lui tous les maux des enfers;
Et que fon corps fanglant, privé de fépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture !

LE GRAND-PRETRE.

A ces fermens affreux nous nous uniſſons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups!
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez le crime,
Achevez votre ouvrage & nommez la victime.
Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre:
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre;
Et conduiſant un roi facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

OUI, ce peuple expirant, dont je fuis l'interprete,
D'une commune voix accufe Philoctete,
Madame, & les deftins dans ce trifte féjour
Pour nous fauver, fans doute, ont permis fon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux !

EGINE.

Ma furprife eft extrême !....

JOCASTE.

Qui? lui ! qui ? Philoctete !

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il fembla méditer ?
Il haïffait Laïus, on le fait; & fa haine
Aux yeux de votre époux ne fe cachait qu'à peine :
La jeuneffe imprudente aifément fe trahit,
Son front mal déguifé découvrait fon dépit,
J'ignore quel fujet animait fa colère :
Mais au feul nom du roi, trop prompt & trop fincère,
Efclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jufques à la menace il ofa s'emporter ;
Il partit; & depuis, fa deftinée errante
Ramena fur nos bords fa fortune flottante.

Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Assez long-temps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons & suspendit nos coups.
Mais les temps sont changés : Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste;
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités, (*f*)
Les dieux veulent du sang & sont seuls écoutés.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime;
Imitez de ces dieux la justice suprême;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.

## SCENE II.

### JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUE je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux!
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer, mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage! (*g*)
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage!
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux puiſqu'il m'avait ſu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant . . . .

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur,
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,

On ne se cache point ces secrets mouvemens
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre :
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre :
Et la vertu sévère, en de si durs combats,
Résiste aux passions & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentimens. . . .

JOCASTE.

Que je suis malheureuse!
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux,
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice :
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce souvenir funeste ;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussitôt que formés ;
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il fallut oublier dans ses embrassemens
Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée :
Que déguisant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs.....

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins sans trop de résistance,
De vos Etats sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah grands Dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctete absent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le seul Philoctete a fait naître en mon ame;

Et qui fur mon efprit répandant fon poifon,
De fon charme fatal a féduit ma raifon.
Je fentais pour Oedipe une amitié févère,
Oedipe eft vertueux, fa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaifir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait confervé.
Cependant fur fes pas aux autels entrainée,
Egine, je fentis dans mon ame étonnée
Des tranfports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans fes bras.
Cet hymen fut conclu fous un affreux augure:
Egine, je voyais dans une nuit obfcure,
Près d'Oedipe & de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & fanglante
Dans cet abyme affreux paraiffait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de fon malheureux fang;
Ce fils dont ma pieufe & barbare injuftice
Avait fait à nos dieux un fecret facrifice:
De les fuivre tous deux ils femblaient m'ordonner:
Tous deux dans le Tartare ils femblaient m'entrainer.
De fentimens confus mon ame poffédée,
Se préfentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctete encor trop préfent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eft lui-même: je tremble: évitons fa préfence.

## SCENE III.

### JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, Madame, & cessez de trembler;
Osez me voir, osez m'entendre & me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes:
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires,
Que dicte la mollesse aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, &, s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de faiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste avant tout qu'elle s'en justifie.
Je vous aimais, Seigneur: une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi.
Et du Sphinx & des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille est déjà parvenue;
Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous,
Et qu'Oedipe. . . .

PHILOCTETE.

Je sais qu'Oedipe est votre époux;

Je fais qu'il en eſt digne : & malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſurtout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles;
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé:
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête!
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur!

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre;
Un feu contagieux annonce ſon courroux:
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage & me force au ſilence.
Qui? moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait; nous nous aimions en vain;
Les dieux vous réſervaient un plus noble deſtin;
Vous étiez né pour eux : leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne doit point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe,
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais & qu'il eſt mon époux.

## SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

Araspe, c'eſt donc là le prince Philoctete?

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jete,
Et que le ciel encor, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime: & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſurtout, par un trait généreux, (*h*)
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime:
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,

Je n'aurais immolé de viĉtime que moi :
Mourir pour fon pays, c'eft le devoir d'un roi :
C'eft un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours & défendu les vôtres,
J'aurais fauvé mon peuple une feconde fois ;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eft un fang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accufé, fongez à vous défendre,
Paraiffez innocent ; il me fera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous :
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite
Non comme un accufé, mais comme Philoĉtete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer ; fur la foi de mon nom,
J'avais ofé me croire au-deffus du foupçon.
Cette main qu'on accufe, au défaut du tonnerre,
D'infames affaffins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait inftruit mon bras,
Seigneur : qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah ! je ne penfe point qu'aux exploits confacrées
Vos mains par des forfaits fe foient déshonorées,
Seigneur, & fi Laïus eft tombé fous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira fous vous ;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime :
Je vous rends trop juftice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ferait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour fes fujets eft un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule & pour moi c'eft un homme ordinaire.

J'ai défendu des rois : & vous devez songer
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctete à ces illustres marques:
Des guerriers comme vous sont égaux aux monarques;
Je le sais : cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous. . . .

PHILOCTETE.

Ce n'est point moi : ce mot doit vous suffire.
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainsi je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi, (i)
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me soupçonne!
Ah! ce n'est point à vous d'en accuser personne;
Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas.
Ce n'est pas moi, surtout, de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépouille & demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets & sans maître,
J'ai fait des souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'est trop me défendre & trop m'humilier;
La vertu s'avilit à se justifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'est chère, & votre orgueil m'offense;
On vous jugera, Prince, & si votre innocence

De l'équité des lois n'a rien à redouter ;
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous. . . .

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute :
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

## *SCENE V.*

OEDIPE, ARASPE.

OEDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens :
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire,
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience !
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance ;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus ;
Ils ont par leur ſilence expliqué leurs refus.



ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre ?
Ces dieux dont le pontife a promis le ſecours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours :
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles :
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui, nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctete, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide ?....
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

*Fin du ſecond acte.*

ACTE

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

### JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUI j'attends Philoctete, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiège à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment;
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſé-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
  Mais une juſte crainte occupe mes eſprits:
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;

On le fait; on dira que je lui facrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie;
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais. . . .

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une princeffe
Puiffe jamais cacher fa haine ou fa tendreffe?
Des courtifans fur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts;
A travers les refpects, leurs trompeufes foupleffes
Pénètrent dans nos cœurs & cherchent nos faibleffes;
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit;
Un feul mot, un foupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jufqu'à notre filence:
Et quand leur artifice & leur perfévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos fecrets;
Alors avec éclat leurs difcours indifcrets,
Portant fur notre vie une trifte lumière,
Vont de nos paffions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards fi perçans font dangereux pour vous?
Quel fecret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on fait votre amour, on fait votre victoire:
On fait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eft cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accufer toujours prompte & févère,
Je porte fur moi-même un regard trop auftere;

Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctete a régné fur mon cœur :
Dans ce cœur malheureux fon image eft tracée ,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée :
Que dis-je ? Je ne fais, quand je fauve fes jours ,
Si la feule équité m'appelle à fon fecours ;
Ma pitié me parait trop fenfible & trop tendre ;
Je fens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés & mes foins ;
Je le fervirais mieux , fi je l'euffe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux fans doute :
C'eft ma feule efpérance ; & pour peu qu'il m'écoute ,
Pour peu que ma prière ait fur lui de pouvoir,
Il faut qu'il fe prépare à ne me plus revoir.
De ces funeftes lieux qu'il s'écarte , qu'il fuie ,
Qu'il fauve en s'éloignant & ma gloire & fa vie.
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici ;
Chère Egine, va, cours.

## SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

Ah ! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eft émue ,
Je ne m'excufe point de chercher votre vue ;

Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir, (k)
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier peut-être
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux! au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,

Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre;
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai : je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous, mais mon ſort eſt trop beau
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait ſi ſa clémence, au ſein de vos états,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grâce infinie,
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie:
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

## SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice;
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.

On vous a foupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainfi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon efprit incertain, que rien n'a pu réfoudre,
N'ofe vous condamner, mais ne peut vous abfoudre.
C'eft au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaife, il veut nous pardonner,
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand-Prêtre il nomme la victime;
Et je laiffe à nos dieux plus éclairés que nous,
Le foin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eft inflexible & pure; (l)
Mais l'extrême juftice eft une extrême injure:
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des lois que nous fuivons la première eft l'honneur.
Je me fuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop fu confondre.
Ah! fans vous abaiffer à cet indigne foin,
Seigneur, il fuffifait de moi feul pour témoin:
C'était, c'était affez d'examiner ma vie,
Hercule appui des dieux, & vainqueur de l'Afie,
Les monftres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce font-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe:
Nous apprendrons de lui fi leur voix me condamne.
Je n'ai pas befoin d'eux, & j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

## SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite, LE CHOEUR.

OEDIPE.

EH BIEN, les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe ?
Quelle main parricide a pu les offenſer ?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer ?

LE GRAND-PRETRE.

Fatal préſent du ciel ! Science malheureuſe !
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe !
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts !

PHILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de ſiniſtre ?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre ?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas ?

LE GRAND-PRETRE.

(*à Oedipe.*)
Ah ! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Oedipe . . .

LE GRAND-PRETRE.

Oedipe est plus à plaindre qu'eux.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour son peuple une amour paternelle;
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, sauvez-nous, détournez ses fureurs ;
Nommez cet assassin, ce monstre, ce perfide.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous sauvez tous.

LE GRAND-PRETRE.

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil soit son seul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un désespoir funeste,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleste.

De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRETRE.

*( à Oedipe. )*
C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

OEDIPE.

Achève : qui?

LE GRAND-PRETRE.

Vous.

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND-PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'oſez-vous nous apprendre?
*( à Oedipe. )*
Qui vous! de mon époux vous ſeriez l'aſſaſſin?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne & ma main?

Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuse;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous presse à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras; *(m)*
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, & non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.
( *au Grand-Prêtre.* )
Voilà donc des autels quel est le privilége!
Grâce à l'impunité, ta bouche sacrilége,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traitre, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRETRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être.

Aujourd'hui votre arrêt vous fera prononcé. *(n)*
Tremblez, malheureux Roi, votre règne eſt paſſé.
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires, *(o)*
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Par tout d'un dieu vengeur vous ſentirez les coups :
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres :
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous feriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un courroux que ta préſence irrite;
Fuis, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'impoſteur ;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu? qui ? Polybe mon père....

LE GRAND-PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.

Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

## SCENE V.

### OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile:
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquile:
Il me ſemble qu'un dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports enchaîne mon courroux;
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE. (p)

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctete avec vous combattrait ſous vos lois;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontife eſt ſouvent terrible aux ſouverains,
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,

Foulant par piété les plus ſaintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahiſſant ſes rois;
Surtout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

OEDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Eſt-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime;
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer.
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris;
J'irai... Puiſſent les dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre;
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre!

OEDIPE.

Vous mourir! vous, Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez,
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez . . .

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

*Fin du troiſiéme acte*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

### OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NON, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le Grand-Prêtre me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, & le préſent m'accable,
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime par tout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi! votre vertu ne vous raſſure pas?
N'êtes-vous pas enfin ſûr de votre innocence?

OEDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus & du courroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,

Avait-il près de lui des gardes, des foldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un feul fuivait fes pas.

OEDIPE.

Un feul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que fa fortune, (q)
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant fon char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :
Au milieu des fujets foumis à fa puiffance,
Comme il était fans crainte, il marchait fans défenfe ;
Par l'amour de fon peuple il fe croyait gardé.

OEDIPE.

O Héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple augufte & rare !
Oedipe a-t-il fur toi porté fa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puifque vous rappelez un fouvenir fâcheux ;
Malgré le froid des ans, dans fa mâle vieilleffe,
Ses yeux brillaient encor du feu de fa jeuneffe ;
Son front, cicatrifé fous fes cheveux blanchis,
Imprimait le refpect aux mortels interdits ;
Et fi j'ofe, Seigneur, dire ce que j'en penfe,
Laïus eut avec vous affez de reffemblance ;
Et je m'applaudiffais de retrouver en vous,
Ainfi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce difcours qui doive vous furprendre ?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :

Je

Je crains que par les dieux le pontiſe inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré ! . . . Dieux ! ſerait-il poſſible ?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eſt-il donc infaillible ?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande, (r)
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non : chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

OEDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle ſur vous les dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets, que le sort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faiblesse
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtresse;
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.
« Ton fils tuera son père, & ce fils sacrilège,
» Inceste & parricide... O Dieux! achèverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reste.

OEDIPE.

Ah! Madame, achevez: dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur; & saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.

En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos dieux, & condamnait leurs lois;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime:
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle, autant que malheureuſe!
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe!
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères:
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire!
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

OEDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien;
Peut-être, ainſi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don ſolemnel,
Mes mains, jeunes encore enrichiſſaient l'autel:

Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de fang les marbres fe couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une invifible main repouffait mes préfens;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jufqu'à moi cette voix effrayante:
« Ne viens plus des lieux faints fouiller la pureté;
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
» Va porter tes préfens aux autels des Furies;
» Conjure leurs ferpens prêts à te déchirer;
» Va, ce font là les dieux que tu dois implorer. »
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?
Tout l'affemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je ferais l'affaffin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux!

OEDIPE.

Que je ferais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où fuis-je? Quel démon en uniffant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous raffembler tant d'horreurs?

OEDIPE.

Il n'eft pas encor temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres fujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du fein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deftins ennemis ne fût un jour fidelle;

Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;
Je partis, je courus de contrée en contrée ;
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom :
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait ſeconda mon courage.
Heureux ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas !
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement ;
La main des dieux ſur moi ſi long-temps ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue : )
Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang.
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine :
Dieux puiſſans ! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,

Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déjà glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

## SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue;
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger:
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi !

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux ! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître !
Vous, Seigneur ?

OEDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus :
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre ;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidelle ſujet, bleſſé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleſſé ? qui, moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie ;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé ;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte
Où mon roi . . . .

OEDIPE.

Malheureux ! épargne-moi le reſte
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O Dieux !
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il eſt donc vrai !

OEDIPE.

Quoi ! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
Oui, c'eſt toi : vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice ;
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice :
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

## SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOCASTE..... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

OEDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage ;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Ecoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah ! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère !

OEDIPE.

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le suis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me suit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me poursuit ;
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,
Et de moi désormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon destin s'étendrait jusqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accusez point d'un destin si cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre ;
Et sans trop rappeler cet affreux souvenir,
Je ne puis que me plaindre & non pas vous punir,
Vivez....

OEDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où trainerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels tristes climats
Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encore, & me fuyant moi-même,

Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main ?
Corinthe ! que jamais ta déteſtable rive. . . . .

## *SCENE IV.*

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
*( à Jocaſte. )*
Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Oedipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En ceſſant d'être roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars : je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous, ſans Etats, mais en roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

Finissez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours ;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône ;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie :
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :
Amis, écoutez-moi pour la dernière fois ;
Puisqu'il vous faut un roi, souscrivez à mon choix.
Philoctete est puissant, vertueux, intrépide ;
Un monarque est son père (a), il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et quitter mes sujets & le trône en Monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(a) Il était fils du roi d'Eubee, aujourd'hui Négrepont.

## SCENE II.

### OEDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je vois ?
Vous, de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père ?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

OEDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre ;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux !
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide ?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins !
O Ciel ! & quel eſt donc l'excès de ma miſère ?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,

Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence....

ICARE.

O Ciel! oſerai-je parler?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoin daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polybe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre:
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable,
Je dois périr en roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polybe ; & Polybe lui-même,
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maitre nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi ! mon père auſſi, mon père me trahit ?
De la rébellion mon père eſt le complice ?
Il me chaſſe du trône !

ICARE.

Il vous a fait juſtice ;
Vous n'étiez point ſon fils.

OEDIPE.

Icare !...

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret :
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province....

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils !

ICARE.

Non, Seigneur ; & ce prince
A tout dit en mourant. De ſes remords preſſé,
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé ;
Et moi, de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point ſon fils ! & qui ſuis-je, grands Dieux !

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance ;

Et je fais feulement, qu'en naiffant condamné,
Et fur un mont défert à périr deftiné,
La lumière fans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainfi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maifon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui fe dit votre père,
Expofa votre enfance en ce lieu folitaire.
Quelque dieu bienfaifant guida vers vous mes pas;
La pitié me faifit, je vous pris dans mes bras;
Je ranimai dans vous la chaleur prefque éteinte:
Vous viviez, auffitôt je vous porte à Corinthe;
Je vous préfente au prince: admirez votre fort!
Le prince vous adopte au lieu de fon fils mort;
Et par ce coup adroit, fa politique heureufe
Affermit pour jamais fa puiffance douteufe.
Sous le nom de fon fils, vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait fauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaffe.

OEDIPE.

O vous, qui préfidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuifer les miracles?
Mais ce vieillard, Ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi, peut-être,
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître:
Mais long-temps de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encore eſt tellement frappé
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin: ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais; mais malgré les maux que je prévoi
Un déſir curieux m'entraine loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître & ne puis m'ignorer.

## *SCENE III.*

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

AH! Phorbas, approchez!

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême:
Plus je le vois, & plus... Ah! Seigneur, c'eſt lui-même.
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi ſi vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi! du mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remites ;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah, queft-ce que vous dites?
Et de quel fouvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceffez de vous troubler ;
Vous n'avez en ces lieux que des fujets de joie :
Oedipe eft cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie !
Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas :
Quoi que ce thébain dife, il vous mit dans mes bras :
Vos deftins font connus, & voilà votre père....

OEDIPE.

O fort qui me confond ! ô comble de misère !
(*à Phorbas.*)
Je ferais né de vous ? le ciel aurait permis
Que votre fang verfé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas expofé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préfence,

Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

OEDIPE.

Réponds-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

OEDIPE.

Quel était son pays !

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas! il était né
D'un sang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux foins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, fortez de ma préfence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenfe ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous feuls réfervé,
Je vous punirais trop de m'avoir confervé.

## *SCENE IV.*

OEDIPE *feul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preffé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Incefte & parricide, & pourtant vertueux.
Miférable vertu, nom ftérile & funefte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je détefte,
A mon noir afcendant tu n'as pu réfifter :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu, plus fort que toi, m'entrainait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creufait un abyme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'efclave & l'inftrument.
Voilà tous mes forfaits : je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes font les vôtres,

Et vous m'en puniſſez!... Où ſuis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs ſont teints de ſang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! eſt-ce toi?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Puniſ-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

## SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

SEIGNEUR, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ſont venus juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

OEDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis:
Laïus était mon père, & je ſuis votre fils.

(*il ſort.*)

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.*

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, ſans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta reine.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

## *SCENE VI & dernière.*

JOCASTE, EGINE, LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND-PRETRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un soleil plus serein se lève sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déjà refermés;
La mort fuit; & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.
(*ici on entend gronder la foudre, & l'on voit briller les éclairs.*)

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où suis-je, & qu'est-ce que j'entends?
Barbares!....

LE GRAND-PRETRE.

C'en est fait, & les dieux sont contens.
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le sang d'Oedipe enfin suffit à son courroux.

LE CHOEUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers assemblage effroyable!
Il est donc mort?

LE GRAND-PRETRE.

Il vit, & le sort qui l'accable
Des morts & des vivans semble le séparer;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.

Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée,
Qui du sang de son père avait été trempée;
Il a rempli son sort, & ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grâce;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.
(*elle se frappe.*)
Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts:
J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuse reine! ô destin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, & vous Thébains qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, & songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# NOTES

## SUR L'OEDIPE.

(*a*) ACTE premier, scène première, dans l'édition de 1719, au lieu des trois premiers vers, on lit :

*Est-ce vous, Philoctete? en croirai-je mes yeux?*
*Quel implacable dieu vous ramène en ces lieux?*
*Vous, dans Thèbes, Seigneur! Eh! qu'y venez-vous faire?*

Ce dernier hémistiche avertissait trop clairement de l'inutilité du rôle de *Philoctete*.

(*b*) Il y a dans l'Oedipe de *Corneille :*

*Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, lion,*
*Se campait fièrement sur le mont Citheron.*

(*c*) Dans les dernières éditions on lisait :

*Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte.*

Dans la nôtre on lit :

*Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.*

*Méconnaître*, pour dire *ne pas connaître*, n'est point en usage. On reprocha cette expression à M. *de Voltaire :* il céda à ses critiques, & sacrifia un très-beau vers que nous avons cru devoir rétablir.

(*d*) Voici la fin de cette scène, telle qu'elle était dans l'édition de 1719.

PHILOCTETE.

*Mon trouble dit assez le sujet qui m'amène;*
*Tu vois un malheureux que sa faiblesse entraîne,*
*De ces lieux autrefois par l'amour exilé,*
*Et par ce même amour aujourd'hui rappelé.*

DIMAS.

*Vous, Seigneur! vous pourriez, dans l'ardeur qui vous brûle,*
*Pour chercher une femme, abandonner Hercule?*

PHILOCTETE.

*Dimas, Hercule est mort, & mes fatales mains*
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains.

Je rapporte en ces lieux ses fleches invincibles,
Du fils de Jupiter présens chers & terribles ;
Je rapporte sa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
*Sa mort de mon trepas devrait être suivie !.*
*Mais vous savez, grands Dieux, pourquoi j'aime la vie.*
*Dimas, à cet amour si constant, si parfait,*
*Tu vois trop que Jocaste en doit être l'objet.*
*Jocaste par un pere à son hymen forcée,*
*Au trône de Laius à regret fut placée :*
*L'amour nous unissait, & cet amour si doux*
*Etait né dans l'enfance & croissait avec nous.*
*Tu sais combien alors mes fureurs éclaterent,*
*Combien contre Laius mes plaintes s'emporterent.*
*Tout l'Etat ignorant mes sentimens jaloux,*
*Du nom de politique honorait mon courroux.*
*Helas! de cet amour accru dans le silence*
*Je t'epargnais alors la triste confidence :*
*Mon cœur qui languissait, de mollesse abattu,*

. . . . . . . . . . . . . .

*Je crus que loin des bords où Jocaste respire*
*Ma raison sur mes sens reprendrait son empire ;*
*Tu le sais, je partis de ce funeste lieu,*
*Et je dis à Jocaste un eternel adieu.*
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide ;
A ses divins travaux j'osai m'associer,
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
*Mais parmi les dangers, dans le sein de la guerre,*
*Je portais ma faiblesse aux deux bouts de la terre.*
*Le temps qui detruit tout augmentait mon amour,*
*Et, des lieux fortunés où commence le jour*
*Jusqu'aux climats glacés où la nature expire,*
*Je trainais avec moi le trait qui me dechire.*
*Enfin je viens dans Thebe, & je puis de mon feu*
*Sans rougir aujourd'hui te faire un libre aveu.*
*Par dix ans de travaux utiles à la Grece,*
*J'ai bien acquis le droit d'avoir une faiblesse ;*

*Et cent tyrans punis, cent monstres terrassés*
*Suffisent à ma gloire & m'excusent assez.*

DIMAS.

*Quel fruit espérez-vous d'un amour si funeste?*
*Venez-vous de l'Etat embraser ce qui reste?*
*Ravirez-vous Jocaste à son nouvel époux?*

PHILOCTETE.

*Son époux! juste Ciel! ah, que me dites-vous?*
*Jocaste!... Il se pourrait qu'un second hymenée...*

DIMAS.

*Oedipe à cette reine a joint sa destinée....*

PHILOCTETE.

*Voilà, voilà le coup que j'avais pressenti,*
*Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.*

DIMAS.

*Seigneur, la porte s'ouvre & le roi va paraître.*
*Tout ce peuple, à longs flots conduit par le grand-prêtre,*
*Vient conjurer des dieux le courroux obstiné.*
*Vous n'êtes point ici le seul infortuné.*

(*e*) Aux premières representations on appliqua ces vers à *Louis XIV*, dont la mémoire avait eté outragee avec fureur par les Parisiens, mais que deja ils commençaient à regretter.

(*f*) Dans l'édition de 1719.

Thèbe en ce jour funeste
D'un respect dangereux *a dépouillé* le reste.
*Ce peuple épouvanté ne connait plus de frein,*
*Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.*

JOCASTE.

Sortez.

(*g*) Dans la même édition :

*Lui! qu'un assassinat ait pu souiller son ame!*
*Des lâches scélerats c'est le partage infame.*
*Il ne manquait, Egine, au comble de mes maux,*
*Que d'entendre d'un crime accuser ce héros.*

(*h*) Edition de 1719.

*Et méritez enfin*, par un trait généreux,
*L'h nneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux.*)

(*i*) Dans la même.

Mais un prince, un guerrier, *un homme* tel que moi.

L'auteur d'Oedipe a cru devoir adoucir ces espèces de redomontades si frequentes dans *Corneille*, mais que M. *de Voltaire* ne s'est jamais permises que dans ce rôle de *Philoctete*.

(*k*) 1719.

*Mon devoir, dont la voix m'ordonne de vous fuir,*
*Ne me commande pas de vous laisser perir.*

(*l*) Dans la même édition.

PHILOCTETE.

*Tout autre aurait, Seigneur, des grâces à vous rendre,*
*Mais je suis Philoctete, & veux bien vous apprendre*
*Que l'exacte équité dont vous suivez la loi,*
*Si c'est beaucoup pour vous, n'est point assez pour moi.*

(*m*) *Ibid.*

PHILOCTETE.

Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
*J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi;*
*Les chemins de la gloire y sont fermés pour moi.*
*Sur les pas du heros dont je garde la cendre*
*Cherchons des malheureux que je puisse defendre.*
(il sort.)

OEDIPE.

*Non, je ne reviens point de mon saisissement,*
*Et ma rage est égale à mon étonnement.*
(au Grand-Prêtre.)

Voilà donc des autels quel est le privilége!
*Imposteur! ainsi donc ta bouche sacrilege...*

(n) Vers de *Corneille.*

Cette scène est imitée de *Sophocle*, de même que les deux derniers actes. *Voyez* les lettres à M. *de Genonville*, au commencement de ce volume.

(o) Edition de 1719. *Hidaspe*, confident d'*Oedipe*, est le même qu'*Araspe* dans les editions suivantes.

(p) *Seigneur, vous avez vu ce qu'on ose attenter :*
*Un orage se forme, il le faut ecarter.*
*Craignez un ennemi*, d'autant plus redoutable
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.

OEDIPE.

*Quelle funeste voix s'eleve dans mon cœur !*
*Quel crime, juste Ciel ! & quel comble d'horreur !*

(q) La première fois que l'empereur *Joseph II* parut à la comédie française, à Paris, en 1777, on donnait Oedipe, & le public lui appliqua ces vers.

(r) On lit dans le Scèvole de *Durier :*

*Donc vous vous figurez qu'une bête assommée*
*Tienne notre fortune en son sein enfermee ;*
*Et que des animaux les sales intestins*
*Soient un temple adorable où parlent les destins.*

F I

D'A

7

# FRAGMENS

# D'ARTEMIRE,

## TRAGEDIE.

*Repréſentée, pour la première fois, le* 15 *février* 1720.

AVE

DE

CETTE

ut pe
même qu
e femme
al qu'ell
re. le ca
nt. tout
s entre
a scene
...me,
a piece
reste
ir. un
able
D'aprè
ouver
rait c
nt du
os avec
mis d
vers.
On v
faire,
cherchai
l'imitat

AVERTISSEMENT.

Th

# AVERTISSEMENT

## *DES EDITEURS.*

CETTE pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de ſuccès. Le fond de l'intérêt eſt le même que dans Mariamne. C'eſt également une femme vertueuſe perſécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des perſonnages, le dénouement, tout eſt différent : & à l'exception d'une ſcène entre *Caſſandre* & *Artémire*, qui reſſemble à la ſcène du quatrième acte, entre *Hérode* & *Mariamne*, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver Artémire ; il n'en reſte que la ſcène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la comédie italienne, & le rôle d'*Artémire* tout entier.

D'après ces débris, nous avons eſſayé de retrouver le plan de la pièce ; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie eſt fort différent du plan que donnerait le rôle d'*Artémire*. Nous avons préféré ce dernier, parce qu'il a permis de conſerver un plus grand nombre de vers.

On verra dans ces fragmens que M. *de Voltaire*, qui n'avait alors que vingt-ſix ans, cherchait à former ſon ſtyle ſur celui de *Racine*. L'imitation eſt même très-marquée.

## *PERSONNAGES.*

CASSANDRE, roi de Macédoine.

ARTEMIRE, reine de Macédoine.

PALLANTE, favori du roi.

PHILOTAS, prince.

MENAS, parent & confident de *Pallante.*

HIPPARQUE, miniſtre de *Caſſandre.*

CEPHISE, confidente d'*Artémire.*

*La ſcène eſt à Lariſſe, dans le palais du roi.*

# FRAGMENS D'ARTEMIRE,

## TRAGEDIE.

## ACTE PREMIER.

ARTEMIRE, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à *Céphise* les tourmens que lui fait éprouver l'humeur soupçonneuse & la cruauté de *Cassandre* son mari, que la guerre a éloigné d'elle & dont le retour la fait trembler.

ARTEMIRE.

Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre & rois après sa mort, (a)
Fatigués de forfaits & lassés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grâce, Céphise, à cette heureuse paix,
Qui brisant tes liens te rend à mes souhaits.
Hélas! que cette paix que la Grèce respire
Est un bien peu connu de la triste Artémire!
Cassandre... à ce nom seul, la douleur & l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.

(a) Ce vers est devenu proverbe. On lit dans Olimpie:

*Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,*
*Rois après son trepas......*

L 2

Vainqueur des Locriens, Caſſandre va paraître;
Eſclave en mon palais, j'attends ici mon maître:
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh! comment lui donner encore un nom ſi doûx!
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare.

Elle rappelle à *Céphiſe* les principaux événemens de ſa vie.

Il te ſouvient de la triſte journée
Qui ravit Alexandre à l'Aſie étonnée.
La terre, en frémiſſant, vit après ſon trépas
Ses chefs impatiens partager ſes Etats;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce ſuperbe héritage,
Diviſés d'intérêts & pour le crime unis, (*b*)
Aſſaſſiner ſa mère, & ſa veuve & ſon fils.
Ce ſont-là les honneurs qu'on rendit à ſa cendre.
Je ne veux point, Céphiſe, injuſte envers Caſſandre,
Accuſer un époux de toutes ces horreurs;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs:
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes. (*c*)
Du prix de tant de ſang cependant il jouit;
Innocent ou coupable il en eut tout le fruit,
Il régna: d'Alexandre il occupa la place.
La Grèce épouvantée approuva ſon audace,
Et ſes rivaux ſoumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs & le tyran des rois.

(*b*) M. *de Voltaire* a depuis employé ce vers dans Mérope.

(*c*) Ce vers ſe trouve dans la Henriade, chant II.

Pour mon malheur alors attiré dans l'Epire,
Il me vit; il m'offrit son cœur & son empire.
Antinoüs mon père, insensible à mes pleurs,
Accepta malgré moi ces funestes honneurs.
Je me plaignis en vain de sa contrainte austère,
En me tyrannisant il crut agir en père;
Il pensait assurer ma gloire & mon bonheur.
A peine il jouissait de sa fatale erreur,
Il la connut bientôt : le soupçonneux Cassandre
Devint son ennemi dès qu'il devint son gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens secrets,
Dans cette cour trompeuse excitant les orages,
Ont de Larisse en feu désolé les rivages :
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné se vit chargé de fers.
Hélas! il n'eut ici que mes pleurs pour défense.
C'est là que de nos dieux attestant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embrassant les genoux,
Je me jetai tremblante au-devant de ses coups.
Le cruel repoussant son épouse éplorée....
O crime! ô souvenir dont je suis déchirée!
Céphise! en ces lieux même, où tes discours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funestes lieux témoins de ma misère,
Mon époux à mes yeux a massacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.
. . . . . . . . . . . . . .
Mais il n'est pas le seul; & mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'histoire de ma vie.
Céphise, on ne sait point quel coup ce fut pour moi
Lorsqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi;

Le jeune Philotas, avant cet hymenée,
Prétendait à mon ſort unir ſa deſtinée.
Ses charmes, ſes vertus avaient touché mon cœur ;
Je l'aimais, je l'avoue, & ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'eſpérance flatteuſe,
Artémire ſans lui ne pouvait être heureuſe.
Tu vois couler mes pleurs à ce ſeul ſouvenir.
Je puis à ce héros les donner ſans rougir ;
Je ne m'en défends point : je les dois à ſa cendre.

CEPHISE.

Il n'eſt plus ?

ARTEMIRE.

Il mourut de la main de Caſſandre ;
Et lorſque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphiſe, on m'ordonna d'épouſer ſon bourreau.

CEPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable ?

ARTEMIRE.

J'étais jeune, & mon père était inexorable ;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer :
Enfin ſans ſon aveu je rougiſſais d'aimer.
Que veux-tu ? j'obéis. Pardonne, Ombre trop chère,
Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas ! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à la fois mon pére & mon amant.

Cependant elle doit reſpecter le nœud qui l'unit à *Caſſandre*.

. . . . . . Hélas ! c'eſt-là mon déſeſpoir.
Je ſais que contre lui l'amour & la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.

Tout ce que j'adorais eſt tombé ſous ſes coups,
Céphiſe, cependant Caſſandre eſt mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A ſouillé nos liens, & n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en ſecret le droit de le haïr,
Mais en le haïſſant je lui dois obéir.

*Céphiſe* lui parle de ſa grandeur : Vous régnez, lui dit-elle,

Quel malheur en régnant ne peut être adouci ?

ARTEMIRE.

Céphiſe ! moi, régner ! moi, commander ici !
Tu connais mal Caſſandre : il me laiſſe en partage
Sur ce trône ſanglant la honte & l'eſclavage.
Son favori Pallante eſt ici le ſeul roi ;
C'eſt un ſecond tyran qui m'impoſe la loi.
Que dis-je ? tous ces rois, courtiſans de Pallante,
Flattant indignement ſon audace inſolente,
Auprès de mon époux implorent ſon appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaiſſent devant lui.

*Pallante* arrive & fait retirer *Céphiſe ;* il préſente à la reine une lettre de *Caſſandre.* Cette lettre eſt adreſſée à *Pallante. Artémire* lit :

» De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous inſtruire :
» Je reviens triomphant au ſein de mon pays ;
» Et voulant me venger de tous mes ennemis,
» J'attends de votre main la tête d'Artémire. »
Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui !
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'eſt à vous qu'il demande ma tête ;
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

*Pallante*, depuis long-temps amoureux de la reine, veut l'engager à se soustraire à la mort en s'unissant à lui. Il lui propose de l'affranchir de la tyrannie de *Cassandre* en assassinant le tyran, & de s'emparer du trône. *Artémire* lui répond :

Vous me connaissez mal, & mon ame est surprise
Bien moins de mon trépas que de votre entreprise.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre son cœur & ses vrais sentimens.
Si mes yeux occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'assassin d'un père,
Si j'écoutais son crime, & mon cœur irrité,
Cassandre périrait : il l'a trop mérité.
Mais il est mon époux quoiqu'indigne de l'être ;
Le ciel qui me poursuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir & fais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'unissent à moi.
Qu'à son gré dans mon sang il éteigne sa rage ;
Des dieux, par lui bravés, il est pour moi l'image ;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les siens me sont sacrés ;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon sort déplorable,
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut sans balancer m'épouser ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'est à vous à choisir.

ARTEMIRE.

Mon choix est fait ; suivez ce que le roi vous mande ;
Il ordonne ma mort, & je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'est l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, ſongez....

ARTEMIRE.

Non, laiſſez-moi, Pallante.
Je ne ſuis point à plaindre, & je meurs innocente :
Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'eſt pour me frapper.

(*elle ſort.*)

*Pallante* eſt furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des ſoupçons jaloux qu'il a ſemés dans le cœur de *Caſſandre.* Cependant il ne déſeſpère pas de vaincre la réſiſtance de la reine ; il s'enhardit dans le projet d'aſſaſſiner le roi :

Son trône, ſes tréſors en feront le ſalaire ;
Le crime eſt approuvé quand il eſt néceſſaire.

Il a beſoin d'un complice ; il croit ne pouvoir mieux choiſir que *Ménas* ſon parent & ſon ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il ſe ſent aſſez de courage pour tenter une grande entrepriſe. *Ménas* répond que douter de ſon zèle & de ſon amitié, c'eſt lui faire la plus grave injure. *Pallante* alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. *Ménas* n'en eſt point étonné ; mais il repréſente à *Pallante* que la vertu d'*Artémire* eſt égale à ſa beauté. *Pallante* ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocriſie :

Voilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme :
L'honneur peint dans ſes yeux ſemble être dans ſon ame ;

Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne fervent qu'à couvrir la honte de fes feux.
Au feul amant chéri prodiguant fa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtère rudeſſe;
Et l'amant rebuté prend fouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe fes projets à *Ménas* qui lui promet de ne pas le trahir, mais qui refufe d'être complice de fes crimes. *Pallante*, reſté feul, ne regarde plus *Ménas* que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indifcrétion.

# ACTE II.

*PALLANTE* fait de nouveaux efforts auprès d'*Artémire:* il lui dit que la mort de *Caſſandre* eſt réfolue, que tout eſt difpofé pour lui arracher le trône & la vie. *Artémire* répond :

Oui, vous pouvez verfer le fang de votre roi;
Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelqu'extrémité que Caſſandre me jette,
Artémire eſt encor fa femme & fa fujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conferverai le jour qu'il veut m'ôter.

*Pallante* fort : *Artémire* reſte avec *Céphiſe* qui lui apprend que *Philotas* n'eſt point mort, qu'il va reparaître ; elle lui confeille de ménager *Pallante*, de gagner du temps, afin de redevenir maîtreſſe de

sa destinée ; elle lui reproche d'avoir trop bravé le favori du roi.

Madame, jusque-là deviez-vous l'irriter ?

ARTEMIRE.

Ah ! je hâtais les coups que l'on veut me porter ;
Céphise, avec plaisir aigrissant sa colère,
Moi-même je pressais le trépas qu'il diffère :
Je rends grâces aux dieux, dont le cruel secours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas ! de mon époux armant la main sanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CEPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périssez ainsi ?

ARTEMIRE.

Philotas est vivant, Philotas est ici :
Malheureuse ! comment soutiendras-tu sa vue ?
Toi qui, de tant d'amour si long-temps prévenue,
Après tant de sermens, as reçu dans tes bras
Le cruel assassin de ton cher Philotas !
Toi, que brûle en secret une flamme infidelle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle !
Hélas ! j'étais aimée, & j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre & le plus vertueux.
J'ai trahi mon amant. Pour qui ? pour un perfide,
De mon père & de moi meurtrier parricide.
A l'aspect de nos dieux je lui promis ma foi
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi ;
Et mon ame, attachée au serment qui me lie,
Lui doit encor sa foi quand il m'ôte la vie.

Non : c'eſt trop de tourmens, de trouble & de remords ;
Emportons, s'il ſe peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que ſur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raiſon garde encor quelqu'empire.

CEPHISE.

Vous vous perdez vous ſeule, & tout veut vous ſervir.

ARTEMIRE.

Je connais ma faibleſſe & je dois m'en punir.

CEPHISE.

Madame, penſez-vous qu'il vous chériſſe encore ?

ARTEMIRE.

Il doit me déteſter, Céphiſe, & je l'adore.
Son retour, ſon nom ſeul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma penſée ;
Je n'y ſongeais pas même : & mon ame en ce jour
N'a de tous ſes malheurs ſenti que ſon amour.
A quelle honte, ô Dieux ! m'avez-vous fait deſcendre !
Ingrate à Philotas, infidelle à Caſſandre,
Mon cœur empoiſonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel, & toujours malheureux.
Que leurs reſſentimens, que leurs haines s'uniſſent ;
Tous deux ſont offenſés, que tous deux me puniſſent ;
Qu'ils viennent ſe baigner dans mon ſang odieux.

CEPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTEMIRE.

Si c'eſt un aſſaſſin que Pallante m'envoie,
Céphiſe, il peut entrer ; je l'attends avec joie.

O mort! avec plaifir je paffe dans tes bras....
Céphife, foutiens-moi: grands Dieux, c'eft Philotas!

*Philotas* adreffe des reproches à *Artémire* fur ce qu'elle lui a manqué de foi en paffant dans les bras de *Caffandre*, & lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. *Artémire* lui répond:

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haine & le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réfervés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers fa colère,
Daignait fe fouvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour & de tant d'amitié,
J'ofe efpérer encore un refte de pitié.
N'outragez point une ame affez infortunée:
Le fort qui vous pourfuit ne m'a point épargnée;
Il me haïffait trop pour me donner à vous,
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Je ne m'excufe point: je fais mon injuftice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon fupplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir auftère
Attachait mes deftins aux ordres de mon père;
A cet ordre inhumain j'ai dû défobéir:
Seigneur, le ciel eft jufte; il a fu m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

*Philotas* lui répète combien *Caffandre*, un lâche affaffin, était indigne d'elle.

ARTEMIRE.

Ceſſez de me parler de ce triſte hymenée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma courſe eſt terminée.
Caſſandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur & qui vois mes alarmes
Protège Philotas, & pardonne à mes larmes.
Du trépas que j'attends les preſſantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs ;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraitre:
J'en atteſte les dieux qu'ils offenſent peut-être.
Mon cœur depuis long-temps ouvert aux déplaiſirs,
N'a connu que pour vous l'uſage des ſoupirs.
Je vous aimai toujours... Cette fatale flamme
Dans les bras de Caſſandre a dévoré mon ame :
Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'eſt un crime peut-être, & je vais l'expier.
Hélas ! en vous voyant, vers vous ſeul entraînée,
Je mérite la mort où je ſuis condamnée.

*Pallante* revient & ſurprend *Philotas* avec *Artémire.* *Philotas* ſort en bravant ce favori qui preſſe *Artémire* d'accepter ſa main pour ſauver ſa vie : elle le refuſe. *Pallante* irrité lui fait entendre qu'il la ſoupçonne d'avoir appelé *Philotas* à ſon ſecours, qu'il connaît ſes ſentimens,

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTEMIRE.

Que peux-tu ſoupçonner, lâche ? que peux-tu croire ?
Tranche mes triſtes jours, mais reſpecte ma gloire.

Auſſi-bien n'attends pas que je puiſſe jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que ſur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible myſtère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats;
Pour tant de politique un jour ne ſuffit pas.
Tu t'attendais ſans doute à l'ordre de ton maitre;
Je te dirai bien plus: tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes juſtes ſoupçons,
Tes crimes ſont connus, ce ſont-là mes raiſons.
C'eſt toi dont les conſeils & dont la calomnie
De mon malheureux père ont fait trancher la vie:
C'eſt toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé ſon cœur:
C'eſt toi qui, ſur ſon trône appelant l'injuſtice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né, peut-être, & juſte & généreux:
Peut-être ſans Pallante il ſerait vertueux!
Puiſſe le ciel enfin, trop lent dans ſa juſtice,
A la Grèce opprimée accorder ton ſupplice!
Puiſſe dans l'avenir ta mort épouvanter
Les miniſtres des rois qui pourraient t'imiter!
Dans cet eſpoir heureux, traître, je vais attendre,
Et l'effet de ta rage, & l'arrêt de Caſſandre;
Et la voix de mon ſang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton ſupplice importuner les dieux.

(*elle ſort.*)

# ACTE III.

ARTEMIRE, PHILOTAS.

ARTEMIRE.

JE vous l'ai dit, il m'aime, & maître de mon sort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le destin me livre,
Vous me connaissez trop pour m'ordonner de vivre.

*Philotas* lui fait espérer qu'aidé de son courage & de ses amis, il pourra la délivrer.

ARTEMIRE.

Non, prince : sans retour les dieux m'ont condamnée.
Puisqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois si tranquille & si doux,
Désormais dans Larisse est un crime pour nous.
Je ne puis sans remords vous voir ni vous entendre;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigrissez mes maux, au lieu de les guérir :
Ah ! fuyez Artémire, & laissez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle !

ARTEMIRE.

O loi trop rigoureuse !

PHILOTAS.

Artémire, vivez !

ARTEMIRE.

Et pour qui ?.... malheureuse !

PHILOTAS.

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis....

ARTEMIRE.

Je vous aime, & je meurs : c'eſt tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie!

ARTEMIRE.

Mon amour eſt un crime; il faut que je l'expie.

*Philotas* preſſe *Artémire* de fuir *Caſſandre*. *Artémire* lui cède à condition qu'il vivra loin d'elle. On annonce l'arrivée du roi. *Philotas* diſparaît pour chercher les moyens de ſauver la reine des fureurs de *Caſſandre*. *Pallante* vient pour conſommer le crime : il propoſe à *Artémire* le choix du fer ou du poiſon. Elle ſaiſit une épée, & au moment qu'elle va ſe percer, *Hipparque*, miniſtre de *Caſſandre*, la lui arrache des mains. Le roi a révoqué ſes ordres ſanguinaires. *Hipparque* s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

## ACTE IV.

MENAS, envoyé par le traître *Pallante* vers la reine, pour lui communiquer d'importans ſecrets, ſe rend dans l'appartement d'*Artemire* : *Pallante* l'y ſurprend, le poignarde & perſuade à *Caſſandre* que ſa femme avait lié avec *Ménas* une intrigue criminelle. *Caſſandre* a la faibleſſe de le croire encore : il ordonne de

nouveau la mort d'*Artémire*. Le quatrième acte commence par l'exposition de ces évènemens.

On amène *Artémire* devant le roi.

ARTEMIRE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieux, je me meurs! je le voi.

CEPHISE.

Avançons. . . . . .

ARTEMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien! que voulez-vous de moi?

CEPHISE.

Dieux justes! protégez une reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante;
Je n'ose, jusqu'à vous, lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quittez ces indignes alarmes.

ARTEMIRE.

Hélas! je ne viens point par d'impuissantes larmes,
Craignant votre justice & fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrai pas.
La mort à mes regards s'est déjà présentée;
Tranquille & sans regret je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haine, ardente à me sauver,
Pour un sort plus affreux m'ait voulu réserver?
N'était-ce pas assez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on sa colère?

Ecoutez-moi du moins, & souffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offense,
Par le ciel qui m'entend, qui sait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'ose conjurer,
Donnez-moi le trépas sans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice;
La honte est dans le crime & non dans le supplice.
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte & nous pèse à tous deux.
Voilà donc le secret dont vous vouliez m'instruire?

ARTEMIRE.

Eh! Que me servira, Seigneur, de vous le dire?
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous sert:
J'ignore si vous-même, en poursuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie,
Hélas! après deux ans de haine & de malheurs,
Souffrez quelques soupçons qu'excusent vos rigueurs.
Mon cœur même en secret refuse de les croire;
Vous me déshonorez, & j'aime votre gloire;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux;
Je vous respecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse,
Et quand vous m'opprimez, c'est moi qui vous excuse.
Mais si vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre justice,
D'un heureux scélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait.... mais, hélas!
Vous détournez les yeux, & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impostures;
Cessez: n'empruntez point le secours des parjures.
C'est bien assez pour moi de tous vos attentats;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Aussi bien c'en est fait, votre perte est certaine;
Toute plainte est frivole, & toute excuse est vaine.

ARTEMIRE.

Hélas! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups;
Faites couler mon sang, barbare, il est à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il est, joint mon honneur au vôtre;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir?
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'est connu mieux que vous ne pensez:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me haïssez.

ARTEMIRE.

Eh bien! connaissez donc mon ame toute entière:
Ne cherchez point ailleurs une triste lumière,
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Cassandre, il est vrai, je n'ai pu vous aimer;
Je vous le dis sans feinte, & cet aveu sincère
Doit peu vous étonner, & doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous sur un cœur
Qui ne voyait en vous que son persécuteur?
Vous qui de tous les miens ennemi sanguinaire,
Avez jusqu'en mes bras assassiné mon père;

Vous que je n'ai jamais abordé sans effroi ;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé sur moi;
Vous, tyran soupçonneux, dont l'affreuse injustice
M'a conduite au trépas de supplice en supplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le savez, Cassandre, apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût soumise,
Pour un autre que vous mon ame étoit éprise.
J'étouffai dans vos bras un amour trop puissant;
Je le combats encore, & même en ce moment :
Ne vous en flattez point, ce n'est pas pour vous plaire.
Vous êtes mon époux, votre gloire m'est chère,
Mon devoir me suffit, & ce cœur innocent
Vous a gardé sa foi, même en vous haïssant.
J'ai fait plus : ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briser les nœuds d'un funeste hyménée;
Je tenais dans mes mains l'empire & votre sort ;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître,
Tout m'en sollicitait ; je l'aurais dû peut-être ;
Du moins, par votre exemple instruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas :
J'ai voulu cependant respecter votre vie.
Je n'ai considéré ni votre barbarie
Ni mes périls présens ni mes périls passés,
J'ai sauvé mon époux ; vous vivez, c'est assez.
Le temps qui perce enfin la nuit la plus obscure
Peut-être éclaircira cette horrible aventure ;
Et vos yeux recevant une triste clarté
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

*Caſſandre* perſiſte dans ſa prévention & laiſſe la reine ſeule avec ſa confidente.

ARTEMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a ſu tramer ce long tiſſu d'horreurs !
Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême.
Quoi! Ménas à mes yeux maſſacré par lui-même,
Vingt conjurés mourans qui n'accuſent que moi;
Ah! c'en eſt trop, Céphiſe, & je pardonne au roi.
Hélas! le roi, ſéduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec juſtice.

CEPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-temps....

ARTEMIRE.

Juſtes Dieux! quel nom prononces-tu?
Hélas! voilà le comble à mon ſort déplorable,
Philotas m'abandonne & fuit une coupable;
Il déteſte ſa flamme & mes faibles attraits;
Et pour moi tous les cœurs ſont fermés déſormais.

CEPHISE.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'un cœur qui vous adore....

ARTEMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'eſtimait encore,
Il me verrait, Céphiſe, au péril de ſes jours.
De ma triſte retraite il connaît les détours:
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre;
Il viendrait y braver le courroux de Caſſandre.
Je ne demande point ces preuves de ſa foi;
Qu'il me croie innocente, & c'eſt aſſez pour moi.

CEPHISE.

Ah ! Madame, fouffrez que je coure lui dire. . . .

ARTEMIRE.

Va, ma chère Céphife, & devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en eft temps, qu'il ofe encor me voir ;
Peins-lui mes fentimens, peins-lui mon défefpoir.
Si fon cœur obftiné rebute ta prière,
S'il refufe à mes pleurs cette grâce dernière,
Retourne fans tarder dans ces funeftes lieux,
Tu recevras mon ame & mes derniers adieux.
Conferve après ma mort une amitié fi tendre,
Dans tes fidèles mains daigne amaffer ma cendre,
Remets à Philotas ces reftes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à fes yeux ma douloureufe hiftoire ;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui, que fans regret defcendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en fecret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

# ACTE V.

PHILOTAS vient amené par *Céphife* ; l'impofture de *Pallante* l'a féduit.

ARTEMIRE.

Philotas ! Et c'eft vous qui me traitez ainfi ?
Mon époux me condamne, & vous, Seigneur, auffi ?

Je pardonne à Caſſandre une erreur excuſable ;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable ;
Il m'avait offenſée, il devait me haïr ;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir.
Mais vous, qui, près de moi ſoupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire ;
Vous, de qui la vertu mérita tous mes ſoins ;
Vous, qui m'aimiez, hélas ! qui le diſiez du moins ;
C'eſt vous qui, redoublant ma honte & mon injure,
Du monſtre qui m'accuſe écoutez l'impoſture ?
Barbare ! vos ſoupçons manquaient à mon malheur.
Ah ! lorſque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme & vos alarmes,
Mon cœur déſeſpéré réſiſtait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme ſi doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous ;
Hélas ! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été ſoupçonnée ?
J'ai cru mieux vous connaître, & n'ai pas dû penſer
Qu'entre Pallante & moi vous puſſiez balancer.
Pardonnez-moi, grands Dieux, qui m'avez condamnée !
De l'univers entier je meurs abandonnée ;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera paſſer ma honte à la poſtérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un ſi cruel ſupplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu juſtice.
S'il pouvait m'eſtimer & me plaindre en ſecret
Je ſens que je mourrais avec moins de regret.

*Philotas* convaincu de l'innocence de la reine veut s'armer pour la défendre.

ARTEMIRE.

Non, demeurez, Seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile ;
Innocente à vos yeux je périrai tranquille ;
Et le sort qui m'attend pourra me sembler doux,
Puisqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu, le temps approche où l'on veut que j'expire ;
Adieu ; n'oubliez point l'innocente Artémire.
Que son nom vous soit cher, elle l'a mérité ;
A son honneur flétri rendez la pureté ;
Et que malgré l'horreur d'une tache si noire,
Vos larmes quelquefois honorent sa mémoire.

*Philotas* sort. *Artémire* reste seule. On vient la chercher pour la conduire à la mort ; mais les amis de *Philotas* l'arrachent des mains de ses gardes. Elle apprend que *Philotas* a soulevé le peuple, qu'il combat contre *Cassandre*.

ARTEMIRE.

Dieux, dont la main sur moi sans cesse appésantie
Me promène à son gré de la mort à la vie,
Dieux puissans, sur moi seule étendez votre bras !
Rendez-moi mon supplice & sauvez Philotas ;
Eteignez dans mon sang une ardeur infidelle :
Plus son péril est grand, plus je suis criminelle.
Viens, Cassandre, il est temps : viens, frappe, venge-toi :
Je te pardonne tout, & n'immole que moi.

*Philotas* lui apprend que *Pallante* est tué, & qu'il a fait en expirant l'aveu de la trame odieuse qu'il avait tissue pour se venger des mépris de la reine,

dont il a déclaré l'innocence ; que le roi a été détrompé, mais trop tard. Ce prince a reçu dans le combat une bleſſure mortelle.

Dans la ſcène dernière *Caſſandre* mourant ſe fait apporter près d'*Artémire*. Il eſt accompagné d'*Hipparque* & de ſes officiers. Il rend hommage en leur préſence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il lui avait ôté l'honneur ſur les délations d'un monſtre que le ciel a puni, & qui connaiſſait trop bien le caractère ſoupçonneux & jaloux de ſon maître & ſon penchant à la cruauté.

*Caſſandre* pardonne à *Philotas* dont il connaît les grandes qualités, & veut engager *Artémire* à ſe donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ſes injuſtices en faveur de ſes remords, & de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie ; il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a ſouillé ſa vie.

# MARIAMNE,

## *TRAGEDIE.*

Repréſentée, pour la première fois, le 6 mars 1724.

*Revue & corrigée par l'auteur en 1762.*

Je ne c
d'ouvra
la supr
rien le
des acte
pu m'a
mais il
grand
conduir
celer.
sic d'a
tous
étern
contin
primi
donne
éclair
depui
C
que l
de
M.
apr
ne

# PREFACE

## *de la première édition.*

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre & méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations ; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière ; ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si l'on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poësie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de M. *Despréaux*.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer, que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'est-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui

ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs & des ſituations; il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens; ſa pièce, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & ſans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages? La conduite en eſt à-peu-près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes: il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolite*, ſon fils, veut quitter Trézène; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre*: il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus: les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt là qu'on diſtingue le

grand homme, & le mauvais poëte. C'est lorsque *Racine* & *Pradon* pensent de même, qu'ils sont le plus différens. En voici un exemple bien sensible; dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*, M. *Racine* fait ainsi parler *Hippolite*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune,
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon*.

Assez & trop long-temps, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour & j'adorai Diane.

Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentiment & de penſées; car, quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous

les

les arts il y a un terme, par de-là lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent ; on voit la perfection au de-là de ſoi, & on ſait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de Mariamne. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſait que le ſujet de Mariamne n'était autre choſe qu'*un vieux mari amoureux & brutal*, *à qui ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conjugal* ; & on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je ſupplie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions ſur ce préjugé.

Les pièces tragiques ſont fondées, ou ſur les intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre, ſont l'Iphigénie en Aulide, où la Grèce aſſemblée demande le ſang de la fille d'*Agamemnon*: les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome : l'Oedipe, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du ſecond genre, ſont Britannicus, Phèdre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les princes ; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phèdre eſt une belle-mère qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Néron eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi, l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. *Harpagon* & le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe ; & les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

*Molière* & *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a

attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand roi, & les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Wateau* & à *Le Brun* : l'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joie naïve, grossière & effrénée, autour d'une table rustique où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront ; l'autre peindra les noces de *Thétis* & de *Pélée*, les festins des dieux, leur joie majestueuse : & tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur sont de petits objets, comiques par eux-mêmes ; mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers ; la passion furieuse de ce roi si fameux par ses vertus & par ses crimes ; ses cruautés passées, ses remords présens ; ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour ; l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres ; la situation cruelle d'une princesse, dont la vertu & la beauté sont célébres encore dans le monde ;

qui avait vu ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ ! quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie ? C'eſt là ſurtout que *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.*

# FRAGMENT

## *DE LA PREFACE*

### DE L'EDITION DE 1730.

LA deſtinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, & fut ſi mal reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée en 1725 avec quelques changemens, & fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec ſincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public; & je ſupplie qu'on me permette d'entrer ſur cela dans un détail qui, peut-être, ne ſera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuſe du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Ils verront les écueils où j'ai échoué; ce n'eſt que par-là que je puis leur être utile.

Une des premières règles eſt de peindre les héros connus tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine; car il eſt bien plus aiſé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

*Sit Medea ferox, invictaque; flebilis Ino;*
*Perfidus Ixion, Io vaga, triſtis Oreſtes, &c.*

Fondé ſur ces principes, & entraîné par la complaiſance reſpectueuſe que j'ai toujours eue pour des perſonnes qui m'honorent de leur amitié & de leurs conſeils, je réſolus de m'aſſujettir entièrement à l'idée que les hommes ont depuis long-temps de

*Mariamne* & d'*Hérode*, & je ne ſongeai qu'à les peindre fidellement d'après le portrait que chacun s'en eſt fait dans ſon imagination.

Ainſi *Hérode* parut dans cette pièce cruel & politique ; tyran de ſes ſujets, de ſa famille, de ſa femme ; plein d'amour pour *Mariamne*, mais plein d'un amour barbare qui ne lui inſpirait pas le moindre repentir de ſes fureurs. Je ne donnai à *Mariamne* d'autres ſentimens qu'un orgueil imprudent, & qu'une haine inflexible pour ſon mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre *Hérode* & *Varus*, dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement? *Mariamne* intraitable n'intéreſſa point : *Hérode* n'étant que criminel, révolta : & ſon entretien avec *Varus* le rendit mépriſable. J'étais à la première repréſentation : je m'apperçus dès le moment où *Hérode* parut, qu'il était impoſſible que la pièce eût du ſuccès ; & je compris que je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je ſentis qu'il eſt des occaſions où la première règle eſt de s'écarter des règles preſcrites ; & que (comme le dit M. *Paſcal* ſur un ſujet plus ſérieux) les vérités ſe ſuccèdent du pour au contre à meſure qu'on a plus de lumières.

Il eſt vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été ; mais il eſt encore plus vrai qu'il faut adoucir les caractères déſagréables ; qu'il faut ſonger au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait paraître ; & qu'on doit imiter

les peintres habiles qui embelliſſent en conſervant la reſſemblance.

Pour qu'*Hérode* reſſemblât, il était néceſſaire qu'il excitât l'indignation ; mais pour plaire il devait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on déteſtât ſes crimes, que l'on plaignît ſa paſſion, qu'on aimât ſes remords ; & que ces mouvemens ſi violens, ſi ſubits, ſi contraires, qui ſont le caractère d'*Hérode*, paſſaſſent rapidement tour à tour dans l'ame du ſpectateur.

Si l'on veut ſuivre l'hiſtoire, *Mariamne* doit haïr *Hérode* & l'accabler de reproches ; mais ſi l'on veut que *Mariamne* intéreſſe, ſes reproches doivent faire eſpérer une réconciliation ; ſa haine ne doit pas paraître toujours inflexible. Par-là le ſpectateur eſt attendri, & l'hiſtoire n'eſt point entièrement démentie.

Enfin je crois que *Varus* ne doit point du tout voir *Hérode* : & en voici les raiſons. S'il parle à ce prince avec hauteur & avec colère, il l'humilie ; & il ne faut point avilir un perſonnage qui doit intéreſſer. S'il lui parle avec politeſſe, ce n'eſt qu'une ſcène de complimens, qui ſerait d'autant plus froide qu'elle ſerait inutile. Que ſi *Hérode* répond en juſtifiant ſes cruautés, il dément la douleur & les remords dont il eſt pénétré en arrivant ; s'il avoue à *Varus* cette douleur & ce repentir, qu'il ne peut en effet cacher à perſonne, alors il n'eſt plus permis au vertueux *Varus* de contribuer à la fuite de *Mariamne*, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, *Hérode* ne peut faire qu'un très-méchant perſonnage avec l'amant de ſa femme ; & il ne faut jamais faire

rencontrer enſemble ſur la ſcène, des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéreſſant à ſe dire.

La mort de *Mariamne* qui, à la première repréſentation, était empoiſonnée & expirait ſur le théâtre, acheva de révolter les ſpectateurs; ſoit que le public ne pardonne rien, lorſqu'une fois il eſt mécontent; ſoit qu'en effet il eût raiſon de condamner cette invention qui était une faute contre l'hiſtoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté.

J'aurais pu ne me pas rendre ſur ce dernier article, & j'avoue que c'eſt contre mon goût que j'ai mis la mort de *Mariamne* en récit, au lieu de la mettre en action; mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public. C'eſt pour lui & non pour moi que j'écris; ce ſont ſes ſentimens & non les miens que je dois ſuivre.

Cette docilité raiſonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéreſſant un ſujet qui avait paru ſi ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué; & ont enfin trouvé grâce devant des juges prévenus contre la pièce. (*a*)

(*a*) On trouvera à la fin de Mariamne les ſcènes que l'auteur a cru devoir ſacrifier. En 1762, il ſubſtitua au rôle de *Varus* celui de *Sohême*, prince de la famille des *Aſmonéens*; & *Ammon*, confident de *Sohême*, remplace *Albin*, confident de *Varus*. On a conſervé dans les variantes les rôles de *Varus* & d'*Albin*; mais il a été impoſſible de retrouver le premier dénouement.

A la première repréſentation, dans le moment où *Mariamne* tenait la coupe & prenait le poiſon, le parterre cria *la reine boit*. C'était juſtement la veille de la fête des rois: la pièce fut interrompue; l'on n'entendit point une ſcène très-pathétique entre *Hérode* & *Mariamne* mourante; du moins c'eſt le jugement que nous en avons entendu porter à ceux qui avaient entendu cette ſcène avant les repréſentations.

M. *de Voltaire* a changé le personnage de *Varus*; parce que sa défaite & sa mort en Germanie sont trop connues, pour que l'on puisse supposer, même dans sa tragedie, qu'il ait été tué en Judee: parce qu'un préteur romain n'aurait pas excite une sedition dans Jérusalem; il eût defendu à *Herode*, au nom de Cesar, d'attenter à la vie de sa femme, & *Hérode* eût obei: parce qu'un romain amoureux d'une reine ne peut intéresser, à moins que le sacrifice de sa passion ne soit comme dans Bérénice le sujet de la piece: enfin parce qu'il fallait ou avilir *Herode* devant *Varus*, ou s'ecarter des mœurs connues de ce siecle. Personne n'ignore combien les rois alliés, ou plutôt sujets de Rome, etaient petits auprès des géneraux romains envoyes dans les provinces.

M. *de Voltaire* avait projeté une édition corrigée de ses ouvrages dramatiques, & il voulait distinguer les pièces qu'il regardait comme propres au theâtre, de celles qu'il ne croyait faites que pour être lues. Mais il n'appartenait qu'à lui de faire ce choix.

Voici la note qu'il avait placée à la tête de Mariamne.

" Les gens de lettres qui ont présidé à cette édition, ont cru devoir
,, rejeter cette tragedie parmi les pièces de l'auteur qui ne sont pas représentees sur le theâtre de Paris, & qui ne sont pour la plupart que des
,, pièces de societe; Mariamne fut composee dans le temps de la nouveauté
,, d'Oedipe: il ne l'a jamais regardee que comme une declamation. ,,

## *PERSONNAGES.*

HERODE, Roi de Palestine.

MARIAMNE, femme d'*Hérode.*

SALOME, sœur d'*Hérode.*

SOHEME, Prince de la race des Asmonéens

MAZAEL, IDAMAS, } Ministres d'*Hérode.*

NARBAS, ancien officier des Rois Asmonéens.

AMMON, confident de *Sohême.*

ELISE, confidente de *Mariamne.*

Un garde d'*Hérode*, parlant.

Suite d'*Hérode.*

Suite de *Sohême.*

Une suivante de *Mariamne*, personnage muet

*La scène est à Jérusalem dans le palais d'Hérode.*

# MARIAMNE,

## *TRAGÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était temps que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondît l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ſes états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes rois, toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné ;
Et que la reine, aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret : j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.

La Judée aime encore avec idolâtrie
Le sang de ces héros dont elle tient la vie;
Sa beauté, sa naissance, & surtout ses malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs:
Et leurs vœux indiscrets la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses états suivi de la vengeance;
Son nom seul a par-tout répandu la terreur;
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il est vrai qu'Hérode va paraitre;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'est qu'une ombre qui passe & va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, & son bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe & je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh! que deviendrons-nous,
Quand la Reine à ses pieds reverra son époux?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi séduit nous fut toujours fatale:
Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offensée;
A notre abaissement elle est intéressée.

Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la reine unit la destinée,
L'amour prodigieux dont ce prince est épris
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, soupirer & se plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs;
Esclave en son palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adorait la fille:
Le fer encor sanglant, & que vous excitiez,
Etait levé sur elle & tombait à ses pieds.

MAZAEL.

Mais songez que dans Rome, éloigné de sa vue,
Sa chaîne de si loin semble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds,
Et ses trompeurs appas sont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à soi-même inhumaine,
Toujours de son époux a recherché la haine:
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.

Hérode en tous les temps sombre, chagrin, jaloux,
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater sur nos têtes.
Sohême est d'Ascalon paisible souverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à sa province;
Il fait penser en sage & gouverner en prince:
Je n'apperçois pour vous que des destins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout temps empoisonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère!
Lui, dont l'esprit rigide & la sagesse austère
Parut tant mépriser ces folles passions
De nos vains courtisans vaines illusions!
Au roi son allié ferait-il cette offense?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il est d'intelligence.

MAZAEL.

Le fang & l'amitié les uniffent tous deux ;
Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux!
Sur mon malheur nouveau je fuis trop éclairée :
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême & fes difcours glacés,
M'ont expliqué ma honte & m'ont inftruite affez.

MAZAEL.

Vous penfez en effet qu'une femme févère,
Qui pleure encore ici fon aïeul & fon frère,
Et dont l'efprit hautain, qu'aigriffent fes malheurs,
Se nourrit d'amertume & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funefte avantage
D'enlever un amant qui fous vos lois s'engage!
L'amour eft-il connu de fon fuperbe cœur?

SALOME.

Elle l'infpire au moins, & c'eft-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieufe,
Par excès de fierté femble être vertueufe :
A vivre fans reproche elle a mis fon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil fi vanté trouve enfin fon écueil.
Que m'importe, après tout, que fon ame hardie,
De mon parjure amant flatte la perfidie ;
Ou qu'exerçant fur lui fon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens fans même le vouloir?
Qu'elle chériffe ou non le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il fuffit ; fa fierté s'en élève ;

Ma honte fait sa gloire; elle a dans mes douleurs,
Le plaisir insultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'est trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient : allez, mon sort va s'éclaircir.

## *SCENE II.*

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

APPROCHEZ; votre cœur n'est point né pour trahir,
Et le mien n'est pas fait pour souffrir qu'on l'abuse.
Le roi revient enfin : vous n'avez plus d'excuse.
Ne consultez ici que vos seuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos sentimens secrets.
Parlez : je ne crains point l'aveu d'une inconstance,
Dont je mépriserais la vaine & faible offense.
Je ne fais point descendre à des transports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte est pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, Madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine :
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste :
Je ne crains point Hérode, & l'empereur est juste.

Mais

Mais je ne puis souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs vous connaissez cette cour orageuse;
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons:
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu, dans ce triste séjour,
Entre la barbarie & les transports d'amour;
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée;
Craignant & son époux, & de vils délateurs
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle!

SOHEME.

Ignorez-vous, Princesse,
Que son sang est le mien, que son sort m'intéresse?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus:
J'ai craint long-temps pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur son maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous;
Je pars. Ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre & loin de vous m'entraîne

Je renonce à la fois à ce prince, à sa cour,
A tout engagement, & surtout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon esprit sincère :
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il est vrai, Seigneur, a vu des crimes;
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps se laissent emporter;
Que la vertu répare, & qu'il faut respecter.
Il en est de plus bas, & de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguisez
Pour qui je suis trahie, & qui vous séduisez;
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée.
De votre changement mon ame est peu frappée;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux;
Craignez d'en exciter qui vous suivraient, peut-être,
Jusqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

*(elle sort.)*

## SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

OU tendait ce difcours? que veut-elle? & pourquoi
Penfe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je foupire! & que, pour Mariamne,
Mon auftère amitié ne foit qu'un feu profane!
Aux faibleffes d'amour, moi, j'irais me livrer,
Lorfque de tant d'attraits je cours me féparer.

AMMON.

Salome eft outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jaloufie éclaire, & l'amour fe décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs:
La fecte dont je fuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Efféniens, ftoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paffions.
Je n'ai point, grâce au ciel, à rougir de moi-même
Le fang unit de près Mariamne & Sohême;
Je la voyais gémir fous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la fervir, j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & jufte & magnanime,
Il fe plait à venger la vertu qu'on opprime;

Puiſſiez-vous écouter, dans cette affreuſe cour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour!

SOHEME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa defenſe?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle.
Quand Hérode partit incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort;
Plein de ſa paſſion forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables:
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables:
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſurtout à ſes yeux dérobant ſon danger.
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes,
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté:
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, & non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains;
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains;

Il revient triomphant fur ce fanglant théâtre ;
Il revole à l'objet dont il eft idolâtre,
Qu'il opprima fouvent, qu'il adora toujours ;
Leurs défaftres communs ont terminé leur cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreufe :
Je n'ai plus qu'à partir, — Mariamne eft heureufe.
Je ne la verrai plus : — mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon trifte cœur eft fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eft horrible & funefte ;
Qui connait Mariamne, abhorre tout le refte.
La retraite a pour moi des charmes affez grands ;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans :
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maitre de ma fortune & maître de moi-même.

## SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la reine, en proie à fes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte
Dont pour fa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné ?

ELISE.

Elle a fu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les foins de Salome elle en eft informée.

SOHEME.

Ainfi cette ennemie, au trouble accoutumée,

Par ces troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuſe cour, & combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils;
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage!

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère
Dont vous faites inſtruire & la fille & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel
Eſt déformais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt-là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique où manque le pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit : il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des temps où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune & ſe débat en vain,

Où la prudence échoue, où l'art nuit à soi-même;
Et je sens ce pouvoir invincible & suprême,
Qui se joue à son gré, dans nos climats voisins,
De leurs sables mouvans comme de nos destins.

MAZAEL.

Obéissez au roi, cédez à la tempête;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le temps peut tout changer.

SALOME.

Trop vains soulagemens!
Malheureux qui n'attend son bonheur que du temps!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'essuie!

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre juste courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en est plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il est vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en est-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux secrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte & ma chûte prochaine,
Et cet affront secret, & la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma disgrâce insulte avec fureur.
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va signaler ma chûte & son crédit.
Je ne me flatte point: je sais comme en sa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace:

Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie?

## SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie :
Rome me rend un frère & vous rend un époux
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon Empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié deſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice :
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice.

Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point ; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne,
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois, après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Éternel,
Que mes ſoins à regret. . . .

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, ſervez bien leur courroux ;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame ;

Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie :
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop enfin : vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre Maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir :
Vous me voyez tout perdre & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

## *SCENE III.*

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-temps de vos tyrans contint la cruauté

Sohême va partir, nul efpoir ne vous refte.
Augufte à vôtre époux laiffe un pouvoir funefte.
Qui fait dans quels deffeins il revient aujourd'hui?
Tout, jufqu'à fon amour, eft à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; fa fombre jaloufie
Au-delà du tombeau portait fa frénéfie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diffimuler.
La vertu fans prudence, hélas! eft dangereufe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eft vrai, fut trop impérieufe.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais befoin.
De mon fort à Sohême abandonnons le foin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il régle ma conduite.
Mon projet eft hardi, je frémis de la fuite.
Faites venir Sohême. (*Elife fort.*)

## SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaifez les combats.
Vos vertus, votre zéle & votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous eft connu, vous favez mes deffeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mére au défefpoir réduite,
Me preffer en pleurant d'accompagner fa fuite.

Son esprit accablé d'une juste terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du sang de sa famille,
Venir à ses yeux même assassiner sa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,
Donner César pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome est protégée;
Rome est le tribunal où la terre est jugée.
Je vais me présenter aux rois des souverains.
Je sais qu'il est permis de fuir ses assassins,
Que c'est le seul parti que le destin me laisse.
Toutefois en secret, soit vertu, soit faiblesse,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuste qu'il est, la vertu vous l'inspire.
Ce cœur indépendant des outrages du sort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Bannissez toutefois ces alarmes secrètes:
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'est là, que répandu par les mains d'un époux,
Le sang de votre père a réjailli sur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher sa vie;
En vain de son trépas le roi se justifie;
En vain César trompé l'en absout aujourd'hui;
L'Orient révolté n'en accuse que lui.
Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de sa sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,

Mais dont votre vertu n'est point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux présentée.
Enfin si tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front assuré vous marchez au trépas;
Du moins de vos enfans embrassez la défense.
Le roi leur a du trône arraché l'espérance;
Et vous connaissez trop ces oracles affreux,
Qui depuis si long-temps vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà sans pitié
De cet oracle obscur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accomplirait le reste;
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est temps désormais de prévenir ses coups,
Il est temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais, près des rois vos aïeux,
Je suis prêt à vous suivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez, dans Rome même,
Implorer du Sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux & juste,
Si la terre avec joie embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus temps que mon cœur délibère ;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez: quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir :
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

## SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprends ; parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous doit tout, Seigneur, & dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter par d'inutiles vœux
Les ſecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lorſqu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſuffrage ;
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux ; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;

Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un aſyle honorable :
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
  Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer ſon appui ?
Pour conſerver le fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère :
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur :
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains ;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien ! que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, . . . je reſpecte trop vos ordres abſolus.

Mes

Mes gardes vous ſuivront juſque dans l'Italie ;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi ; rompez vos nœuds infortunés :
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à ſon injuſtice ;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice . . .
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant, ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance :
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublirai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime ;
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHEME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée ;

A cette gloire, à vous, foigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les fais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y refte, s'il le faut, pour vous défabufer,
Pour vous refpecter plus, pour ne plus m'expofer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eft le feul qui me touche;
J'y facrifirai tout. Mes amis, mes foldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreffent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un refte de puiffance;
D'un tyran foupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai fervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il fuffit, je vous crois : d'indignes paffions
Ne doivent point fouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expofe :
Vous courez à la mort, & j'en ferai la caufe.
Comment puis-je vous fuivre? & comment demeurer?
Je n'ai de fentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre confeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de fes alarmes,
Du péril qui vous preffe, & non de mon danger.
Avec votre tyran rien n'eft à ménager :
Il eft roi, je le fais; mais Céfar eft fon juge.
Tout vous menace ici, Rome eft votre refuge;
Mais fongez que Sohême, en vous offrant fes vœux,
S'il ofe être fenfible, en eft plus vertueux;

Que le sang de nos rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : & dans mon désespoir,
Je vais consulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHEME.

C'est eux que j'en atteste ; ils sont tous trois mes guides ;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

*Fin du second acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

Le temps eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive:
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent;
Idamas le dévance, & vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidele,
Qui, ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, &, le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, & partira trop tard.

C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie;
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

## *SCENE II.*

SOHEME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHEME.

MAIS déjà le roi vient; déjà dans ce ſéjour
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes Dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.

Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits!
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite ?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas ?
De venger sa vertu ? .... mais je vois Idamas.

## SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHEME.

AMI, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode est Souverain, est-il digne de l'être ?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juste ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'imposture!
Salome & Mazaël s'empressent d'écarter
Quiconque a le cœur juste & ne fait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des secrets redoutables;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont sortis de sa bouche; & ses yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inspirent la terreur.
Vous le savez assez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.

Ainsi ce conquérant qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Asie,
Dans sa propre maison voit sa gloire avilie.
Haï de son épouse, abusé par sa sœur,
Déchiré de soupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ses secrets sentimens,
Et de son cœur troublé les soudains mouvemens.
Il observe avec nous un silence farouche,
Le nom de Mariamne échappe de sa bouche,
Il menace, il soupire, il donne en frémissant
Quelques ordres secrets qu'il révoque à l'instant.
D'un sang qu'il détestait Mariamne est formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée:
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il suffit, Idamas.
La reine est en danger; Ammon, suivez mes pas:
Venez, c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi du roi vous fuirez la présence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Imposeraient silence à la perversité?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre soin m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.
(*il sort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

## SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes alarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous verſez des larmes!
Vous, ce roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins!
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains!
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez que près d'Auguſte, appelé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des rois.
Revoyez à vos lois Jéruſalem rendue.
Jadis par vous conquiſe & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur

En contemplant ſon prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HERODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre.
Le deſtin m'a frappé de ſes plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte ?
Ce trône auguſte & ſaint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.
En faiſant des heureux, un roi l'eſt à ſon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix & l'honneur de vos jours ;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Iſraël charmé.....

HERODE.

Eh ! croyez-vous encor que je puiſſe être aimé ?
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;

C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô Cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice,
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier ?

Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?
Le ſang qui la forma fut un ſang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi :
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pu. . . .

HERODE.

N'importe.
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille ;
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille ;
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la reine auſſi l'oublier comme vous !

HERODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si ſon cœur, . . . ſi ſa foi, . . . mais c'eſt trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.

Va la trouver; dis-lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur;
C'en est assez; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez.....

HERODE.

Oui, je l'ai résolu.
Oui, mon cœur désormais la voit, la considère
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï;
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets,
Sa main faisait couler le sang de mes sujets,
Les accablait du poids de mon sceptre terrible;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à son époux les pleurs des malheureux.
C'en est fait: je prétends, plus juste & moins sévere,
Par le bonheur public essayer de lui plaire;
L'Etat va respirer sous un régne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de son époux.

Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont essuyer les larmes.
Je veux sur mes sujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, & surtout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue :
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je ! c'est ma sœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez... A quel chagrin ma vie est condamnée !

## *SCENE V.*

HERODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous : mais je suis étonnée
Que la reine & Sohême évitant votre aspect,
Montrent si peu de zèle & si peu de respect.

HERODE.

L'un m'offense, il est vrai, — mais l'autre est excusable ;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah ! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous ;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.

Affez & trop long-temps fur ma trifte maifon
La vengeance & la haine ont verfé leur poifon.
De la reine & de vous les difcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les fources éternelles.
Ma fœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel! qu'entends-je? Ah, fatale ennemie!

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiffe déformais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus fur les fiens de vengeances à prendre,
De foupçons à former, ni de fang à répandre!
Ne perfécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & jufte & néceffaire;
A vos moindres defirs inftruite à confentir,
Lorfque vous commandez, je ne fais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, fenfible à mon injure,
Attefter devant vous le fang & la nature;
Sa voix trop rarement fe fait entendre aux rois,
Et près des paffions le fang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié fincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes fervices paffés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.

Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie ?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus ?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus ?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles ?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pourront de ſes complots démêler les détours ?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête ?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous ?
Quoi donc ! tant de mépris, cette horreur inhumaine....

HERODE.

Ah ! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine !
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur,
Ne me détrompez point ; reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altiere
Entre la reine & moi mettait une barrière ;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci ;
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOMÉ.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours,
Ils me ſont odieux ; qu'elle en tranche le cours ;
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah ! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.

Je m'expofe à me perdre & cherche à vous fervir :
Et je vais vous parler, duffiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour furmonte,
Connaiffez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eft peu des fiers dédains dont fon cœur eft armé ;
C'eft peu de vous haïr ; un autre en eft aimé.

HERODE.

Un autre en eft aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma fœur, c'eft donc ainfi que vous m'affaffinez ?
Laiffez-vous pour adieux ces traits empoifonnés,
Ces flambeaux de difcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux font l'horrible partage !
Mariamne . . . mais non, je ne veux rien favoir ;
Vos confeils fur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-temps crue, & les cieux m'en puniffent.
Mon fort était d'aimer des cœurs qui me haïffent.
Oui, c'eft moi feul ici que vous perfécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous. . . .

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en eft aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le fang que doit verfer ma vengeance nouvelle ;
Pourfuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puifque vous le voulez. . .

HERODE.

Frappe : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiffe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.

Oui,

Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien !

SALOME.

C'eſt . . .

## SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah ! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne ! Sohême ! où ſuis-je ? juſtes Cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite,
Il a près de ces murs une eſcorte ſecrète ;
Mariamne l'attend pour ſortir du palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eſt rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidelle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il fait ſe venger.

*Fin du troiſième acte.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue ;
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue :
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger :
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Pres de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer ;
Mais qui, toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.

Quel fruit me revient-il de ſes emportemens ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens ?
Il me hait encor plus : & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner, dans le fond de ſon cœur
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même :
Mon funeſte triomphe eſt encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus s'il voit encor la reine.

## *SCENE II.*

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

IL vient : de quelle horreur il parait agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſûreté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre entre la reine & lui !
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais veillez ſur vous-même :
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HERODE.

Ah ! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas,
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt-là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié ;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper.
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre & qui t'aime,

Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang réjailliſſe !
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſurtout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HERODE.

Je vois quel eſt ſon crime & quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts; ſongez à votre offenſe.

HERODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir & la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;

Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;
Qu'elle demande grâce & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à sa vue?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien; sa perte est résolue.
Vainement l'infidelle espère en mon amour;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop su plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir,
Je ne veux que la voir, l'entendre & la punir.
Ma sœur, pour un moment, souffrez que je respire.
Qu'on appelle la reine: & vous, qu'on se retire.

## *SCENE III.*

HERODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode, à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, & cours lui pardonner.

Va voir cette beauté ſi long-temps adorée.
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu ! quel ſpectacle funeſte !

## *SCENE IV.*

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

REPRENEZ vos eſprits, Madame, c'eſt le roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je ? où vais-je ? ô Dieu ! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte ?

Vous le pouvez : frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-temps offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette ſuite ſi noire ?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais ſi, loin de ces lieux, j'ai cherché quelque aſyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance ;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma ſuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi ! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Sohême. . . .

MARIAMNE.

Arrêtez ; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir ;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur : Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne & même ſon époux.

HERODE.

Perfide ! il vous fied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore !
Vos coupables dédains vous accufent affez,
Et je crois tout de vous, fi vous me haïffez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eft certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreffe ou ma haine ?
Et quel droit déformais avez-vous fur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous, qui depuis cinq ans infultez à mes larmes,
Qui marquez fans pitié mes jours par mes alarmes ?
Vous, de tous mes parens deftructeur odieux ?
Vous, teint du fang d'un père expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! fi du moins votre fureur jaloufe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre époufe,
Les cieux me font témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chérirait encore, en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez foin de mes fils, refpectez votre fang;
Ne les puniffez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas ! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que feul dans l'univers vous avez foupçonné :
Ce cœur qui n'a point fu, trop fuperbe peut-être,
Déguifer fes douleurs & ménager un maître ;
Mais qui jufqu'au tombeau conferva fa vertu,
Et qui vous eût aimé fi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère & m'arrache à moi-même ?
Mariamne . . .

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

. . . O faibleſſe ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait, je me rends : banniſſez votre effroi ;
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel ! en eſt-ce aſſez, amour ?
C'eſt moi qui vous implore & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable ?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter,
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi ;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner ;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte & quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare !
Un juſte repentir produit-il vos tranſports ?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords ?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.

Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure. . . .

## SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez. . .

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraine,
Et qu'unis malgré toi . . . Qu'on la garde, Soldats.

## SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

Ah mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie;

De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteſte les cieux....

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis ſont déjà ſous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi! laiſſer la coupable impunie!
Ah! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie;
Je veux, j'ordonne, ... hélas! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre & vais chercher la mort.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Eloignez-vous, foldats, daignez laiffer du moins
Votre reine un moment refpirer fans témoins.
*(Les gardes fe retirent au coin du théâtre.)*
Voilà donc, jufte Dieu, quelle eft ma deftinée!
La fplendeur de mon fang, la pourpre où je fuis née,
Enfin ce qui femblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur affuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verfer fur ma vie
Le funefte poifon dont elle fut remplie.
O naiffance! ô jeuneffe! & toi, trifte beauté, (a)
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteufe illufion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable un éternel ennui
M'a creufé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maffacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reftait, on ofe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'appris de mes aïeux que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte & ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang, défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

## SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON,
Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHEME.

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, diſparaiſſez. Soldats qu'on les enchaîne.
(*Les gardes & les ſoldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, ſecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;

Après l'affront cruel, & la tache trop noire
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le temps preſſe.
Craignez encor Hérode armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte & je fais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits...

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints...

SOHEME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas ; vengez-vous d'un barbare :
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHEME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire ;
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage ! ô conſtance ! ô cœur inébranlable !
Dieux ! que tant de vertu rend Hérode coupable !
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne ;
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne ;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

## SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô Ciel ! épargnez le ſang qu'on va répandre !
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi !
Sauvez le roi lui-même !

## SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah ! Narbas, eſt-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère ?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohéme augmente ſa furie ;
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie :
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.

Ofez paraître, ofez vous fecourir vous-même ;
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime ;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront fon antique vertu.
Appelons à grands cris nos hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur fang de fes maîtres ;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr :
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eft de favoir fouffrir :
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever fur fon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, fi, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour fa mort avaient furpris mon cœur ;
Si j'avais un moment fouhaité ma vengeance,
Et fondé fur fa perte un refte d'efpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon fein
Un défefpoir plus noble, un plus digne deffein.
Le roi, qui me foupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin fa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient, fon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter
Je vais fauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel défordre extrême ?

MARIAMNE.

Je fuis perdue, hélas ! c'eft Hérode lui-même.

## SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Ils ſe ſont vus! Ah Dieu!... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne ſouffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la ſuive.

NARBAS.

O juſtice éternelle!

## SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Hé bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits; les Hébreux ſont ſoumis;
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire:
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte ; & tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate ; oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais :
Que dans mon cœur ſurtout ſa mémoire périſſe !
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

## SCENE VII & dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NARBAS, où courez-vous? juſte Ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets ſuperflus!

HERODE.

Quoi! c'en eſt fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.

Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe, à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je? ah malheureux! ah déſeſpoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même
Où ſon cœur ſe feſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés!
Que ton ſang, que le mien... Ah! Narbas, achevez:
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reſte?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur;
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même:

R 4

On difait hautement, qu'un arrêt fi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des hébreux Mariamne fenfible,
Confolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit fes pas.
C'eft là qu'en foulevant fes mains appefanties,
Du poids affreux des fers indignement flètries,
„ Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
„ Mariamne en mourant ne pleure que fur vous.
„ Puiffiez-vous par ma mort finir vos injuftices!
„ Vivez, régnez heureux fous de meilleurs aufpices;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils;
„ Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix. „
En achevant ces mots, votre époufe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modeftes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber...

HERODE.

Tu meurs, & je refpire encore!
Mânes facrés, chère ombre, époufe que j'adore;
Refte pâle & fanglant de l'objet le plus beau,
Je te fuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De ses sens il a perdu l'usage ;
Il succombe à ses maux.

HERODE.

Quel funeste nuage
S'est répandu soudain sur mes esprits troublés ?
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma sœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez ! vous n'osez vous approcher de moi !
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi suis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur ?

HERODE.

Oui : je sens que sa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ses yeux que j'aime & que je crains,
Mon cœur est moins troublé, mes jours sont plus sereins.
Déjà même à son nom mes douleurs s'affaiblissent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !
Avez-vous pu, Seigneur, oublier son trépas ?

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;

Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne eſt morte ? (b)

Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre :
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi ! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez un monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, Cieux qui la poſſédez.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# VARIANTES

## *Des premières éditions de Mariamne.*

(*a*) MES yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur :
L'instant où je naquis commença mon malheur :
Mon berceau fut couvert du sang de ma patrie :
J'ai vu du peuple saint la gloire anéantie :
Sur ce trône coupable. . . . . . . . . . . . .

(*b*) HERODE.

. . . . . . . . . . . Quoi ! Mariamne est morte ?
Infidelles Hébreux, vous ne la vengez pas !
Cieux qui la possedez, tonnez sur ces ingrats !
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre !
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours !
Temple, que pour jamais tes voûtes se renversent ;
Que d'Israël détruit les enfans se dispersent :
Que sans temples, sans rois, errans, persécutés,
Fugitifs en tous lieux, & par-tout détestés,
Sur leurs fronts égarés, portant, dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations transmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, & la honte du leur.

## *SCENES III & IV*

## DU TROISIEME ACTE,

*telles qu'elles ont été jouées à la première représentation.*

VARUS, HERODE, MAZAEL, Suite.

HERODE.

AVANT que sur mon front je mette la couronne
Que m'ôta la fortune, & que Cesar me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix,
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.

De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguste & du Sénat m'ont gagné les suffrages;
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un sceptre, que ma main n'eût point porté sans vous.
Je vous dois encor plus : vos soins, votre présence,
De mon peuple indocile ont dompté l'insolence;
Vos succès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'instruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excusez mon silence;
Je sais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble & de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire & souffrir.

VARUS.

Puisqu'aux yeux du Sénat vous avez trouvé grâce,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Régnez: César le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'ose espérer de vous qu'un règne heureux & juste
Justifira mes soins & les bontés d'Auguste;
Je ne me flatte pas de savoir enseigner
A des rois tels que vous, le grand art de régner.
On vous a vu long-temps dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reste de la terre:
Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin,
Mais il est des vertus dont vous avez besoin.
Voici le temps surtout, que sur ce qui vous touche
L'austère vérité doit passer par ma bouche;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs assidus,
Puisque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.

On vous a vu long-temps, respecté dans l'Asie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie:
Craint de tous vos sujets; admiré, mais haï;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du sang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus: mais vous devez songer
Qu'il est des attentats que César peut venger:
Qu'il n'a point en vos mains mis son pouvoir suprême,
Pour régner en tyran sur un peuple qu'il aime:

Et que, du haut du trône, un prince en ses Etats
Est comptable aux Romains du moindre de ses pas.
Croyez-moi: la Judée est lasse de supplices;
Vous en fûtes l'effroi; soyez-en les délices.
Vous connaissez le peuple: on le change en un jour;
Il prodigue aisément sa haine & son amour:
Si la rigueur l'aigrit, la clemence l'attire.
Enfin souvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'esclavage a pu vous destiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il est vrai que les destins sévères
M'ont souvent arraché des rigueurs nécessaires.
Souvent, vous le savez, l'interêt des Etats
Dédaigne la justice & veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je suive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on la craigne, & comme il faut régner.
De ses proscriptions nous gardons la mémoire:
César même, César au comble de la gloire,
N'eut point vu l'univers à ses pieds prosterné,
Si sa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis & de traitres,
Ne pouvait……

VARUS.

Arrêtez, & respectez vos maîtres:
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé:
Et, du sceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeste,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reste.
Sur votre trône assis, ne vous souvenez plus
Que des biens que sur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon roi, si vous voulez leur plaire.
Commencez par chasser ce flatteur mercénaire
Qui, du masque imposant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'est lui qui le premier écarta de son maitre
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être:

Le pouvoir odieux dont il est revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des tristes Hébreux inquisiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du sang de vos sujets.
Cessez; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des sujets fidelles.
De tous ces délateurs le secours tant vanté
Fait la honte du trône, & non la sureté,
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître:
Et si vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidelles pour vous,
Ce pouvoir souverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire;
Reprenez désormais les rênes de l'Empire;
De Tyr à Samarie allez donner la loi:
Je vous parle en Romain, songez à vivre en Roi.

## *SCENE IV.*

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce superbe langage,
Seigneur; souffrirez-vous qu'un Préteur vous outrage,
Et que dans votre Cour il ose impunément....

HERODE *à sa suite.*

Sortez, & qu'en ces lieux on nous laisse un moment.
(*à Mazaël.*)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, & sans doute on peut croire
Que le joug des Romains offense assez ma gloire;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil fastueux
Se plait à voir les rois s'abaisser devant eux.
Leurs dedaigneuses mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les sceptres qu'ils nous donnent;
Pour avoir des sujets qu'ils nomment souverains;
Et sur des fronts sacrés signaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Asie:

Tel qu'un vil courtisan, dans la foule jeté,
J'allais des Affranchis caresser la fierté;
J'attendais leurs momens, je briguais leurs suffrages;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour assidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis César enfin: je sus que son courage
Méprisait tous ces rois qui briguaient l'esclavage.
Je changeai ma conduite: une noble fierté,
De mon rang avec lui soutint la dignité.
Je fus grand sans audace, & soumis sans bassesse;
César m'en estima; j'en acquis sa tendresse;
Et bientôt, dans sa cour appelé par son choix,
Je marchai distingué dans la foule des rois.
Ainsi, selon les temps, il faut qu'avec souplesse
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaisse.
Je sais dissimuler, me venger & souffrir:
Tantôt parler en maître, & tantôt obéir.
Ainsi j'ai subjugué Solime & l'Idumée,
Ainsi j'ai fléchi Rome à ma perte animée;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, & le suis de César.
Heureux, après avoir avec tant d'artifice,
Des destins ennemis corrigé l'injustice;
Quand je reviens en maître, à l'hébreu consterné
Montrer encor le front que Rome a couronné;
Heureux, si de mon cœur la faiblesse immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle!
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux;
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux!

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, se peut-il que votre ame abusée
De ce feu malheureux soit encore embrasée?

HERODE.

Que me demandes-tu! ma main, ma faible main
A signé son arrêt, & l'a changé soudain.
Je cherche à la punir; je m'empresse à l'absoudre;
Je lance en même temps & je retiens la foudre;
Je mêle malgré moi son nom dans mes discours;
Et tu peux demander si je l'aime toujours!

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre présence?

HERODE.

Non... j'ai cherché la fienne...

MAZAEL.

Eh quoi! fon arrogance!....
A-t-elle en fon palais dedaigné de vous voir?

HERODE.

Mazaël, je l'ai vue; & c'eft mon defefpoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit & tremblant j'ai paru devant elle.
Ses regards, il eft vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont fouvent je les ai vus armés.
. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Ces cris défefpérés, ces mouvemens d'horreur
Dont il fallut long-temps effuyer la fureur,
Quand par un coup d'Etat, peut-être trop févère,
J'eus fait affaffiner & fon père & fon frère.
De fes propres périls fon cœur moins agité
M'a furpris aujourd'hui par fa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en fecret fa modefte douleur :
Qu'en cet état, ô Ciel, elle a touché mon cœur!
Combien je déteftais ma fureur homicide!
Je ne le cèle point : plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à fes pieds je me fuis profterné :
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas! mon défefpoir la fatiguait encore;
Elle fe détournait d'un époux qu'elle abhorre;
Ses regards inquiets n'ofaient tomber fur moi;
Et tout, jufqu'à mes pleurs, augmentait fon effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait; fa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne fera défarmée :
Vos refpects dangereux nourriffent fa fierté.

HERODE.

Elle me hait! Ah Dieux! je l'ai trop mérité;

Je

Je n'en murmure point : ma jalouſe furie
A de malheurs ſans nombre empoiſonné ſa vie.
J'ai dans le ſein d'un père enfoncé le couteau,
Je ſuis ſon ennemi, ſon tyran, ſon bourreau.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes preſſé ;
Le ſang de ſes parens fut juſtement verſé.
Les rois ſont affranchis de ces règles auſtères
Que le devoir inſpire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait ! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea ſous mes lois,
O Reine ! s'il ſe peut, que ton cœur s'en ſouvienne,
Ta tendreſſe en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls, ſon généreux amour
Aux murs de Maſſada me conſerva le jour.
Mazaël, ſe peut-il que d'une ardeur ſi ſainte
La flamme ſans retour ſoit pour jamais éteinte !
Le cœur de Mariamne eſt-il fermé pour moi !

MAZAEL.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler à mon roi ?

HERODE.

Ne me déguiſe rien, parle ; que faut-il faire ?
Comment puis-je adoucir ſa trop juſte colère ?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'appaiſer ?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut mépriſer :
Des ſuperbes beautés tel eſt le caractère.
Sa rigueur ſe nourrit de l'orgueil de vous plaire ;
Sa main qui vous enchaîne & que vous careſſez
Appéſantit le joug ſous qui vous gémiſſez.
Oſez humilier ſon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grâce ;
Par un juſte dédain ſongez à l'accabler,
Et que devant ſon maître elle apprenne à trembler.

Quoi donc ! ignorez-vous tout ce que l'on publie ?
Cet Hérode, dit-on, si vanté dans l'Asie,
Si grand dans ses exploits, si grand dans ses desseins,
Qui sut dompter l'Arabe & fléchir les Romains,
Aux pieds de son épouse, esclave sur son trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne!

HERODE.

Malheureux, à mon cœur cesse de retracer
Ce que de tout mon sang je voudrais effacer :
Ne me parle jamais de ces temps déplorables.
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables,
Je n'ai que trop bien mis mes soins à l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, sa prison, la perte de son père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'est trop vous craindre & trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot je veux tout réparer.
Va la trouver : dis-lui que mon ame asservie
Met à ses pieds mon sceptre, & ma gloire, & ma vie.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur ;
Je sais qu'elle a pour elle une invincible horreur ;
C'en est assez : ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ses chers intérêts sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu. . . .

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez. . . .

HERODE.

Oui je l'ai résolu.
Va la trouver, te dis-je : & surtout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue ;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur :
Va, cours, vole & reviens.... Juste Ciel ! c'est ma sœur.

# VARIANTES

*Contenant les changemens occasionnés par la substitution du rôle de* Sohême *à celui de* Varus.

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

SALOME, MAZAEL.

. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître :
L'indocile Sion va trembler sous son maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à son char ;
Le favori d'Antoine est l'ami de César.
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprevue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Mais c'en est fait, Madame, il rentre en ses Etats.
Il l'aimait, il verra ses dangereux appas.
Ces yeux toujours puissans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ses ennemis, bientôt humiliés,
A ses moindres regards seront sacrifiés.

Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;
Et par de vains respects, par des soins assidus...

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le roi...

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime;
Ministre de ma haine, il attend sa victime;
Le lieu, le temps, le bras, tout est choisi par lui:
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré son amour, Hérode a pu vous croire?
Il vous la sacrifie! Il prend de vous des lois!

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le temps de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès;
Quand je croyais son ame à moi seule rendue;
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue:
Un coup d'œil renversait ma brigue & mes desseins.
La reine a vu cent fois mon sort entre ses mains;
Et si sa politique avait avec adresse
D'un époux amoureux ménagé la tendresse,

Cet ordre, cet arrêt prononcé par son roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance :
J'ai su mettre à profit sa fatale imprudence :
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce temps plein d'alarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de son sort,
Qu'Auguste était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu sais, comme à ce bruit nos peuples se troublèrent ;
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent :
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa couronne avec son protecteur.
Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grâce.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné ;
Songe à quel désespoir Hérode abandonné,
Vit son épouse altière, abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le sang de son frère, & le sang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine ;
Je saisis cet instant précieux à ma haine ;
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai son courroux, j'aigris son désespoir ;
J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.
Tu le vis, plein de trouble, & d'horreur, & de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux :
Et dès ce même instant, sa facile colère
Déshérita les fils & condamna la mère.
Mais sa fureur encor flattait peu mes souhaits ;
L'amour qui la causait en repoussait les traits :
De ce fatal objet telle était la puissance,
Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.
Je pressai son départ ; il partit, & depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux son outrage :
Il eut honte en secret de son peu de courage :

De moment en moment ses yeux se sont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à son esprit cette reine implacable,
Son crédit, ses amis, ces juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé sa jalousie:
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès long-temps, en butte aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons:
Il croit ce qu'il redoute, & dans sa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai su fixer son courroux incertain,
Il a signé l'arrêt, & j'ai conduit sa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire:
Mais avez-vous prévu, si ce Préteur austère
Qui sous les lois d'Auguste a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le savez, est ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor sous le poids de ce trône ébranlé:
Votre pouvoir n'est rien, si Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité suprême;
Il ne peut, sans blesser l'orgueil du nom romain,
Dans ses Etats encore agir en souverain.
Varus souffrira-t-il, que l'on ose à sa vue
Immoler une reine en sa garde reçue?
Je connais les Romains; leur esprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez sur Hérode attirer la tempête,
Dans leurs superbes mains la foudre est toujours prête;
Ces vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs droits,
Et surtout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à César a su plaire;
Varus en est instruit, Varus le considère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il fasse enfin, songeons à nous venger.

Je touche à ma grandeur, & je crains ma disgrace ;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si, passé ce moment,
Je pourrai satisfaire à mon ressentiment ?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère ?
Je connais sa tendresse, il la faut prévenir
Et ne lui point laisser le temps du repentir.
Qu'après, Rome menace & que Varus foudroie ;
Leur courroux passager troublera peu ma joie :
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains :
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne ;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous : il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter ;
Je vais l'attendre : allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

## *SCENE II.*

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

SALOME & Mazaël semblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi :
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ses cruels desseins sont déjà découverts ;
Que son ministre infame est ici dans les fers ;
Et que Varus, peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre, ... & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piège où l'on veut l'arrêter ;
Qu'un jour il punira les traitres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.

Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur :
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes.
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes ;
Que Varus vous connaît ; qu'il commande en ces lieux ;
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez : que Mariamne en reine soit servie,
Et respectez ses lois si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur. . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus ;
Obéissez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

## SCENE III.

VARUS ALBIN.

VARUS

Ainsi donc, sans tes soins, sans ton avis fidelle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect :
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service !
C'est par toi qu'elle vit : c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux :
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux,
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.

Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour &c.

. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur dont vous ſentez la flame,
Se déguiſe en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux. . .

VARUS.

Je ne m'en défends pas:
L'infortuné Varus adore ſes appas:
Je l'aime, il eſt trop vrai; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue:
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe!

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain, ſi ſévère,
Qui, parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accrû du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour à tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête:
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,

J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre;
Et qu'Herode à ses pieds, au milieu de cent rois,
De son sort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeste à mon cœur! malheureuse contrée!
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'univers était plein du bruit de ses malheurs;
Son parricide époux fesait couler ses pleurs.
Ce roi si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses exploits & par sa jalousie,
Prudent, mais soupçonneux; vaillant, mais inhumain;
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant, il laissait en partage
A la fille des rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite;
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux;
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance;
Et près d'Auguste encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante & détruise en un jour;
Non d'une passion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses Etats?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.

Hélas! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même!
Sans doute il a déjà reçu ſon diadême;
Et cet indigne arrêt que ſa bouche a dicté
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah! ſon retour ici lui peut être funeſte :
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

Enfin vous le voyez, ma haine eſt confondue :
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-temps arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déjà reçu les funeſtes avis ;
Et Zarès à ſon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.
. . . . . . . . . . . . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes,
J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets;
Mais, ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable:
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance;
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour;
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête:
Mariamne aiſément groſſira la tempête;
La foudre gronde encor: un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine;
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle;
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper;
Dans un piege plus ſûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de générosité:
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux:
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrètement un frivole avantage,

Il ſuffit ; c'eſt par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
  Faites veiller ſurtout les regards mercénaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie ?

## *SCENE II.*

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé ſa vengeance ;
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé :
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.

. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe :
Viens, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

## *SCENE III.*

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue :

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Varus, aux nations qui bornent cet Etat
Ira porter bientôt les ordres du fenat.
Helas! grâce à fes foins, grâce à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir fuprême;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais.
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
Vous dépendrez ici de ce fuperbe maitre,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Elife, en ces lieux faites venir Varus;
Je conçois vos raifons, j'en demeure frappée;
Mais d'un autre intérêt mon ame eft occupée;
Par de plus grands objets mes vœux font attirés:
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

## SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiffeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent fur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Augufte & des Romains.

. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

## SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

Loin de ces lieux fanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de fon trône;

Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe;
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſque ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne m'attendais pas, que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

## SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je ſuis conſumé
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſait ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faibleſſe;
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus:
J'ai perdu l'eſpérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs,
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi ! que je l'abandonne !
Que je désobéisse aux lois qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encore est trop digne du sien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste ;
Sa fuite est raisonnable, & ma douleur injuste ;
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir :
Je servirai la reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour :
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

# ACTE III.

## SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.
. . . . . . . . . . . . . . .

Le

La reine en ce moment est-elle en sureté ?
Et le sang innocent sera-t-il respecté ?

IDAMAS.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude & de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazaël en secret leur prête son secours,
Le soupçonneux Herode écoute leurs discours;

. . . . . . . . . . . . . . . . .

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir;
Le sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir.

## *SCENE IV.*

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monstre ne paraisse.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laisse.
Ciel! qui pourra calmer un trouble si cruel?...
Demeurez, Idamas, demeurez, Mazaël.

## *SCENE V.*

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

HE bien! voilà ce roi si fier & si terrible!
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,

Qui fut vaincre & régner, qui fut brifer fes fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . .

*à* (*Mazaël.*)
Sortez. Termine, ô ciel ! les chagrins de ma vie.

## *SCENE VI.*

### HERODE, SALOME.

SALOME.

HÉ bien, vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous effuyé des outrages nouveaux ?

HERODE.

Madame, il n'eft plus temps d'appefantir mes maux ;

. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . .

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

### SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avouerai, plus heureufe apparence
N'a d'un menfonge adroit foutenu la prudence.
Ma bouche auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . .

## SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point ; mais fauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indifcrète furie :
Ce fuperbe prêteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perfécuter.

HERODE.

Ah ! ma Sœur, à quel point ma flamme était trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Refpecte ici ton crime, & le fang d'un Romain ?

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais... Croyez-vous qn'Augufte approuve ma rigueur ?

SALOME.

Il la confeillerait ; n'en doutez point, Seigneur.
Augufte a des autels où le Romain l'adore,
Mais de fes ennemis le fang y fume encore.
Augufte à tous les rois a pris foin d'enfeigner
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner :
Imitez fon exemple, affurez votre vie.
Tout condamne la reine, & tout vous juftifie.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & difcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

# ACTE V.

## *SCENE VI.*

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .

IDAMAS,

Mais le fang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer fur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenfe...

B

Repr

# BRUTUS,

## *TRAGEDIE.*

Repréſentée, pour la première fois, le 11 Décembre 1730.

# *AVERTISSEMENT.*

CETTE tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de l'auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.

# DISCOURS
## SUR
# LA TRAGEDIE.
## A
## MYLORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, Mylord, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage; mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est née en Angleterre. Vous vous souvenez que lorsque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen; je m'occupai chez lui à écrire en prose Anglaise le premier acte de cette pièce, à peu près tel qu'il est aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce sujet qui, de tous, est peut-être le plus convenable à votre théâtre. (*a*) Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentimens. Souffrez donc que je vous présente Brutus, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français aussi-

(*a*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé *Lee*; mais c'est un ouvrage ignoré, qu'on ne représente jamais à Londres.

bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser; car les sentimens vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage; & qui pense fortement, parle de même.

Je vous avoue, Mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé, lorsque je voulus composer une tragédie française. Je m'étais presque accoutumé à penser en anglais : je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée: il me fallut du temps & de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie.

*De la rime & de la difficulté de la versification française.*

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la sévérité de notre poësie, & l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés; d'alonger & surtout d'accourcir presque tous vos mots; de faire enjamber les vers les uns sur les autres; & de créer dans le besoin des termes nouveaux qui sont toujours adoptés chez vous, lorsqu'ils sont sonores, intelligibles & nécessaires. Un poëte anglais, disais-je, est un homme libre qui asservit sa langue à son génie; le Français est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français

ne dit que ce qu'il peut ; l'un court dans une carrière vaste, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est essentielle à la poësie Française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions : nos vers ne souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très-rare : nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves : nos césures & un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification ; la rime est donc nécessaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

Tragédies en prose.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose ; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir : qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public : je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul-Véronèse*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On est accoutumé

dans les fêtes, à des danses & à des chants ; serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, & de plus, toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraisse toujours libre : & nous ne reconnaissons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemples de la difficulté des vers français.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre Abbé *Regnier-Desmarais*, de l'académie française & de celle de *la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit Anacréon en italien avec succès ; & ses vers français sont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux esprits ont fait de très-beaux vers latins, & n'ont pu être supportables en leur langue !

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre

versification en Angleterre, & quels reproches me fait souvent le savant évêque de Rochester, sur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous imposons de gaieté de cœur. Mais soyez persuadé, Mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément: les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose, & qui dit *Vers*, en français, dit nécessairement des vers rimés: en un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre *Moliere*, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, & qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

**La rime plait aux français, même dans les comedies.**

Ne pouvant, Mylord, hasarder sur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, & je l'avoue, que le théâtre anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie: mais en récompense, dans ces pièces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action & du style, cette élégance, & toutes ces finesses de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand *Corneille*: mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

**Caractère du theatre anglais.**

Defaut du theatre français.

Nous avons en France des tragédies estimées qui sont plutôt des conversations, qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : *Un Critico del nostro Pastor-fido disse, che quel componimento era un riassunto di bellissimi Madrigali; credo, se vivesse, che direbbe delle tragedie Francese, che sono un riassunto di belle elegie e sontuosi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hasarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas *d'usage.*

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y sont glissés, sont encore une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui sont sur le théâtre destinés aux spectateurs, rétrécissent la scène, & rendent toute action presque impraticable. (*b*) Ce défaut est cause que les décorations tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la pièce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu & la vraisemblance.

Exemple du *Caton* anglais.

Comment oserions-nous sur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie

(*b*) Enfin ces plaintes réiterées de M. *de Voltaire* ont opere la réforme du Theatre en France, & ces abus ne subsistent plus.

de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus férieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie: « Heureux » jeune homme, tu es mort pour ton pays ! O mes » amis, laiſſez-moi compter ces glorieuſes bleſſures ! » Qui ne voudrait mourir ainſi pour la patrie ? » Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier? ..... » Mes amis, ne pleurez point ma perte, ne regrettez » point mon fils; pleurez Rome; la maîtreſſe du monde » n'eſt plus : ô liberté! ô ma patrie! ô vertu! &c. » Voilà ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous haſardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui ſe récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Comparaiſon du Manlius de M. *de la Foſſe*. avec la Veniſe de M. *Otway*.

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit ſon ſujet de la pièce anglaiſe de M. *Otway*, intitulée Veniſe ſauvée. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du Marquis de *Bedmar*, écrite par l'Abbé de *S^t Réal*; & permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la pièce d'*Otway* & de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiſer ſous des noms romains une aventure connue que l'anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un

ambaſſadeur eſpagnol s'appelât *Bedmar*, & que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot;* cela ſeul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'aſſembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur ſerment, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, & jette de temps en temps des regards inquiets & ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de S[t] Réal : *Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie ſera bientôt funeſte aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur français ? Il a craint de haſarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-vous pas, par ce ſeul expoſé, combien cette ſcène anglaiſe eſt au-deſſus de la françaiſe, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe !

Examen du Jules-Ceſar de *Shakeſpeare*

Avec quel plaiſir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-Céſar, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétends pas aſſurément approuver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie : il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage

composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, & qui n'eut de maître que son génie. Mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple romain, & lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues!

*Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? César était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé : Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain? Qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi.*

CHOEUR DES ROMAINS.

*Personne, non, Brutus, personne.*

BRUTUS.

*Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de Cesar, en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour*

*le salut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.*

LE CHOEUR.

*Vivez, Brutus, vivez à jamais.*

Après cette scène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui *Brutus* avait inspiré sa rigueur & sa barbarie. *Antoine*, par un discours artificieux, ramène insensiblement ces esprits superbes ; & quand il les voit radoucis, alôrs il leur montre le corps de *César* ; & se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fit paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans & de plébéïens Romains ; que le corps sanglant de *César* y fût exposé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* brisé par sa chûte, vient compter ses blessures & pousser des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ses accès de souffrance ; un sang noir coule de sa plaie. *Oedipe* couvert du sang qui dégoutte encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemnestre* que son propre fils égorge ; & *Electre* crie sur le théâtre : *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père.* Prométhée est attaché sur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'estomac & dans les bras. Les Furies

répondent

répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien que les tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du temps d'*Eſchyle*, comme à Londres du temps de *Shakeſpeare*; mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſingulières beautés; & ſi quelques Français qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction; ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi les Anglais ſurtout ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpeare*, & dans ſes ſucceſſeurs qui, n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encore que dégoûtantes

& horribles aux Français, & qui, bien ménagées; repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne nous doutons pas.

> Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
> Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Bienſéances & unités.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalide* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées; pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces lois, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des lois qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous; comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace de temps & du lieu convenable. Demandez à quiconque aura

inféré dans une pièce trop d'événemens, la raison de cette faute : s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait ; & s'il prend deux jours & deux veilles pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hasarderait un spectacle horrible sur le théâtre. Il ne choquerait point la vraisemblance ; & cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce & dégoûtante.

Cinquieme acte de Rodogune.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand *Corneille*, dans sa Rodogune. Il fait paraître une mère qui, en présence de la Cour & d'un Ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main. Elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakespeare*, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait su évoquer & faire parler des ombres avec succès.

*Within that circle none durst move but he.*

Pompe & dignite du spectacle dans la tragedie.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle était

souvent répétée ; à peu près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. *Racine* ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique ; mais si le style ne l'était pas aussi, elle ne serait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses ; autrement on ne serait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de Montezume, à Paris ; la scène ouvrait par un spectacle nouveau ; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare ; *Montezume* paraissait avec un habit singulier ; des esclaves armés de flèches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit Grands de sa Cour, prosternés le visage contre terre : *Montezume* commençait la pièce en leur disant :

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène française le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions.

Je me souvenais que lorsque j'introduisis autrefois dans Oedipe un chœur de Thébains qui disait :

O Mort, nous implorons ton funeste secours !
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours !

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* est accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Peres de Rome, qui sans doute devaient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté. (*)

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire, que de mettre sur le théâtre des assassinats, des roues, des potences, des sorciers & des revenans. Aussi, la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. *Addisson*, votre successeur dans le Ministère ; cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, & qui

(*) Voyez les Variantes à la fin de la Tragédie.

les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes ; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentimens recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de *Virgile ;* il est tout naturel, & c'est l'effort de l'esprit humain. M. *Racine* n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi-bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux* :

Conseil d'un excellent critique.

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna & Britannicus? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on sait une partie de Britannicus & de Cinna par cœur. En vain le Regulus de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes ; cet ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs prefaces.

De l'amour.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS-BRUTUS ; pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du Sénat romain & la politique d'un ambassadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse ; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière ?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragedies, me paraît un goût efféminé ; l'en proscrire toujours, est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines. L'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuse passion de *Phèdre :* de même, l'amour vous amuse dans un roman ; & il vous transporte dans la Didon de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel, que dans l'Enéïde ; il n'est à reprendre que quand il est amené mal à propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion sur le théâtre d'Athènes ; premièrement parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles, l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacles ; secondement parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres ; & qu'ainsi, le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à

repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſième raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes. Les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués ; il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos* & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* (*c*) du dernier ſiècle.

Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la paix ;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle :
Dans ces momens ſi doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Veniſe ſauvée, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en

(*c*) Le comédien *Baron*.

termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *vn' buton' d*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du théâtre tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la pièce, & non qu'il ſoit amené par force, pour remplir le vide de vos tragédies & des nôtres qui ſont toutes trop longues ; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement tragique, regardée comme une faibleſſe, & combattue par des remords. Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux ; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'eſt pas invincible : ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'eſt à vous, Mylord, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions ; mais que vos amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès ; & ſi les ſentimens que je ſoumets ici à votre cenſure ſont déſapprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.

# *PERSONNAGES.*

JUNIUS BRUTUS, }
VALERIUS PUBLICOLA, } Conſuls.

TITUS, fils de *Brutus.*

TULLIE, fille de *Tarquin.*

ALGINE, confidente de *Tullie*

ARONS, Ambaſſadeur de *Porſenna.*

MESSALA, ami de *Titus.*

PROCULUS, Tribun militaire

ALBIN, confident d'*Arons.*

Sénateurs.

Licteurs.

*La ſcène eſt à Rome*

# BRUTUS,

## TRAGEDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

BRUTUS, LES SENATEURS.

*Le théâtre repréſente une partie de la maiſon des Conſuls, ſur le mont Tarpeïen; le temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les Senateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars.* Brutus *&* Valerius-Publicola, *Conſuls, préſident à cette aſſemblée : les Sénateurs ſont rangés en demi-cercle. Des Licteurs avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les Sénateurs.*

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos lois;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat & craint un peuple libre.

Aujourd'hui, devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience :
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS-PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre :
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains;
Mais ce n'eſt point aſſez : Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos lois, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable;
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome! n'écoute point leur ſéduiſant langage,
Tout art t'eſt étranger; combattre eſt ton partage.
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois; ce ſont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome fait à quel point fa liberté m'eft chère :
Mais, plein du même efprit, mon fentiment diffère.
Je vois cette ambaffade, au nom des fouverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté defpotique
A traiter en égale avec la république ;
Attendant que du ciel rempliffant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en fujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les refforts de fa grandeur naiffante,
Epier fon génie, obferver fon pouvoir ;
Romains, c'eft pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaitra qui nous fommes :
Et l'efclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loifir il porte fes regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes fes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous raffemble ;
Qu'il paraiffe au Sénat, qu'il écoute, & qu'il tremble.

(*Les Sénateurs fe lèvent, & s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS-PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paffer à votre avis ;
Rome & vous l'ordonnez : à regret j'y foufcris.
Licteurs, qu'on l'introduife ; & puiffe fa préfence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenfe.

(*à Brutus.*)

C'eft fur vous feul ici que nos yeux font ouverts :
C'eft vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté foutenez la querelle ;
Brutus en eft le père, & doit parler pour elle.

## SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux Licteurs & d'*Albin *son confident; il passe devant les Consuls & le Sénat qu'il salue; & il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS & vous Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité févère
N'eut, jusques aujourd'hui, qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus.
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, régne & sert en un jour;
Dont l'audace....

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,

Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe;
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret ſa valeur & ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire:
Si du peuple Romain le Sénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des rois que vous perſécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis, atteſtant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des ſouverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance & non point d'eſclavage;
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux;

Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien:
Et dès qu'aux lois de Rome il oſe être infidelle,
Rome n'eſt plus ſujette & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ſerait vrai que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir;
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme eſt ſans erreur? & quel roi ſans foibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ſes ſujets; vous, faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des ſouverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans; leurs juges ſont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère;
Trahir toutes les lois en voulant les venger;
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus temps: chaque Etat a ſes lois, (1)
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves

Esclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres:
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses Souverains, mais jamais absolus
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême.
Numa qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toscans, chez vous elle a choisi ses rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(*il se lève.*)

Pardonnez-nous, grands Dieux! si le peuple Romain
A tardé si long-temps à condamner Tarquin.
Le sang qui régorgea sous ses mains meurtrières,
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

(*Les Consuls descendent vers l'autel, & le Sénat se lève.*)

O Mars! dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos sermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.

Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée ?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les ſouverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés ?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers Arons.*

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté ;
Au-deſſus des tréſors que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſſèdent. (2)
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,

Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le Sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs,
Qui des enfans des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A son sexe, à son âge, & surtout au malheur.
Dès ce jour, en son camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie.
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce temps doit vous suffire.
Ma maison cependant est votre sureté,
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse:
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.

(*aux Sénateurs.*)

Et nous du Capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout sanglans
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux! protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, & les armes du fils!

## SCENE III.

ARONS, ALBIN.

*(Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.)*

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage,
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde.
Affranchissons la terre : & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il?....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre;

A toute heure il y vient: Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire;
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

## SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Genereux Meſſala, l'appui de votre maître,
Hé bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des Sénateurs romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers Patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſions, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,

Leur âpre auſtérité que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadéme,
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de Patrons & de Pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tous bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état: leurs eſprits égarés,
De ce grand changement ſont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extréme,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.

Ils ne se piquent point du devoir fanatique (3)
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter sur eux ;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul impose à ce peuple volage,
Un chef assez puissant pour obliger le roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi ;
Ou si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices,
Dont ce Sénat superbe a payé ses services ?
Lui seul a sauvé Rome, & toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honneur,
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je fais qu'il murmure :
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure:
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer,
Il y marche en aveugle; on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un conſul, un père, & la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, & ſurtout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait!

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur;
Il en rougit lui-même: & cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible.
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens & du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome!

(*à Albin.*)

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

(*à Meſſala.*)

Entrons chez la princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience :
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

*(Le théatre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un appartement du palais des Conſuls.)*

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta ſoi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer ſi long-temps
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?

Le haïffez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec tranfport : je hais avec furie :
Je fuis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout fe vaincre, & connaît fon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos bleffures,
Déguifer votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Meffala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon fang pour ce Sénat jaloux.
Tu le fais, ton courage eut part à ma victoire.
Je fentais du plaifir à parler de ma gloire,
Mon cœur, énorgueilli des fuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats;
On confie aifément des malheurs qu'on furmonte:
Mais qu'il eft accablant de parler de fa honte!

MESSALA.

Quelle eft donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels fentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour & fes fureurs,
Sont-ce des paffions indignes des grands cœurs?

TITUS,

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce confeil de rois l'orgueil infupportable

Méprise ma jeunesse, & me refuse un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon sang.
Au milieu du dépit dont mon ame est saisie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'osais y prétendre, & ton cœur est jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais su contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait : mon cœur
De sa funeste flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits : je sortais d'esclavage. (*b*)
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois, (*c*)
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des lois?
Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Hé bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos ressentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.

Quoi ! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen fans pouvoir, amant fans efpérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & fe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon efprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir fa haine ou fa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrieres (*d*)
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères :
Sa haine déformais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juftice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui deftinait peut-être un Empire plus doux ;
Et fans ce fier Sénat, fans la guerre, fans vous.....
Pardonnez ; vous favez quel eft fon héritage ?
Son frère ne vit plus, Rome était fon partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais fi pour vous fervir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ;
Si mon fang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir eft le maître.
Non, crois-moi, l'homme eft libre au moment qu'il veut l'être.

Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

## SCENE II.

### TITUS, ARONS.

ARONS.

APRES avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,

Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprife, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de fervir fous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, fe fait un lâche honneur
D'appefantir fa main fur fon libérateur;
Lui qui, s'il n'ufurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos foins, Seigneur, & mes foupçons
De vos bontés pour moi refpectent les raifons.
Je n'examine point fi votre politique
Penfe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art fi doux,
Aux indifcrétions qui fuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchife;
Ce cœur eft tout ouvert & n'a rien qu'il déguife.
Outragé du Sénat j'ai droit de le haïr;
Je le hais : mais mon bras eft prêt à le fervir.
Quand la caufe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de fes fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis;
Et nous ne connaiffons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je fuis & ce que je veux être.
Soit grandeur, foit vertu, foit préjugé, peut-être;
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce fénat rigoureux,
Tout injufte pour moi, tout jaloux qu'il peut être;
Que l'éclat d'une cour & le fceptre d'un maître.
Je fuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainfi qu'à vous la liberté m'eft chère;
Quoique né fous un roi j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouiffez pas.
Eft-il donc, entre nous, rien de plus defpotique
Que l'efprit d'un Etat qui paffe en République?
Vos lois font vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient fourde au mérite, au fang, à la faveur,
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur efclave.
Le citoyen de Rome, infolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil févère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un banniffement le décret odieux
Devient le prix du fang qu'on a verfé pour eux.
Je fais bien, que la cour, Seigneur, a fes naufrages;
Mais fes jours font plus beaux, fon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on fe vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi fes dons les plus flatteurs.
Il récompenfe, il aime, il prévient les fervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du fouverain, de fes rayons couvert,
Vous ne fervez qu'un maitre, & le refte vous fert.
Ebloui d'un éclat qu'il refpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jufqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les févères lois fe taifent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainfi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!

Je

Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu ſa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui;
Grâce au ciel! je n'ai point cette indigne faibleſſe:
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir,
Je combattrai vos rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance,
Mais ſongez que lui-même éleva votre enfance;
Il s'en ſouvient toujours: hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils & ſon malheur;
Titus, me diſait-il, ſoutiendrait ma famille,
Et lui ſeul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS *en ſe détournant.*

Sa fille! Dieux! Tullie? O vœux infortunés!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez:
Elle va, loin de vous & loin de ſa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici ſervez votre Sénat,
Perſécutez ſon père, opprimez ſon Etat;
J'eſpère que bientôt ces voûtes embraſées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écraſées,
Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

## SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah ! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe !
Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me preſſe!
Moi, j'aurais pu !... mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas ! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore !
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer ! lui conſacrer ma vie !
Le ciel à mes deſirs eût deſtiné Tullie !
Malheureux que je ſuis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole :
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez fervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux fervir;
Oui, tel eft mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiffez pourtant !

TITUS.

Ma victoire eft cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en fera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je fuis.

MESSALA.

Allons, fuivons fes pas, aigriffons fes ennuis;
Enfonçons dans fon cœur le trait qui le déchire.

## SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRETEZ, Meffala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funefte poifon
Se répand en fecret fur toute ma maifon.

Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui;
Allez lui commander de partir aujourd'hui:
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout: mon fils avec vous eſt lié;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance,
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage;
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome & lui plaire;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit : mais furtout il doit aimer les lois :
Il doit en être efclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point fa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux fi fon bras l'a fervie.

BRUTUS.

Il a fait fon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le fien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non : le confulat n'eft point fait pour fon âge;
J'ai moi-même à mon fils refufé mon fuffrage.
Croyez-moi, le fuccès de fon ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu ferait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop affuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oifiveté.
Le dernier des Tarquins en eft la preuve infigne.
Qui naquit dans la pourpre en eft rarement digne.
Nous préfervent les cieux d'un fi funefte abus,
Berceau de la molleffe & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréfentez-lui mieux fa véritable gloire;
Etouffez dans fon cœur un orgueil infenfé:
C'eft en fervant l'Etat qu'il eft récompenfé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple
C'eft l'appui des Romains que dans lui je contemple;

Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme:
Le flatter c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

## *SCENE V.*

MESSALA *ſeul.*

Il n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence;
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la porte Quirinale?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés?
Tarquin est-il content? Crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise?

ALBIN.

Tout sera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit;
Il pense de vos mains tenir son diadème;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux;
Ou demain sous ses lois Rome sera rangée:
Rome en cendre, peut-etre, & dans son sang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi, fur le trône remis,
Commande à des fujets malheureux & foumis;
Que d'avoir à dompter, au fein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(*à Albin.*)
Allez, j'attends ici la princeffe en fecret.
(*à Meffala.*)
Meffala, demeurez.

## *SCENE II*

ARONS, MESSALA.

ARONS.

HE bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois penfez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop fa patrie, & tient trop de Brutus.
Il fe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jaloufie,
Le feu de fon jeune âge & de fes paffions,
Semblaient ouvrir fon ame à mes féductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte:
Son amour eft au comble, & Rome eft la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi, Rome imprime en fon cœur.

En vain j'ai combattu ce préjugé févère;
Le feul nom des Tarquins irritait fa colère;
De fon entretien même il m'a foudain privé,
Et je hafardais trop fi j'avais achevé.

ARONS.

Ainfi de le fléchir Meffala défefpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obftacle à vous donner fon frère:
Et j'ai du moins féduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déjà gagné Tiberinus?
Par quels refforts fecrets, par quelle heureufe intrigue?

MESSALA.

Son ambition feule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De fon frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux fufpendus à ces voûtes fatales,
Ces feftons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains & celui de Brutus
Dans ces folemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans fon ame aigrie,
Echauffent le poifon de fa fecrète envie.
Et cependant, Titus, fans haine & fans courroux,
Trop au-deffus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de fon char de victoire,
Et femble en l'ambraffant l'accabler de fa gloire.
J'ai faifi ces momens, j'ai fu peindre à fes yeux,
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.
J'ai preffé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang fuprême;

Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Et Tullie, & le trône offerts à ſon courage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.

La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme.
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encore, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours & tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés & d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi ;
C'est d'eux que j'attends tout ; ils sont plus forts que moi.

*(Tullie entre. Messala se retire.)*

## SCÈNE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon père, & changez son destin.

*(elle lit.)*

» Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre :
» Le vainqueur de ſon roi peut en être l'appui :
» Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
» Un ſceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie ;
» Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie ;
» Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux. »
Ai-je bien lu ?... Titus ?... Seigneur... eſt-il poſſible ?
Tarquin, dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait ?... mais d'où ſait-il ?... & comment ?... Ah ! Seigneur !
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne fais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets, qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jetez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet Empire,
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait....

ARONS.

N'en doutez point, Princeffe.
Pour le fang de fes rois ce héros s'intéreffe.
De ces républicains la trifte auftérité,
De fon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du Sénat ont aigri fon courage ;
Il penche vers fon prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans fon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puifqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, fans s'éblouir, peut voir un diadême
Préfenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez-lui feulement, vous pourrez tout fur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome & fon dieu tutélaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la caufe d'un père, & le fort des Romains.

## SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIEL ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont défarmé, tout change : & ta juftice ;
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenfant, les met en liberté.

(*à Algine.*)

Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il foit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?

Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi; n'en doute point : il m'aime.
Va, dis-je.....

*( Algine sort. )*

Cependant, ce changement extrême...
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!
Eclatez mon amour, ainsi que ma vertu!
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!
De Titus & de lui je serais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis : Rome, je te pardonne :
Rome, tu vas servir si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber si Titus est à moi;
Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton roi;

## SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet.... Titus.... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime & de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeſte:
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ferais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE *en donnant la lettre.*

Lifez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.
*( tandis qu'il lit. )*
Je puis donc me flatter.... mais quel regard févère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné?
Dieux!....

TITUS.

Je fuis des mortels le plus infortuné,
Le fort dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur & foudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a foufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai déformais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus: un trop juſte pouvoir,
Autorifant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de fes fentimens s'expliquer fans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'ofes-tu parler de malheur & de crime?
Ah! fervir des ingrats contre un roi légitime,

M'opprimer,

M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits ;
Ce sont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Hé bien ? crains-tu de me l'apprendre ?
Parle, ose mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel sera ton destin ?...

TITUS.

D'être digne de vous ;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle ;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princesse :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse ;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre ;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encore à toi.

TITUS.

Hé bien, ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, & ſoyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ?...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare ;
Non, toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père, & ſes droits abſolus ;
Je ſais... que je vous aime... & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en eſt-il donc ſans moi ?

TITUS

Nous ſommes ennemis... La nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut ſortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ofe donc me fervir;
Tu m'aimes, venge-moi.

## SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domeftiques;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du foin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant fa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé fa fille.
Souffrez que je rappelle un trifte fouvenir:
Je vous privai d'un père, & dus vous en fervir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité foit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiffe, obéiffez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et fi de vos flatteurs la funefte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juftice;
Prête alors d'abufer du pouvoir fouverain,
Souvenez-vous de Rome, & fongez à Tarquin:

Et que ce grand exemple, où mon efpoir fe fonde,
Soit la leçon des rois & le bonheur du monde.
(*à Arons.*)
Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eft à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous fuivre à la porte facrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paffion fureur défefpérée!
(*il va vers Arons.*)
Je ne fouffrirai point, non... permettez, Seigneur...
(*Brutus & Tullie fortent avec leur fuite*)
(*Arons & Meffala reftent.*)
Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?
(*à Arons.*)
Pourrai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le temps me preffe;
Il me faut fuivre ici Brutus & la Princeffe;
Je puis d'une heure encor retarder fon départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans fon appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de fes deftins, & peut-être du vôtre.
(*il fort.*)

## SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SORT qui nous as rejoins & qui nous défunis!
Sort! ne nous as-tu faits que pour être ennemis?

Ah! cache, ſi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait; Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain ſcrupule à vos deſirs s'oppoſe?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impoſe!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir!
Peuples que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance!
J'expoſerais mon père à ſes tyrans cruels!
Et quel père! Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai; qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître;
Seigneur, vous ſerez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce conſul, ce héros que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains;

S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous; il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on deſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire;
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Hé bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi :

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome & son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!... perfide!... écoutez: mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami, que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

## SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR Tofcan peut maintenant vous voir,
Il eft chez la princeffe.

TITUS.

...Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma patrie !
Frappez, percez ce cœur de fa honte alarmé,
Qui ferait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eft donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole ?
A vous, ingrats ! ... allons...

(*à Meffala.*)

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eft rempli d'un Sénat détefté.

TITUS.

Je le fais. Mais... du ciel qui tonne fur ma tête
J'entends la voix qui crie : arrête, ingrat, arrête :
Tu trahis ton pays... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me fecourez, je fuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courfe ;
Je n'ai point de mon fang déshonoré la fource ;
Votre victime eft pure ; & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus foit aux forfaits entraîné malgré lui ;
S'il faut que je fuccombe au deftin qui m'opprime ;
Dieux ! fauvez les Romains, frappez avant le crime.

*Fin du troifiéme acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y fuis réfolu, partez, c'eft trop attendre,
Honteux, défefpéré, je ne veux rien entendre;
Laiffez-moi ma vertu, laiffez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raifons, faible contre fes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts feuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paffé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en fecret un deftin plus heureux! (e)
J'efpérais couronner des ardeurs fi parfaites;
Il n'y faut plus penfer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte & mon abaiffement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.

Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses :
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. (4)
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ses pleurs, & ses charmes ;
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin ;
Que rien ne me surmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés ;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire :
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel !

## SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NON, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir :
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.

Rome l'emportera, je le fais; mais enfin
Je ne puis féparer Tullie & mon deftin.
Je refpire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raffemble nos foldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai fes pas;
Je prétends que dans Rome elle refte en otage:
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels foins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer fans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Hé bien, c'eft au Sénat qu'il faut qne je m'adreffe.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudeffe;
Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus....
Hélas! que je m'emporte en deffeins fuperflus!

MESSALA.

Dans la jufte douleur où votre ame eft en proie,
Il faut pour vous fervir....

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle paffe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je fuis perdu, c'eft elle.

## SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah! ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, & Brutus à mes yeux
Parait un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah dans ce jour affreux,
Je ſais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Hé bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a ſauvés mon courage;
Qu'un pére abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux!

La nature te parle, & sa voix m'est trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Rassure-toi; Brutus est déformais le mien,
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage:
Je serai dans tes mains, sa fille, son otage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vit au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais sous un autre nom n'est-il pas roi lui-même?
Son règne est d'une année, & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en est temps encore;
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien est confus,
Et tes trompeurs sermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.

Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaitras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres
De ces murs que ta main défend contre leurs maitres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux;
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal-connu;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma paſſion,
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous & déteſte ſes feux;
Qui va s'unir à vous, ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.

Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe ;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe ;
Sois ſûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi ;
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître ;
Que je fais Souverain ; & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'Ambaſſadeur m'attend ; conſulte, délibère :
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me ſuivant plus loin, tu haſardes ta tête ;
On peut te ſoupçonner : demeure, adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

## *SCENE IV.*

TITUS *ſeul.*

Tu l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie,
Reviens régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner ;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala : ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

## SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, fers mon fatal amour;
Viens, fuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jeté.

*(le fond du théâtre s'ouvre.)*

Que vois-je? c'eſt mon père.

## SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Viens, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.

J'ai

J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une ſeconde fois, va ſauver ton pays;
Pour notre liberté, va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!...

BRUTUS

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah! mon fils, eſt-il temps d'écouter vos caprices?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur;
La place où je t'envoie eſt ton poſte d'honneur.

Va, ce n'eſt qu'aux tyrans, que tu dois ta colère :
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien;
Sois toujours un héros, ſois plus; ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière;
Mais, ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaitrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, & ſans roi.

TITUS.

Ah! Meſſala!

## SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je?

VALERIUS.

On conſpire,

Je n'en faurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de fe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de fe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les fuit. Je foupçonne & Ménas & Lélie,
Ces partifans des rois & de la tyrannie,
Ces fecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à défunir le peuple & le Sénat.
Meffala les protége; & dans ce trouble extrême,
J'oferais foupçonner jufqu'à Meffala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obfervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi dont nous fommes les péres,
Nous défend des rigueurs peut-être néceffaires.
Arrêter un Romain fur de fimples foupçons,
C'eft agir en tyrans, nous qui les puniffons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les Pères de Rome & de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'efclavage.
Que le Sénat nous fuive.

## SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, Seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.

*(à Proculus.)*

Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus ; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient ; c'en était fait : Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contr'elle, & servaient les tyrans ;
Messala conduisait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet Esclave a d'Arons écouté les discours.

(*en montrant l'Esclave.*)

Il a prévu le crime, & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit ;
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices ;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,

Et qu'à vous, Sénateurs, il destinait peut-être ;
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir :
Et qui fait conspirer, fait se taire & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frappe, & le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Assez loin vers le camp nos Gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides :
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos sermens.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.
(*à l'Esclave.*)
Et toi dont la naissance & l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, & dut faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;
Et prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils & l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends ? quelle rumeur soudaine ?

PROCULUS.

Arons est arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

## SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Liĉteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté confeils vraiment finiftres,
Penfez-vous abaiffer les rois dans leurs miniftres?
Vos liĉteurs infolens viennent de m'arrêter;
Eft-ce mon maître, ou moi que l'on veut infulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eft facré, plus il te rend coupable;
Ceffe ici d'attefter des titres fuperflûs.

ARONS.

L'ambaffadeur d'un roi!...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus:
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom fublime,
Que l'impunité feule enhardiffait au crime.
Les vrais ambaffadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer favent fervir leurs rois;
De la foi des humains difcrets dépofitaires,
La paix feule eft le fruit de leurs faints miniftères;
Des Souverains du monde ils font les nœuds facrés,
Et par-tout bienfaifans, font par-tout révérés.
A ces traits, fi tu peux, ofe te reconnaître;
Mais fi tu veux au moins rendre compte à ton maître

Des reſſorts, des vertus, des lois de cet Etat,
Comprends l'eſprit de Rome, & connais le Sénat.
Ce peuple auguſte & ſaint fait reſpecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore,
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie
La ſainteté de Rome & ton ignominie.
Qu'on l'emmene, Licteurs.

## *SCENE II.*

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

He bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus?
Quel ſombre & noir chagrin, couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, lifez; connaiffez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide eft-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'eft ofé défendre;
Ils ont choifi la mort plutôt que de fe rendre;
Percé de coups, Seigneur, il eft tombé près d'eux;
Mais il refte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière & pour moi plus fenfible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALERIUS.

Reprenez cette lifte terrible
Que chez Meffala même a faifi Proculus.

BRUTUS.

Lifons donc... je frémis, je tremble: Ciel! Titus!

(*il fe laiffe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Affez près de ces lieux je l'ai trouvé fans armes,
Errant, défefpéré, plein d'horreur & d'alarmes:
Peut-être il déteftait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères confcrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'ofer y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.

Puniſſez-en le père, & juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.

## *SCENE IV.*

BRUTUS *ſeul.*

GRANDS Dieux! à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis!
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays!
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens ?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah ! que Tibérinus, en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie ;
Le coup en eſt affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus ! un héros ! l'amour de ſon pays !
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire
A vu par un triomphe honorer ſa victoire !
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains !
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains !
Titus ! Dieux !

## *SCENE V.*

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reſte eſt condamné ;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le Sénat me rend maitre ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce inſigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter ;
Il pourrait... pardonnez ſi je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, & je ſens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Hé bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même,

N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des ſupplices;
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reſte infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahiſſait, Seigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux appeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

## SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y penſe encore, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable ou non de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

## SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens !
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans !
Seigneur, ſouffrez qu'un fils.....

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père ;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus !
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
*( il s'aſſied. )*
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie ?
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu ?
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu.
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même & je me cherche encore ;

Mon cœur encor furpris de fon égarement,
Emporté loin de foi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :
Mais ce moment paffé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A befoin de ma perte & veut un grand exemple.
Par mon jufte fupplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eft qui puiffent m'imiter.
Ma mort fervira Rome autant qu'eût fait ma vie ;
Et ce fang en tout temps utile à fa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui fouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible affemblage!
Quoi! fous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ton fang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'infpira cette horrible inconftance?

TITUS.

Toutes les paffions, la foif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inftant de fureur....

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes fens eft même encor le maitre,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie ;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,

*( il ſe jette à genoux. )*

A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encore, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon pays !
Proculus.......... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe :
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe :
Viens embraſſer ton père : il t'a dû condamner ;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage :
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendris point, ſois plus Romain que moi ;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

*( On l'emmène. )*

*SCENE VIII.*

## SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler....

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, & l'osez consoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons: que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

## SCENE IX & dernière.

BRUTUS, PROCULUS, UN SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEIGNEUR....

BRUTUS.

Mon fils n'est plus?

LE SENATEUR.

C'en est fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre: il suffit... Rendons grâces aux Dieux.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# VARIANTES

## *de la Tragédie de Brutus.*

*(a)* Nous joindrons ici ce morceau que M. *de Voltaire* a retranché dans les éditions poſtérieures à 1738.

„Au reſte, Mylord, s'il y a quelques endroits paſſables dans cet ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui penſent comme vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'auſtérité de *Brutus* par l'amour paternel ; afin qu'on admirât & qu'on plaignît l'effort qu'il ſe fait en condamnant ſon fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune *Tullie* un caractère de tendreſſe & d'innocence, parce que ſi j'en avais fait une héroïne altière qui n'eût parlé à *Titus*, que comme à un ſujet qui devait ſervir ſon prince ; alors *Titus* aurait été avili, & l'ambaſſadeur eût été inutile. Ils voulaient que *Titus* fût un jeune homme furieux dans ſes paſſions, aimant Rome & ſon père, adorant *Tullie*, ſe feſant un devoir d'être fidelle au Sénat même dont il ſe plaignait, & emporté loin de ſon devoir par une paſſion dont il avait cru être le maître. En effet, ſi *Titus* avait été de l'avis de ſa maîtreſſe, & s'était dit à lui-même de bonnes raiſons en faveur des rois ; *Brutus* alors n'eût été regardé que comme un chef de rébelles ; Titus n'aurait plus eu de remords ; ſon père n'eût plus excité la pitié.

„Gardez, me diſaient-ils, que les deux enfans de *Brutus* paraiſſent ſur la ſcène ; vous ſavez que l'intérêt eſt perdu quand il ſe partage. Mais ſurtout, que votre pièce ſoit ſimple ; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la

multiplicité des événemens & des intérêts compliqués, n'eſt que la reſſource des génies ſtériles qui ne ſavent pas tirer d'une ſeule paſſion de quoi faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque ſcène, comme ſi c'était la ſeule que vous euſſiez à écrire. Ce ſont les beautés de détail, &c. &c.

*(b)* Edition de 1738.

* Je devenais Romain, je ſortais d'eſclavage.

*(c) Ibidem.*

* Quoi! le fils de Brutus, un ſoldat, un Romain
* Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
* Coupable envers Tullie, envers Rome & moi-même,
* Le Sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
* Le dépit, &c.

*(d) Ibid.*

* Hélas! ne vois-tu pas les fatales barrières,

*(e) Ibid.*

* J'attendais un deſtin plus digne & plus heureux.

# NOTES

## *Sur la Tragédie de Brutus.*

(1) IMITATION de ces vers de *Cinna*.

. . . . . . . . . & par tous les climats
Ne font pas bien reçus toutes fortes d'Etats.
Chaque peuple a le sien conforme à la nature,
Qu'on ne faurait changer fans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel dont la fage equite
Sème dans l'univers cette diverfite.
Les Macedoniens aiment le monarchique,
Et le refte des Grecs la liberte publique.
Les Parthes, les Perfans veulent des fouverains,
Et le feul confulat eft bon pour les Romains.

(2) *Curius* repond aux Ambaffadeurs des Samnites qui lui offraient des richeffes :

J'aime mieux commander à ceux qui les poffèdent.

(3) Imitation de ces vers d'*Acomat* dans Bajazet :

Je fais rendre aux fultans de fidelles fervices ;
Mais je laiffe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du fcrupule infenfe
De benir mon trepas, quand ils l'ont prononce.

(4) Ces vers ont été imites dans Warwick, par M. *de la Harpe*.

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleure devant toi.

# ERYPHILE,

## *TRAGEDIE.*

Repréſentée, pour la première fois,
le 7 mars 1732.

# AVERTISSEMENT

## *DES EDITEURS.*

CETTE pièce fut jouée avec ſuccès en 1732, quoique l'ombre d'*Amphiaraüs* & les cris d'*Eryphile* immolée par ſon fils, ne puſſent produire d'effet ſur un théâtre alors rempli de ſpectateurs. Malgré ce ſuccès, M. *de Voltaire*, plus difficile que ſes critiques, vit tous les défauts d'Eryphile; il retira la pièce, ne voulut point la donner au public, & fit Sémiramis.

Nous donnons Eryphile d'après un manuſcrit trouvé dans les papiers de M. *de Voltaire.* Il ne peut y avoir d'autres variantes dans cette tragédie, que les changemens faits par l'auteur entre les repréſentations. Nous en avons raſſemblé les principales, d'après les copies les plus correctes.

On a indiqué par des aſtériſques * les vers d'Eryphile, que M. *de Voltaire* a placés dans d'autres tragédies.

# DISCOURS

*Prononcé avant la représentation d'Eryphile.*

Juges plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent naitre & fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux & des écrits
Qui de votre suffrage attendent tout leur prix.
De vos décisions le flambeau salutaire
Est le guide assuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre son juge un auteur mutiné
Vous accuse ou se plaint quand il est condamné;
Un peu tumultueux, mais juste & respectable,
Ce tribunal est libre & toujours équitable.

Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver, par d'heureux traits, grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire :
Applaudis sans mérite, ils sont restés sans gloire;
Et vous vous empressez seulement à cueillir
Ces fleurs que vous sentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la séduisante adresse,
D'un vers dur & sans grâce adoucit la rudesse;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus :
C'est *Baron* qu'on aimait, ce n'est pas *Régulus.*
Sous le nom de *Couvreur*, *Constance* a pu paraître;
Le public est séduit, mais alors il doit l'être :
Et se livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez, dans un nouvel ouvrage,
De l'or faux & du vrai le trompeur assemblage :

On vous voit tour à tour applaudir, réprouver,
Et pardonner ſa chute à qui peut s'élever.

Des ſons fiers & hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'eſt là qu'il veut qu'on change & d'eſprit & de ton:
Il ſe plait au naïf, il s'égaie au bouffon;
Mais il aime ſurtout qu'une main libre & ſûre
Trace des mœurs du temps la riante peinture.
Ainſi dans ce ſentier, avant lui peu battu,
Molière en ſe jouant conduit à la vertu.

Folâtrant quelqueſois ſous un habit groteſque,
Une muſe deſcend au faux goût du burleſque:
On peut à ce caprice en paſſant s'abaiſſer;
Mais moins pour applaudir, que pour ſe délaſſer.
Heureux ces purs écrits que la ſageſſe anime,
Qui font rire l'eſprit, qu'on aime & qu'on eſtime!
Tel eſt du Glorieux le chaſte & ſage auteur:
Dans ſes vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plait, voilà ce qui nous touche;
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche,
Inſipide entretien des plus groſſiers eſprits,
Qui font naitre à la fois le rire & le mépris.
Ah! qu'à jamais la ſcène, ou ſublime, ou plaiſante,
Soit des vertus du monde une école charmante!

Français, c'eſt dans ces lieux qu'on vous peint tour à tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaiſſe;
Que d'Eſchyle au tombeau l'audace ici renaiſſe.
Si l'on a trop oſé, ſi dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,

Ne découragez point un effort téméraire.
Eh! peut-on trop oser, quand on cherche à vous plaire?
Daignez vous transporter dans ces temps, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivans avec les dieux:
Et que votre raison se ramène à des fables
Que Sophocle & la Grèce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poison si flatteur
Que la main de l'Amour apprête avec douceur.

Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie,
Farda ses nobles traits du pinceau de Thalie.
On vit des courtisans, des héros déguisés
Pousser de froids soupirs en madrigaux usés.
Non, ce n'est point ainsi qu'il est permis qu'on aime;
L'amour n'est excusé, que quand il est extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens?
N'est-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'amour, il est des traits de flamme;
Il est des sentimens, des vertus, des malheurs
Qui d'un cœur élevé savent tirer des pleurs.
Aux sublimes accens des chantres de la Grèce
On s'attendrit en homme, on pleure sans faiblesse;
Mais pour suivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce spectacle utile, illustres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre en sa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique.
D'un œil critique & juste il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne se rien pardonner;
Et soi-même avec fruit se jugeant par avance,
Par ses sévérités gagner votre indulgence.

## PERSONNAGES.

ERYPHILE, Reine d'Argos.

ALCMEON, fils inconnu d'*Amphiaraüs* & d'*Eryphile.*

HERMOGIDE, Prince du Sang d'Argos.

LE GRAND-PRETRE de Jupiter.

POLEMON, Officier de la Maison de la Reine.

THEANDRE, cru père d'*Alcméon.*

ZELONIDE, Confidente d'*Eryphile.*

EUPHORBE, Confident d'*Hermogide.*

L'Ombre d'*Amphiaraüs.*

Suite de la Reine.

Suite du Grand-Prêtre.

Soldats de la suite d'*Alcméon.*

Soldats de la suite d'*Hermogide.*

Chœur d'Argiens.

*La Scène est à Argos.*

# ERYPHILE,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

LE GRAND-PRETRE, THEANDRE,
Suite du Grand-Prêtre.

LE GRAND-PRETRE.
Allez, Miniſtres ſaints, annoncez à la terre
La juſtice du ciel & la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs ſoient parés.
Quelle paix! Dieux vengeurs!.. Théandre, demeurez.
Le ſort va s'accomplir : la ſageſſe éternelle
A béni de vos ſoins la piété fidelle. (*a*)
Alcméon déſormais eſt le ſoutien d'Argos;
La victoire a ſuivi le char de ce héros;
Et lorſque devant lui deux rois vaincus fléchiſſent,
De ſa gloire ſur vous les rayons réjailliſſent:
Alcméon dans Argos paſſe pour votre fils.

THEANDRE.
Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en ſecret de ſon deſtin ſévère;
J'oſe accuſer des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître eſclave avec l'ame d'un roi;
Qui ſe plut à produire au ſein de la baſſeſſe
Le plus grand des héros dont s'honora la Grèce

LE GRAND-PRETRE.

Aux yeux des immortels & devant leur ſplendeur,
Il n'eſt point de baſſeſſe, il n'eſt point de grandeur.
Le plus vil des humains, le roi le plus auguſte,
Tout eſt égal pour eux; rien n'eſt grand que le juſte.
Quels que ſoient ſes aïeux, les deſtins aujourd'hui
De leurs ordres ſacrés ſe repoſent ſur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi ſuprême
Que la reine autrefois a reçu des Dieux même:
* Lorſqu'en un même jour deux rois ſeront vaincus,
* Tes mains prépareront un ſecond hyménée:
* Ces temps, ce jour affreux feront la deſtinée
* Et des peuples d'Argos, & du ſang d'Inachus.
Ce jour eſt arrivé. Votre élève intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos & d'Elide.
Tous vos chefs diviſés qui déſolaient Argos,
Ce puiſſant Hermogide & tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont aſſoupi leur haine;
Ils ont remis leur ſort à la voix de la reine;
Et l'hymen d'Eryphile eſt bientôt déclaré.
Vous, ſi du dernier roi le nom vous eſt ſacré;
D'Amphiaraüs encor ſi vous aimez la gloire,
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces ſentimens:
Conduiſez ſa vertu.... mais tremblez....

THEANDRE.

Dieux puiſſans!
Que nous annoncez-vous!

LE GRAND-PRETRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le ſang de votre maître.

La vengeance implacable & qui marche à pas lens
Defcend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protége Eryphile.

THEANDRE.

Quoi ! ce jour qui femblait marqué par leurs bienfaits...

LE GRAND-PRETRE.

Jamais jour ne fera plus terrible aux forfaits,
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funefte ;
Dans une obfcure nuit les dieux cachent le refte.

THEANDRE.

Il n'eft donc que trop vrai : ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs eft mort affaffiné.
Quoi ? Sa femme elle-même aurait pu.... la barbare !
Hélas ! quand de bons rois le ciel toujours avare
A fes triftes fujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en fouvient affez ; un murmure confus,
Quelques fecrètes voix que je croyais à peine,
De cette mort funefte ofaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce myftère odieux.
Nos timides foupçons ont tremblé de paraitre ;
Ce bruit s'eft diffipé.

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient fur l'aile du temps & lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché le crime. (1)

THEANDRE.

O mon maître ! O grand Roi lâchement égorgé,
Je mourrai fatisfait fi vous êtes vengé ! (*b*)
Comment dois-tu finir, folemnelle journée
Que le deftin fixa pour ce grand hyménée ?
Ah ! pour ce nouveau choix quel étrange appareil !
Ce matin, dévançant le retour du foleil,
La reine était en pleurs, interdite, éperdue ;
Elle a d'Amphiaraüs embraffé la ftatue ;
Dans fon appartement elle n'ofait rentrer ;
Une fecrète horreur femblait la pénétrer.
Tel eft des criminels le partage effroyable :
Ciel ! qu'elle doit fouffrir fi fon cœur eft coupable !

LE GRAND-PRETRE.

Bientôt de ces horreurs vous ferez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple :

THEANDRE.

Ah, Seigneur, la voici !

## *SCENE II.*

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, Suite de la Reine.

(*Eryphile paraît accablée de trifteffe.*)

ZELONIDE *à la Reine.*

* PRINCESSE, rappelez votre force première :
* Que vos yeux fans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERYPHILE.

Ah Dieux !

ZELONIDE.

Puiſſent ces Dieux diſſiper votre effroi.

ERYPHILE *au Grand-Prêtre.*

* Eh quoi : miniſtre ſaint, vous fuyez devant moi!
Demeurez ; ſecourez votre reine éperdue :
Ecartez cette main ſur ma tête étendue.
* Un ſpectre épouvantable en tous lieux me pourſuit ;
* Les Dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit,
* Je l'ai vu, ce n'eſt point une erreur paſſagère
* Que produit du ſommeil la vapeur menſongère :
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mon eſprit répandu ſes erreurs.
Je l'ai vu, je le vois... Cette image effrayante
A mes ſens égarés demeure encor préſente.
Du ſein de ces tombeaux, de cent rois mes aïeux
Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.
Ces voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglans & déchirés ſemblaient couvrir ſa tête,
Et cachaient ſon viſage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant ſon bras était armé.
J'entends encor ſes cris & ſes plaintes funeſtes.
Vous, confident ſacré des volontés céleſtes,
Répondez : Quel eſt donc ce fantôme cruel ?
Eſt-ce un Dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel ?
* Quel pouvoir a briſé l'éternelle barrière
* Dont le ciel ſépara l'enfer & la lumière ?
* Les mânes des humains, malgré l'arrêt du ſort
* Peuvent-ils revenir du ſéjour de la mort ?

LE GRAND-PRETRE.

* Oui : du ciel quelquefois la juſtice ſuprême
* Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même.

* Il permet à la mort d'interrompre fes lois,
* Pour l'effroi de la terre & l'exemple des rois.

ERYPHILE.

Hélas! lorfque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un fecond hymen me fait fubir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il mes jours?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon fecours?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme?
Que vient-il m'annoncer?

LE GRAND-PRETRE.

Il vient punir le crime.
(*il fort.*)

## SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ERYPHILE.

QUELLE réponfe, ô Ciel! & quel préfage affreux!

ZELONIDE.

Ce jour femblait pour vous des jours les plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace eft confondue;
Par les mains d'Alcméon la paix vous eft rendue; (*c*)
Ces princes qui briguaient l'Empire & votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur deftin.

ERYPHILE.

Le bras d'Alcméon feul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les deftins à vos vœux ne mettront plus d'obftacles.

Songez

Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux :
A l'hymen qui pour vous rallume ses flambeaux.

ERYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées !
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées !
Moi, choisir un époux ! ce nom cher & sacré
Par ma faiblesse horrible est trop déshonoré :
Qu'on détruise à jamais ces pompes solemnelles.
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles !
Je ne puis...

ZELONIDE.

. Rassurez votre cœur éperdu :
Hermogide bientôt ...

ERYPHILE.

Quel nom prononces-tu ?
Hermogide, grands Dieux ! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie.
Hermogide ! ah, sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit : quel remords vous tourmente ?

ERYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs, pardonne, Ombre sanglante !
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau :
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau :
Je n'ai point consenti... que dis-je ? misérable !

ZELONIDE.

Quoi, vous ! de quels forfaits feriez-vous donc coupable ?

ERYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs.
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs,

Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer ſa honte! (2)

ZELONIDE.

Une douleur injuſte, un vain effroi vous dompte;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos ſoins:
Votre cœur n'aime qu'elle.

ERYPHILE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi, lorſqu'un triſte hyménée
Au ſage Amphiaraüs unit ma deſtinée.

ZELONIDE.

Vous ſortiez de l'enfance, & de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

ERYPHILE.

C'eſt cet âge fatal & ſans expérience,
Ouvert aux paſſions, faible, plein d'imprudence,
C'eſt cet âge indiſcret qui fit tout mon malheur.
Un traitre avait ſurpris le chemin de mon cœur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, iſſu du ſang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour ſi tendre, ſi flatteur,
Des plus noirs ſentimens cachât la profondeur.
On lui promit ma main: mon cœur faible & ſincère,
Dans ſes rapides vœux ſoumis aux lois d'un père,
Trompé par ſon devoir & trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorſqu'à l'oublier on voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre. (*d*)
Amphiaraüs parut & changea mon deſtin;
Il obtint de mon père & l'Empire & ma main.
Il régna: je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer ſacré des rois, dont une main coupable

Osa depuis... enfin je lui donnai ma foi ;
Je lui devais mon cœur, il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ses bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor? Trop faible que je suis,
Mon front mal déguisé fit parler mes ennuis.
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De son fatal amour empoisonna la flamme ;
Il entrevit le trône ouvert à ses desirs ;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes soupirs,
Comme un ordre secret que ma timide bouche
Hésitait de prescrire à sa rage farouche.
Je t'en ai dit assez ; & mon époux est mort.

ZELONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer son sort.

ERYPHILE.

Argos le croit ainsi ; mais une main impie,
Ou plutôt ma faiblesse a terminé sa vie.
Hermogide en secret l'immola sous ses coups.
Le cruel, tout couvert du sang de mon époux,
Vint armé de ce fer, instrument de sa rage,
Qui des droits à l'Empire était l'auguste gage:
Et d'un assassinat pour moi seule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands Dieux! qui m'inspirez des remords légitimes,
Mon cœur, vous le savez, n'est point fait pour les crimes;

Il eſt né vertueux : je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon ſéducteur ;
Je déteſtai l'amour & le trône & la vie.

ZELONIDE.

Eh ! ne pouviez-vous point punir ſa barbarie ?
Etiez-vous ſourde aux cris de ce ſang innocent ?

ERYPHILE.

Celui qui le verſa fut toujours trop puiſſant ;
Et ſon habileté ſecondant ſon audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne pus que pleurer, me taire & le haïr.
Le ciel en même temps s'arma pour me punir ;
La main des dieux ſur moi toujours appéſantie,
Opprima mes ſujets, perſécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide & de Pylos,
Se diſputaient mon cœur & l'Empire d'Argos.
De nos chefs diviſés les brigues & les haines
De l'Etat qui chancelle embarraſſaient les rênes, (e)
Le barbare Hermogide a diſputé contr'eux
Et le prix de ſon crime & l'objet de ſes feux.
Et moi, ſur mon hymen, ſur le ſort de la guerre,
Je conſultai la voix du maître du tonnerre :
A ſa divinité, dont ces lieux ſont remplis,
J'offris en frémiſſant mon encens & mes cris.
Sans doute tu l'appris : cet oracle funeſte,
Ce triſte avant-coureur du châtiment céleſte,
Cet oracle me dit de ne choiſir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient ſous ma loi ;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le ſang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juſte Ciel ! Eh ! que faire en cette extrémité ?

ERYPHILE.

O mon fils ! que de pleurs ton deſtin m'a coûté ! (f)
Trop de crainte peut-être, & trop de prévoyance
M'ont fait injuſtement éloigner ſon enfance.
Je n'oſais ni trancher, ni ſauver ſes deſtins ;
J'abandonnai ſon ſort à d'étrangères mains ;
Il mourut pour ſa mère : & ma bouche infidelle
De ſon trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands Dieux ! Et quels deſtins cruels !
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie ;
Et ma ſeule faibleſſe a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce déteſtable hymen dont tu m'oſes parler.

## SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERYPHILE.

HE bien ! cher Polémon, que venez-vous me dire ?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet Empire ;
Son ſort dépend de vous : le don de votre foi
Fait la paix de la Grèce & le bonheur d'un roi.
Ce long retardement à vous-même funeſte,
De nos diviſions peut ranimer le reſte.

Euryale, Tydée, & ces rois repouſſés,
Vaincus par Alcméon ne ſont point terraſſés.
Dans Argos incertain leur parti peut renaitre ;
Hermogide eſt puiſſant, le peuple veut un maître :
Il ſe plaint, il murmure, & prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, & digne de ce titre,
De ces grands différends & la cauſe & l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les ſouhaits.
Que le droit de régner ſoit un de vos bienfaits !
Que votre voix décide, & que cet hyménée
De la Grèce & de vous règle la deſtinée !

ERYPHILE.

Pour qui penche ce peuple ?

POLEMON.

Il attend votre choix :
Mais on ſait qu'Hermogide eſt du ſang de nos rois.
Du ſouverain pouvoir il eſt dépoſitaire ;
Cet hymen à l'Etat ſemble être néceſſaire.

ERYPHILE.

On veut que je l'épouſe, & qu'il ſoit votre roi.

POLEMON.

Madame, avec reſpect on ſuivra votre loi.
Prononcez : un ſeul mot règlera nos hommages.

ERYPHILE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les ſuffrages ?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec ſincérité,
Ce prince eſt dans ces lieux moins cher que redouté.
On croit qu'à ſon hymen il vous faudra ſouſcrire,
Mais, Madame, on le croit plus qu'on ne le deſire.

ERYPHILE.

Alcméon ne vient point ! l'a-t-on fait avertir ?

POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERYPHILE.

Ce n'eſt qu'en ſa vertu que j'ai quelqu'eſpérance.
Puiſſe-t-il de ſa reine embraſſer la défenſe !
Puiſſe-t-il me ſauver de tous mes ennemis !
O Dieux de mon époux ! & vous, Dieux de mon fils !
Prenez de cet Etat les rênes languiſſantes ;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes :
Ou ſi dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduiſez donc mon cœur, & daignez l'inſpirer.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

Alcmeon, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe.
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos deſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux,
Eclatent malgré vous & parlent dans vos yeux;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offenſée
Ne punit de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui? vous! jeter ſur elle un œil audacieux?
Vous cherchez à vous perdre. Ah! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats!

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez: je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge, & mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus: l'aſpect du diadème
Semble emporter mon ame au delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé:
Mais preſſé d'un dépit avec peine étouffé,

A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage.
Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil, ou ſe donne au haſard.
Que dis-je? Hélas! peut-être il eſt le prix du crime!
Mais non, n'écoutons point le tranſport qui m'anime;
Banniſſons loin de moi le funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit & trouble ma raiſon.
Ah! ſi la vertu ſeule, & non pas la naiſſance....

THEANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance;
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père auſſi-bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils, la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons, pour vous marâtre & mère,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand, & du ſort le plus vil.
J'ai d'un profond ſecret couvert votre origine;
Mais vous la connaiſſez; & cette ame divine,
Du haut de ſa fortune & parmi tant d'éclat,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que quelque jour, cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière;
N'éclaire enfin l'envie, & montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'eſt ce qui m'accable & qui me déſeſpère.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un père:
Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.

Préjugé malheureux ! éclatante chimère
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand sans vertu.
* Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance,
* C'est la seule vertu qui fait leur différence.
C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux ;
* Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Princes, Rois, la fortune a fait votre partage,
Mes grandeurs sont à moi ; mon sort est mon ouvrage :
Et ces fers si honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie ;
* Je vois ce que je suis & non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inspire,
Que je dois condamner, & que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant si grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire :
C'est un des ennemis qu'il vous faut subjuguer.
Né pour servir le trône & non pour le briguer ;
Sachez vous contenter de votre destinée ;
D'une gloire assez haute elle est environnée :
N'en recherchez point d'autre. Eh ! qui sait si les dieux
Qui toujours sur vos pas ont attaché les yeux,
Qui pour venger Argos, & pour calmer la Grèce,
Ont voulu vous tirer du sein de la bassesse,

N'ont point encor sur vous quelques secrets desseins ?
Peut-être leur vengeance est mise entre vos mains.
Le sang de votre roi dont la terre est fumante,
Elève encore au ciel une voix gémissante;
Sa voix est entendue : & les dieux aujourd'hui
Contre ses assassins se déclarent pour lui.
Le grand-prêtre déjà voit la foudre allumée,
Qui se cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin, que feriez-vous si les arrêts du ciel
Vous pressaient de punir un meurtre si cruel ?
Si, chargé malgré vous de leur ordre suprême,
Vous vous trouviez entr'eux, & la reine elle-même ?
S'il vous fallait choisir...

## *SCENE II.*

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

LA reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient : il s'agit du salut de l'Empire.

THEANDRE *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire ?
D'Amphiaraüs, ô Dieux, daignez vous souvenir !

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

## SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERYPHILE.

C'EST à vous, Alcméon, c'eſt à votre victoire
Qu'Argos doit ſon bonheur, Eryphile ſa gloire.
C'eſt par vous, que maitreſſe, & du trône, & de moi,
Dans ces murs relevés je puis choiſir un roi.
Mais prête à le nommer, ma juſte prévoyance
Veut s'aſſurer ici de votre obéiſſance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur :
Faites plus, Alcméon, ſoyez ſon défenſeur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie eſt honorée :
A vous ſervir, Madame, elle fut conſacrée.
* Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
* Puiſqu'il coulait pour vous, je fus récompenſé.
Mais telle eſt de mon ſort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offenſe.
Reine, je vais parler : des rois humiliés
Briguent votre ſuffrage & tombent à vos pieds.
Tout vous rit ; que pourrais-je, en ce ſéjour tranquille,
Vous offrir qu'un vain zèle, & qu'un bras inutile ?
Laiſſez-moi fuir des lieux où le deſtin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! ô Dieux, dans quels temps !

ALCMEON.

Les orages
Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages.
Ma main les écarta : la Grèce en ce grand jour
Va voir enfin l'Hymen & peut-être l'Amour,
Par votre auguste voix nommer un nouveau maître.
Reine, jusqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois ;
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'espérais à jamais vivre sous votre empire :
Mes vœux pourraient changer, & j'ose ici vous dire
Que cet heureux époux, sur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité ;
Et qu'un sujet soumis, dévoué, plein de zèle
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! eh quoi ! pourriez-vous donc penser
Qu'Eryphile hésitât à vous récompenser ?
Que craignez-vous ? parlez : il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les secrets du trône, & sur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux.
Mais de ce jour enfin la pompe solemnelle,
De votre choix au peuple annonce la nouvelle.
Ce secret dans Argos est déjà répandu :
Princesse, à cet hymen on s'était attendu. (*g*)
Ce choix sans doute est juste, & la raison le guide ;
Mais je ne serai point le sujet d'Hermogide.
Voilà mes sentimens : & mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous, ne peut servir sous lui.

Puniffez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant ofé paraitre, elle eft inébranlable.

ERYPHILE.

Alcméon, demeurez; j'attefte ici les Dieux,
Ces Dieux qui fur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne fera votre maitre;
Sachez que c'eft à vous à l'empêcher de l'être:
Et contre fes rivaux, & furtout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je! ah! difpofez de mon fang, de ma vie.
Que je meure à vos pieds en vous ayant fervie!
Que ma mort foit utile au bonheur de vos jours!

ERYPHILE.

C'eft de vous feul ici que j'attends du fecours.
Allez: affurez-vous des foldats dont le zèle
Se montre à me fervir auffi prompt que fidèle.
Que de tous vos amis ces murs foient entourés;
Qu'à tout événement leurs bras foient préparés.
Dans l'horreur où je fuis, fachez que je fuis prête
A marcher s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

## SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

Que faites-vous? Quel eft votre deffein?
Que veut cet ordre affreux?

ERYPHILE.

Ah! je fuccombe enfin.

Dieux ! comme en lui parlant, mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus se sentait attirée !
De quels charmes secrets mon cœur est combattu !
Quel état ! . . . Achevons ce que j'ai résolu.
Je le veux : étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, & vous versez des larmes !
Que je crains qu'en secret une fatale erreur. . .

ERYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur !
Il m'en a trop coûté : que ce poison funeste
De mes jours languissans n'accable point le reste !
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils !
* Leur souvenir fatal a toutes mes tendresses.
* Malheureuse ! est-ce à toi d'éprouver des faiblesses ?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume est-il fait pour aimer ?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à son nom redoublez-vous vos plaintes ?
Pardonnez à mon zèle, & permettez mes craintes.
Songez que si l'amour décidait aujourd'hui. . .

ERYPHILE.

* Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui ;
Non, un Dieu plus puissant me contraint à me rendre.
L'amour n'est pas si pur, l'amour n'est pas si tendre.
Non, plus je m'examine, & plus j'ose approuver
Les sentimens secrets qui m'ont su captiver.
* Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,

* Ecoutant de mes ſens le charme empoiſonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je chéris ſa vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah, Dieux! oſeriez-vous le nommer à l'Empire? (*h*)

ERYPHILE.

En de ſi pures mains ce ſceptre enfin remis
Deviendrait reſpectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus ſainte, & m'éclaire & me guide;
Je chéris Alcméon, je déteſte Hermogide.
Et je vais rejeter en ce funeſte jour,
Les conſeils de la haine & la voix de l'amour.
Nature, dans mon cœur ſi long-temps combattue,
Sentimens partagés d'une mére éperdue,
Tendre reſſouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez ſur mon ame un abſolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce ſceptre enſanglanté pèſe à ma main coupable.
Réparons tout: allons; & vous, Dieux dont je ſors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

## SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

MADAME, je vois trop le tranſport qui vous guide;
Je vois que votre cœur ſait peu diſſimuler;
Mais les momens ſont chers, & je dois vous parler.

Souffrez

Souffrez de mon respect un conseil salutaire,
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des sermens
Dictés par votre père, effacés par le temps;
Mon cœur ainsi que vous doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop, & pour vous, & pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne, & de l'un, & de l'autre,
Doit gouverner mon sort & commander au vôtre.
Vos aïeux & les miens, les dieux dont nous sortons,
Cet Etat périssant si nous nous divisons,
Le sang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce sont-là les conseils qu'il vous faut écouter.
Bannissez pour jamais un souvenir funeste;
Le présent nous appelle, oublions tout le reste.
Le passé n'est plus rien : maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit seul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux sont inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles. *(i)*
Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, & l'enfante à son tour,
Doit-il nous alarmer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges:
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Pensez en Roi, Madame, & laissez au vulgaire
Des superstitions le joug imaginaire.

ERYPHILE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, Madame, & je me tais
Le seul bien de l'Etat doit remplir vos souhaits :
Vous n'avez plus les noms, & d'épouse, & de mère ;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.
Vous régnez; mais songez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choisir : vos ennemis, ou moi.
Moi, né près de ce trône, & dont la main sanglante
A soutenu quinze ans sa grandeur chancelante :
Moi, dis-je, ou l'un des rois, sans force & sans appui,
Que mon lieutenant seul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je sais que blanchi sous les armes
* Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes.
* Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
* Mais la raison d'Etat connait peu ces caprices ;
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaissez mon rang, mes attentats, mes droits ;
Sachant ce que j'ai fait, & voyant où j'aspire,
Vous me devez, Madame, ou la mort, ou l'Empire.
Quoi! vos yeux sont en pleurs ; & vos esprits troublés...

ERYPHILE.

Non, Seigneur, je me rends; mes destins sont réglés.
On le veut ; il le faut ; ce peuple me l'ordonne ;
C'en est fait : à mon sort, Seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorsque le soleil descendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre justice :
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudisse;

Et vous pourrez juger si ce cœur abattu
Sait conserver sa gloire, & connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez...

ERYPHILE.

Dans mon inquiétude,
Mon esprit a besoin d'un peu de solitude;
Mais jusqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je suis Reine encor, Seigneur, obéissez.

## SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

DEMEURE: ce n'est pas au gré de son caprice
Qu'il faut que mon courage, & que mon sort fléchisse;
Et je n'ai pas versé tout le sang de mes rois,
Pour dépendre aujourd'hui du hasard de son choix.
Parle: as-tu disposé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du destin d'Hermogide?
Contre la reine même osent-ils me servir?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts seuls ils sont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je saurai me sauver du reproche & du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans sans maître, & ne puis obéir.
Le fruit de taut de soins est lent à recueillir.

Argos n'a plus de rois, & c'était trop attendre
Pour les fuivre aux enfers, ou régner fur leur cendre.
Je n'ai plus, il eft vrai, ce fer fi révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage affuré;
Mais je conferve, au moins, de cette augufte place
Des gages plus certains, la conftance & l'audace.
Mon deftin fe décide, & fi le premier pas
Ne m'élève à l'Empire, il m'entraine au trépas.
Entre l'Empire & moi tu vois le précipice :
* Allons, que ma fortune y tombe, ou le franchiffe !

*Fin du fecond acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

HERMOGIDE, EUPHORBE, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

ENFIN donc, voici l'heure où dans ce temple même,
La reine avec sa main donne son diadème.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens sont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de sa part flatte votre espérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh! qui choisir que vous? Cet Empire aujourd'hui
Demande un bras puissant qui lui serve d'appui.
Que dis-je? Vous l'aimiez, Seigneur, & tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi! que cette faiblesse ait amolli mon ame!
Hermogide amoureux! Ah! qui veut être roi,
Ou n'est pas fait pour l'être, ou sait régner sur soi.
* A la reine engagé, je pris sur sa jeunesse
* Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
* L'attention, le temps, savent si bien donner
* Sur un cœur sans desseins, facile à gouverner.
Le bandeau de l'amour, & l'art trompeur de plaire,
De mes vastes desseins ont voilé le mystère.

Mais de tout temps, crois-moi, la soif de la grandeur
Fut le seul sentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône: & les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple & de la renommée,
Et celle de la reine en qui vous espériez.

HERMOGIDE.

Par quels funestes nœuds mes destins sont liés!
* Son époux & son fils, privés de la lumière,
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
* Quand la main de nos dieux la ferma sous mes pas.
Je sais que j'eus les vœux du peuple & des soldats;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut succomber aux superstitions,
* Qui font, bien plus que nous, les rois des nations; (*k*)
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras & que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit;
Du trône devant vous le chemin s'applanit;
Argos, par votre main, fait à la servitude,
Long-temps de votre joug prit l'heureuse habitude:
Nos chefs seront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte sur leur foi,
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble & m'importune;
Son destin qui s'élève, étonne ma fortune.
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce soldat qui vous doit sa grandeur & son nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, & qui fut mon ouvrage,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage,
Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le suit les a tous attachés.
Par ses heureux exploits ma grandeur est ternie;
Son ascendant vainqueur impose à mon génie:
Son seul aspect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il sait se faire aimer,
Que des peuples séduits l'estime est son partage;
Sa gloire m'avilit & sa vertu m'outrage.
Je ne sais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obscur qu'il était, semble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois seul prétendre,
* J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré si long-temps,
N'est qu'un colosse énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers sa chute, & dont le poids immense
Veut, pour se soutenir, la suprême puissance; (3)
Mais du moins en tombant je saurai me venger. (*l*)

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager.
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux & sombre
Qui couvrit mes forfaits du secret de son ombre:
Les justifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands succès, ou la plus belle mort;

Et dans le défespoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, & j'apperçois la reine.

## SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE, Chœur d'Argiens.

ALCMEON.

Oui, ce peuple, Madame, & les chefs, & les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix;
Et je viens, en leur nom, préfenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître & votre ouvrage.
Ce jour va de la Grèce affurer le repos.

ERYPHILE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, & vous, Peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau fouverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choifir : je n'ai plus qu'à quitter
Un fceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.
Votre maître eft vivant, mon fils refpire encore.
Ce fils infortuné, qu'à fa première aurore
Par un trépas foudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de fa mère en fecret élevé, (m)
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte facrée
Dont le ciel à mon fexe a défendu l'entrée.
Celui que je chargeai de fes triftes deftins,
Ignorait quel dépôt fut mis entre fes mains.
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de fes parens n'eût jamais connaiffance.
Mon amour maternel, timide & curieux,
A cent fois fur fa vie interrogé les cieux;

Aujourd'hui même encore, ils m'ont dit qu'il respire.
Je vais mettre en ses mains mes jours & mon Empire.
Je sais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter, dont l'oracle est présent en ces lieux,
Me prédit, m'assura que ce fils sanguinaire
Porterait le poignard dans le sein de sa mère.
Puisse aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais,
Vaincre l'affreux destin qui l'entraine aux forfaits!
Oui, Peuple, je le veux : oui, le roi va paraître :
Je vais à le montrer obliger le grand-prêtre.
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor sur lui;
Ce secret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils désormais il n'est rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, & qu'il règne.

HERMOGIDE.

Peuples, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour:
L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, & dont la cruauté
Devait verser le sang du sein qui l'a porté :
Il n'est plus. Son supplice a prévenu son crime.

ERYPHILE.

Ciel !

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime.
Celui qui l'enlevait le suivit au tombeau. (*n*)
Il fallait étouffer ce monstre en son berceau;
A la reine, à l'Etat son sang fut nécessaire;
Les dieux le demandaient : je servis leur colère.
Peuple, n'en doutez point : Euphorbe, Nicétas,
Sont les secrets témoins de ce juste trépas.

J'attefte mes aïeux & ce jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils, que j'ai fauvé la mère;
Que fi ce fang coupable a coulé fous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Grèce & pour vous.
Vous m'en devez le prix; vous voulez tous un maître;
L'oracle en promet un, je vais périr, ou l'être;
Je vais venger mes droits contre un roi fuppofé,
Je vais rompre un vain charme à moi feul oppofé.
Soldat par mes travaux, & roi par ma naiffance,
De vingt ans de combats j'attends la récompenfe.
Je vous ai tous fervis. Ce rang des demi-dieux
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cimenté de mon fang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je fors, & qui feront pour moi.
Amis, fuivez mes pas, & fervez votre roi.

(*il fort fuivi des fiens.*)

## SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON,
Chœur d'Argiens.

ERYPHILE.

Où fuis-je? De quels traits le cruel m'a frappée?
Mon fils ne ferait plus! Dieux, m'auriez-vous trompée!
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher fon fort....

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, & fans doute il eft mort.

ALCMEON.

Reine, c'eſt trop ſouffrir qu'un monſtre vous outrage:
Confondez ſon orgueil & puniſſez ſa rage.
Tous vos guerriers ſont prêts; permettez que mon bras....

ERYPHILE.

Es-tu laſſe, Fortune? Eſt-ce aſſez d'attentats?
Ah! trop malheureux fils, & toi, cendre ſacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Mânes ſanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne ſur votre tombe & ſoit votre héritier!
Le temps, le péril preſſe, il faut donner l'Empire.
Un dieu dans ce moment, un dieu parle & m'inſpire;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Réſiſter à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'eſt vous, maître des rois & de la deſtinée;
C'eſt vous qui me forcez à ce grand hymenée.
Alcméon, ſi mon fils eſt tombé ſous ſes coups....
Seigneur.... vengez mon fils, & le trône eſt à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, eſt-ce à moi que ces honneurs inſignes....

ERYPHILE.

Ah! quels rois dans la Grèce en ſeraient auſſi dignes? (o)
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus.
Ils ſont rois, mais c'eſt vous qui les avez vaincus.
C'eſt vous que le ciel nomme & qui m'allez défendre:
C'eſt vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuples, voilà ce roi ſi long-temps attendu,
Qui ſeul vous a fait vaincre, & ſeul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il ſoit digne à jamais de ce ſaint diadème!

Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux & mon fils!

## SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur d'Argiens.

THEANDRE.

Que faites-vous, Madame? Et qu'allez-vous résoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde: entendez-vous la foudre?
De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que sur l'autel ses mains ont consacré.
Sur l'autel à l'instant ont paru les furies:
Les flambeaux de l'hymen sont dans leurs mains impies.
Tout le peuple tremblant, d'un saint respect touché,
Baisse un front immobile, à la terre attaché.

ERYPHILE.

Jusqu'où veux-tu pousser ta fureur vengeresse,
O Ciel! Peuples rentrez: Théandre, qu'on me laisse.
Quel juste effroi saisit mes esprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

## SCENE V.

ERYPHILE, ALCMEON.

ERYPHILE.

Ah, Seigneur, demeurez.
Eh, quoi! je vois les dieux, les enfers, & la terre
S'élever tous ensemble & m'apporter la guerre:

Mes ennemis, les morts contre moi déchainés;
Tout l'univers m'outrage, & vous m'abandonnez!

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide:
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ERYPHILE.

Je vous fesais son roi: mais, hélas! mais, Seigneur,
Arrêtez; connaissez mon trouble & ma douleur.
Le désespoir, la mort, le crime m'environne;
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône.
J'ai cru même appaiser ces mânes en courroux,
Ces mânes soulevés de mon premier époux.
Hélas! combien de fois de mes douleurs pressée,
Quand le sort de mon fils accablait ma pensée,
Et qu'un léger sommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs & lassés de s'ouvrir:
Combien de fois ces dieux ont semblé me prescrire
De vous donner ma main, mon cœur & mon Empire.
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils destiné,
Le ciel & les enfers alarment mon courage;
Je vois les dieux armés, condamner leur ouvrage:
* Et vous seul m'inspirez plus de trouble & d'effroi
* Que le ciel & ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce sacré diadème;
* Ma bouche en frémissant prononce, je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
* M'entraine ici vers vous, m'en repousse à l'instant;
* Et par un sentiment que je ne puis comprendre
* Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens ! quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, & de félicités !
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleste colère,
Tant de biens, tant de maux me pressent à la fois,
Que mes sens accablés succombent sous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'est sur vos seuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'est pour vous délivrer de ce péril nouveau,
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace;
Où ne peut point aller sa criminelle audace ?
Souffrez qu'au palais même assemblant vos soldats,
J'assure au moins vos jours contre ses attentats;
Que du peuple étonné j'appaise les alarmes;
Que prêts au moindre bruit, mes amis soient en armes.
C'est en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERYPHILE.

Allez : je vais au temple, où d'autres sacrifices
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices.
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens, que mes mains n'offriront que pour vous.

*Fin du troisième acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

Tout eſt en ſureté : ce palais eſt tranquille,
Et je réponds du peuple, & ſurtout d'Eryphile.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé ;
Il eſt rival & prince, & de plus offenſé.
Il ſonge à la vengeance : il la jure : il l'apprête :
J'entends gronder l'orage autour de votre tête :
Son rang lui donne ici des ſoutiens trop puiſſans,
Et ſes heureux forfaits lui font des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices....

ALCMEON.

Lui, des amis ! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger ;
Des cœurs nés pous le crime, & non pour le danger.
Je compte ſur les miens : la guerre & la victoire
Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs ſur ma tête amaſſés,
Trainaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles ;
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles ;
Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.

Mon courage a franchi cet intervalle immenſe
Que mit du trône à moi mon indigne naiſſance;
L'hymen va me payer le prix de ma valeur;
Je ne vois qu'Eryphile, un ſceptre & mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funeſtes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances céleſtes?
Ces tremblemens ſoudains, ces ſpectres menaçans,
Ces morts dont le retour eſt l'effroi des vivans? (*p*)
Du ciel qui nous pourſuit la vengeance obſtinée,
Semble ſe déclarer contre votre hymenée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur; il honora les dieux:
J'eſpère en leur juſtice, & je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame eſt-elle atteinte?
Ah! les cœurs vertueux ſont-ils nés pour la crainte?
Mon orgueilleux rival ne ſaurait me troubler;
Tout chargé de forfaits c'eſt à lui de trembler.
C'eſt ſur ſes attentats que mon eſpoir ſe fonde;
C'eſt lui qu'un dieu menace; & ſi la foudre gronde,
La foudre me raſſure; & le ciel que tu crains
Pour l'en mieux écraſer la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes;
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiaraüs fut juſte, & vous ne ſavez pas
Par quelles mains ce ciel a permis ſon trépas.

ALCMEON.

Hermogide!

THEANDRE.

THEANDRE.

Souffrez que, laiſſant la contrainte,
Seigneur, un vieux ſoldat vous parle ici ſans feinte.

ALCMEON.

Tu ſais combien mon cœur chérit la vérité.

THEANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté.
Des héros de la Grèce imitateur fidelle,
Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle;
Vous vous croyez, Seigneur, armé pour les venger,
Gardez de les défendre & de les partager.

ALCMEON.

Comment! que dites-vous?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore:
A peine aviez-vous vu votre première aurore,
Quand ce roi malheureux deſcendit chez les morts.
Peut-être ignorez-vous ce qu'on diſait alors,
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Hé bien!

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop ſenſible outrage;
Mais je vous trahirais à le diſſimuler:
Je vous tiens lieu de père, & je dois vous parler.

ALCMEON.

Hé bien! que diſait-on? achève.

THEANDRE.

Que la reine
Avait lié ſon cœur d'une coupable chaine;

Qu'au barbare Hermogide elle promit sa main,
Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

ALCMEON.

Rends grâce à l'amitié qui pour toi m'intéresse ;
Si tout autre que toi soupçonnait la princesse,
Si quelqu'audacieux avait pu l'offenser...
Mais que dis-je ? toi-même, as-tu pu le penser ?
Peux-tu me présenter ce poison que l'envie
Répand aveuglément sur la plus belle vie ?
J'ai peu connu la cour, mais la crédulité
Aiguise ici les traits de la malignité.
Vos oisifs courtisans que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent.
Là, si vous en croyez leur coup d'œil pénétrant,
Tout ministre est un traître, & tout prince un tyran :
L'hymen n'est entouré que de feux adultères,
Le frère à ses rivaux est vendu par ses frères ;
Et sitôt qu'un grand roi penche vers son déclin,
Ou son fils, ou sa femme ont hâté son destin.
Je hais de ces soupçons la barbare imprudence,
Je crois que sur la terre il est quelqu'innocence ;
Et mon cœur, repoussant ces sentimens cruels,
Aime à juger par lui du reste des mortels.
Qui croit toujours le crime, en parait trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide est coupable ;
Lui seul est parricide.

THEANDRE.

Il est votre rival :

. . . . . . . . . . . . . .

Vous écoutez sur lui vos soupçons légitimes ;
Vous trouvez du plaisir à détester ses crimes.

Mais un objet trop cher...

ALCMEON.

Ah! ne l'outragez plus;
Et gardez le silence, ou vantez ses vertus.

## SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, Suite de la Reine.

ERYPHILE.

Roi d'Argos, paraissez & portez la couronne;
Vos mains l'ont défendue, & mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus : je mets sous votre loi
L'Empire d'Inachus, & vos rivaux, & moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines
Leurs vertus sont en vous, leur sang coule en mes veines,
Et jamais sur la terre on n'a formé de nœuds
Plus chers aux immortels, & plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils lisent dans mon cœur : ils savent que l'Empire
Est le moindre des biens où mon courage aspire.
Puissent tomber sur moi leurs plus funestes traits,
Si ce cœur infidelle oubliait vos bienfaits.
Ce peuple qui m'entend, & qui m'appelle au temple,
Me verra commander, pour lui donner l'exemple;
Et, déjà par mes mains instruit à vous servir,
N'apprendra de son roi qu'à vous mieux obéir.

ERYPHILE.

Enfin la douce paix vient rassurer mon ame:
Dieux! vous favorisez une si pure flamme!

Vous ne rejetez plus mon encens & mes vœux !
Suivez mes pas : entrons...

*Le Temple s'ouvre; l'Ombre d'Amphiaraüs paraît dans une poſture menaçante.*

L'OMBRE.

Arrête, malheureux !

ERYPHILE.

Amphiaraüs lui-même ! Où ſuis-je ?

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait ſortir de la nuit infernale ?
Quel eſt ce ſang qui coule ? & quel es-tu ?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Hé bien, mon bras eſt prêt ; parle, que faut-il faire ?

L'OMBRE.

Me venger ſur ma tombe.

ALCMEON.

Eh ! de qui ?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMEON.

Ma mère ! que dis-tu ? quel oracle confus !
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.
(*le Temple ſe referme.*)
Les dieux ferment leur temple !

THEANDRE.

O prodige effroyable!

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeſte oracle impénétrable!

ERYPHILE.

A peine ai-je repris l'uſage de mes ſens!
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens?
De qui demandent-ils le ſanglant ſacrifice?

ALCMEON.

Ciel! peux-tu commander que ma mère périſſe!
Que prétendez-vous donc, mânes trop irrités?
Je commence à percer dans ces obſcurités:
Je commence à ſentir que les deſtins ſont juſtes,
Que mon ſort eſt trop loin de ces grandeurs auguſtes.
J'euſſe été trop heureux, mais les mânes jaloux,
Du ſein de leurs tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent votre honte, & rompent l'hymenée,
Dont s'offenſaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERYPHILE.

Ah! que me dites-vous? hélas!

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puiſſe un moment vous parler ſans témoins.
Pour la dernière fois, vous m'entendez peut-être,
Je vous avais trompée & vous m'allez connaitre.

ERYPHILE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

## SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMEON.

IL n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père;
Je ne ſuis point ſon fils, & je n'ai point de mère.
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune & par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race. (q)
J'ai cru qu'un ſang trop vil, en mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux était d'aſſez grand prix;
Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous j'ennobliſſais ſa ſource.
Je fis plus : juſqu'à vous l'on me vit aſpirer,
Et, rival de vingt rois, j'oſai vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître;
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait naître,
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère,
Les dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois;
Alcméon n'eſt point fait pour ſuccéder aux rois.
Victime d'un deſtin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je ſuis fils d'un eſclave.

ERYPHILE.

Vous, Seigneur?

ALCMEON.

Oui, Madame, & dans un rang ſi bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas;
Que j'eus l'ame aſſez forte, aſſez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable;
Que ce ſang, dont les dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERYPHILE.

Un eſclave!

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naiſſance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.
J'aſpirais juſqu'à vous dans mon indigne ſort.
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort. (r)
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre?

ERYPHILE.

Quels ſoupçons! quelle horreur vient ici me confondre! (s)
Dans les mains d'un eſclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, Deſtins trop ennemis!
Voulez-vous, ou finir, ou combler ma miſere!
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut ſon nom? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte & ma confuſion.

ERYPHILE.

Mais comment mourut-il? où perdit-il la vie?
En quel temps?

ALCMEON.

C'eſt ici qu'elle lui fut ravie,

Après qu'aux champs thébains le céleste courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERYPHILE.

O crime !

ALCMEON.

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naissance.
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où jusque sur son fils vous abaissiez les yeux,
Là, près du corps sanglant de mon malheureux père,
Je fus laissé mourant dans la soule vulgaire
De ces vils citoyens, triste rebut du sort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux sauva mes destinées ;
Il renoua le fil de mes faibles années.
Théandre m'éleva : le reste vous est dû.
J'osai trop m'élever, & je me suis perdu.

ERYPHILE.

M'alarmerais-je en vain ? Mais cet oracle horrible...
Le lieu, le temps, l'esclave... ô Ciel, est-il possible !
Qu'on cherche le Grand-Prêtre. Hélas ! déjà les dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'amènent à mes yeux.

## SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, *une épée à la main.*

LE GRAND-PRETRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre sang un traître l'a trempée.

Allez : vengez Argos, Amphiaraüs, & vous.

ERYPHILE.

Que vois-je? c'eſt le fer que portait mon époux :
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide.
Tout me retrace ici le crime & l'homicide;
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle; qui t'a remis ce dépôt malheureux?
Quel Dieu te l'a donné?

LE GRAND-PRETRE.

Le Dieu de la vengeance.

(*à Alcméon.*)

Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Ce Dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler ſa main, qui ſauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre & ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, & le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeſte,
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ERYPHILE.

Achève : romps le voile; éclaircis le myſtère.
Son père, cet eſclave?

LE GRAND-PRETRE.

Il n'était point ſon père;
Un ſang plus noble crie.

ERYPHILE.

Ah! Seigneur: ah! mon roi!
Fils d'un héros...

A L C M E O N.

Quels noms vous prodiguez pour moi!

E R Y P H I L E, *ſe jetant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever, je me meurs, Zélonide.

L E G R A N D-P R E T R E, *à Alcméon. en lui donnant l'épée.*

Je laiſſe entre vos mains ce glaive parricide :
C'eſt un don dangereux; puiſſe-t-il déformais
Ne point ſervir, grands Dieux, à de nouveaux forfaits.

## *S C E N E V.*

A L C M E O N, E R Y P H I L E.

E R Y P H I L E.

* HE bien! ne tarde plus, remplis ta deſtinée :
* Porte ce fer ſanglant ſur cette infortunée.
* Etouffe dans mon ſang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux ;
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père;
* Reconnais-moi, mon fils : frappe & punis ta mère.

A L C M E O N.

Moi, votre fils : grands Dieux!

E R Y P H I L E.

C'eſt toi dont, au berceau,
Mon indigne faibleſſe a creuſé le tombeau;
C'eſt toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide,
C'eſt toi qui m'es rendu, mais pour le parricide:
Toi mon ſang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raifon vient d'être confondue!
Dieux! fur elle & fur moi puis-je arrêter la vue?
Je ne fais où je fuis: Dieux, qui m'avez fauvé,
Reprenez tout ce fang, par vos mains confervé.
Eft-il bien vrai, Madame, on a tué mon père!
Il veut votre fupplice, & vous êtes ma mère!

ERYPHILE.

* Oui, je fus fans pitié: fois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe... Mais quoi? tes pleurs fe mêlent à mes larmes!
* O mon cher fils! ô jour plein d'horreur & de charmes!
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laiffe parler la voix:
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arrofent une main fi fatale & fi chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiaraüs! abominable loi!
La nature me parle, & l'emporte fur toi.
O ma mère!

ERYPHILE, *en l'embraffant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une fi pure joie.
J'oublie, & mes malheurs, & jufqu'à mes forfaits;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, & tous ceux que j'ai faits.

## SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

MADAME, en ce moment l'inſolent Hermogide,
Suivi juſqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, aſſiége ce palais.
Déjà tout eſt armé, déjà volent les traits.
Nos gardes raſſemblés courent pour vous défendre;
Le ſang de tous côtés commence à ſe répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empreſſe ou qui fuit,
Ne ſait ſi l'on vous ſert, ou ſi l'on vous trahit.

ALCMEON.

O Ciel, voilà le ſang que ta voix me demande;
La mort de ce barbare eſt ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs ceſſez de vous plonger;
Je ſuis l'ordre des dieux, mais c'eſt pour vous venger.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous ſépare, & ce monſtre odieux
Partage encor l'armée, & ce peuple, & les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane
* Il me brave: il jouit du ciel qui le condamne! (t)
(*à Polémon.*)
Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, Seigneur, à ménager?
Tous les lieux ſont égaux, quand il faut ſe venger;
Vous régnez ſur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en eſt plus chère;
Avec le nom de roi, je prends un cœur de père.
Me faudrait-il verſer dans mon règne naiſſant,
Pour un ſeul ennemi tant de ſang innocent?
Eſt-ce à moi de donner le ſacrilége exemple
D'attaquer les dieux même & de fouiller leur temple?
Ils pourſuivent déjà ce cœur infortuné
Qui protége contr'eux ce ſang dont je ſuis né.

Va, dis-je, Polémon, va, c'eſt de ta prudence
Que ton maître & ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets, que ſurtout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahiſon;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeſte.
Rends-moi mon ennemi; mon bras ſera le reſte.

*( Polémon ſort. )*

*( à Théandre. )*

Et vous, de cette enceinte, & de ces vaſtes tours
Avez-vous parcouru les plus ſecrets détours?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes?

THEANDRE.

J'ai tout vu; j'ai par-tout diſpoſé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on ſoin de ſes jours?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur ſecours;
Elle a repris ſes ſens; ſon ame déſolée,
Sur ſes lévres encore à peine eſt rappelée.
Elle cherche le jour, le revoit & gémit. (5)
Elle vous craint, vous aime; elle pleure & frémit.
Elle va préparer un ſecret ſacrifice
A ces mânes ſacrés, armés pour ſon ſupplice.
Son déſeſpoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'oſe nommer,
De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous ſavez...

ALCMEON.

Grands Dieux! je ſais qu'elle eſt ma mère. *(u)*

THEANDRE.

Les dieux veulent fon fang. Dans un tel déſeſpoir
Quels conſeils déformais pourriez-vous recevoir?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte eſt extrême,
Il ne faut prendre, ami, conſeil que de ſoi-même.
Mon Père!..Que veux-tu? chère Ombre! appaiſe-toi! *(x)*
Le nom ſacré de fils eſt-il affreux pour moi?
Je t'entends, & ta voix m'appelle ſur ta tombe!
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du ſang... demeure, attends, choiſis,
Ou le ſang d'Hermogide, ou le ſang de ton fils!

## *SCENE II.*

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

HE bien! l'as-tu revu cet ennemi farouche?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche? *(y)*
Les dieux le livrent-ils à ma juſte fureur?
Sait-il ce qui ſe paſſe?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.
Il ne ſoupçonne point quel ſang vous a fait naître;
Il mépriſe ſon prince, il méconnait ſon maître;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré:
Mais il conſent enfin de quitter ſon aſyle,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile.

Il veut qu'un nombre égal de chefs & de foldats
Egalement armés, fuivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte;
Je règle votre fuite; il nomme fon efcorte.

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient; mais a-t-il mérité
Que vous lui conferviez tant de fidélité?
Doit-on rien aux méchans? & quel refpect frivole
Expofe votre fang...

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous? A ce perfide?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous?

ALCMEON.

Me venger, mais en Roi.
Argos à mes vertus reconnaîtra fon maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître?

THEANDRE.

Un Dieu pourfuit fes pas & le conduit ici:
Il entre en frémiffant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs! le voici.

SCENE III.

## SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond du Théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, *ſur le devant*, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

D'ou vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine?
Quel ſilence ! eſt-ce un piége où mon deſtin m'entraine?
Rien ne paraît : un lâche a-t-il ſurpris ma foi?
Qui? moi craindre? avançons.

ALCMEON.

Demeure, & connais-moi. (2)
Connais ce fer ſacré : l'oſes-tu voir encore?

HERMOGIDE.

Oui, c'eſt le fer d'un roi qu'un ſujet déshonore.

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander...

ALCMEON.

Malheureux aſſaſſin,
Quel eſclave a percé ces mains de ſang fumantes?
Quel enfant innocent... eh quoi, tu t'épouvantes!
Tu t'en vantais tantôt, tu te tais; tu frémis!
Meurtrier de ton roi, ſais-tu quel eſt ſon fils?

HERMOGIDE.

Ciel! tous les morts ici renaissent pour ma perte.
Son fils!

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur est découverte,
Revois Amphiaraüs, vois son sang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu sois; & devant que je meure;
Puisque tu m'as trahi...

ALCMEON.

Non, barbare, demeure.
Connais-moi tout entier: sache au moins que mon bras
Ne sait point se venger par des assassinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire:
Et ce sang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance aussi noble que lui.
Sans suite ainsi que moi, viens, si tu l'oses, traître,
Chercher encor ma vie, & combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu?

ALCMEON.

Sur ce tombeau sacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains massacré.
Combattons devant lui, que son ombre y décide
Du sort de son vengeur & de son homicide.
L'oses-tu?

HERMOGIDE.

Si je l'ose! en peux-tu bien douter?
Et les morts, ou ton bras font-ils à redouter?
Viens te rendre au trépas : viens, jeune téméraire,
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

*(le Grand-Prêtre entre.)*

Qu'aucun de vous ne fuive, & vous, Prêtre des dieux,
Ne craignez rien; mon bras n'a point fouillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes,
Je vais tenir fa place en puniffant les crimes.

## *SCENE IV.*

LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

CIEL! fois pour la juftice, & nos maux font finis.

LE GRAND-PRETRE.

Nos maux font à leur comble! il le faut...je frémis... (*aa*)
L'ordre eft irrévocable... Ah! mère malheureufe!
C'eft la mort qui t'amène à cette tombe affreufe.

THEANDRE.

Hermogide...

LE GRAND-PRETRE.

Il expire : Alcméon eft vainqueur.
C'en eft affez, reviens, fuis de ce lieu d'horreur:
Amphiaraüs te fuit; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle; & le crime eft puni par le crime.

THEANDRE

C'eſt la voix de la reine.

POLEMON.

Ah! quels lugubres cris!

LE GRAND-PRETRE.

Crains ton roi, crains ton ſang.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils!

ALCMEON, *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide.
Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

LE GRAND-PRETRE.

La voix du parricide.

## SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRETRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'immoler: il n'eſt plus; je ſuis roi.
Dieux! diſſipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengé, vous, ce peuple, & mon pere,
Hermogide eſt tombé, même aux pieds de ma mère; (*bb*)
Il demandait la vie; il s'eſt humilié;
Et mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.
Rendez-moi cette paix que la juſtice donne!
Quoi! j'ai puni le crime, & c'eſt moi qui friſſonne!

Ah! pour les scélérats quels sont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourmens?
Eryphile, témoin de ma juste vengeance,
Viens régner avec moi! Quoi, tu fuis ma présence?
Tu crains ton fils : tu crains ce bras ensanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté.
Vous, courez vers la reine & calmez ses alarmes :
Dites-lui que nos mains vont essuyer ses larmes.
Mais non, je veux moi-même embrasser ses genoux;
Allons, je veux la voir...

## SCENE VI & dernière.

ERYPHILE, *soutenue par ses femmes*, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLEMON, Suite.

LE GRAND-PRETRE.

AH! que demandez-vous?

ALCMEON.

Je vais mettre à ses pieds le prix de mon courage;
Oui, je veux... quel objet... que vois-je?

ERYPHILE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin sont accomplis,
Et je meurs par tes mains quand je retrouve un fils;
Le ciel est juste. (*cc*)

ALCMEON.

Ah! Dieux! parricide exécrable!
Vous! ma mère! elle meurt... & j'en ferais coupable!

Non, je ne le ſuis pas, Dieux cruels! & mon bras
Dans mon ſang à vos yeux...

*(on le déſarme.)*

ERYPHILE.

* Mon fils, n'achève pas.
Je péris par ta main; ton cœur n'eſt pas complice.
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon ſupplice.
Je meurs contente... approche.. après tant d'attentats
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras.

*(il ſe jette aux genoux d'Eryphile.)*

Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre, & régner : le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faibleſſe, & même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes eſprits:
* Souviens-toi de ta mère... ô mon fils... mon cher fils,..
* C'en eſt fait... (*dd*)

ALCMEON.

Elle expire... impitoyable père!
Sois content : j'ai tué ton épouſe & ma mère.
Viens combler nos forfaits, viens la venger ſur moi,
Viens t'abreuver du ſang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteſte,
A tous les miens... ta tombe eſt tout ce qui me reſte.
Mânes qui m'entendez! Dieux! Enfers en courroux,
Je meurs au ſein du crime, innocent malgré vous!

*Fin du cinquième & dernier acte.*

# VARIANTES
## D'ERYPHILE.

(a) Cet enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce préſent des deſtins, chez vous long-temps caché,
Par des exploits ſans nombre aujourd'hui juſtifie
L'œil pénétrant des dieux qui veilla ſur ſa vie.

(b) THEANDRE.
Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le temple!
La publique alégreſſe ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre, & des faveurs des dieux.

LE GRAND-PRETRE.
La Grèce ainſi l'ordonne; & voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide, & les rois d'Elide & de Pylos,
Qui briguaient cet hymen & déſolaient Argos,
Suſpendant aujourd'hui leur diſcorde & leur haine,
Ont remis leurs deſtins à la voix de la reine;
Elle doit en ces lieux diſpoſer de ſa foi,
Se choiſir un époux, & nous donner un roi.

THEANDRE.
O Ciel! ſouffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un ſi lâche homicide?

LE GRAND-PRETRE.
La reine héſite encore & craint de déclarer
Celui que de ſon choix elle veut honorer.
Mais quel que ſoit enfin le deſſein d'Eryphile,
Les temps ſont accomplis; ſon choix eſt inutile.

THEANDRE.
Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du ſoleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée;
La reine était en pleurs, interdite, troublée;
Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer:
Une ſecrète horreur ſemblait la pénétrer.

Elle invoquait les dieux ; & tremblante, éperdue,
De son premier époux embrassait la statue.

(c) Vous êtes libre enfin.

ERYPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant, maîtresse de vous-même,
Vous pouvez disposer de vous, du diadème.
Songez....

(d) D'un autre hymen alors on m'imposa la loi ;
On demanda mon cœur : il n'était plus à moi.
Il fallut étouffer une passion naissante ;
D'autant plus forte en moi qu'elle était innocente,
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon sort en changeant ne change point mes feux ;
Et qu'enfin le devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant, tu le sais, Athènes, Sparte, Argos,
Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
Mon époux y courut ; le jaloux Hermogide
S'éloigna sur ses pas des champs de l'Argolide ;
Je reçus ses adieux : ô funestes momens,
Cause de mes malheurs, source de mes tourmens !
Je crus pouvoir lui dire, en mon désordre extrême,
Que je serais à lui si j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zélonide : & faible que je suis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes soupirs honteux je ne fus pas maîtresse ;
Même en le condamnant je flattais sa tendresse.
J'avouais ma défaite....

(e) Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux,
Sûr de ses droits au trône, & fier de ses aïeux,
Mêlant à ses forfaits la force & le courage,
Et briguant à l'envi ce sanglant héritage,
Le barbare Hermogide....

(*f*) Je chériffais mon fils : la crainte & la tendreffe
De mes fens défolés partageaient la faibleffe.
Mon fils me confolait de la mort d'un époux :
Mais il fallait le perdre ou mourir par fes coups.
Trop de crainte peut-être....

(*g*) On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte fur les rois de Pylos & d'Elide ;
Il eft du fang des dieux & de nos premiers rois.
Puiffe-t-il mériter l'honneur de votre choix !
Ce choix fans doute....

(*h*) Préférer à des rois un fimple citoyen !
Déshonorer le trône !

ERYPHILE.

Il en eft le foutien ;
Et le fang dont il eft, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.
En de fi pures mains....

(*i*) Devons-nous redouter un fantôme odieux ?
Vivant, je l'ai vaincu : mort, eft-il dangereux ? (*)
D'un œil indifférent, voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts & leurs preftiges ?

(*k*) Tel eft l'efprit du peuple endormi dans l'erreur ;
Un prodige apparent, un pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique,
Sont plus forts que mon bras & que ma politique.
Il fallut obéir aux fuperftitions,
Qui font, bien plus que nous, les rois des nations ;
Et loin de les braver, moi-même avec adreffe,
De ce peuple aveuglé careffer la faibleffe.

(*) Dans Alzire, *Gufman* en parlant de *Zamore* :

Vivant, je l'ai vaincu : mort, doit-il être à craindre ?

(*l*) Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil présomptueux
Jusqu'à ce rang auguste osât porter ses vœux ?
Penses-tu qu'il aspire à l'hymen de la reine ?

EUPHORBE.

Il n'aura point sans doute une audace si vaine.
Mais, Seigneur, cependant, savez-vous qu'aujourd'hui
Eryphile en secret a vu Théandre ici ?
Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes ?

HERMOGIDE.

Tout m'est suspect de lui : tout me remplit d'alarmes ;
Ce seul moment encore il faut la ménager ;
Dans un moment je règne, & je vais me venger.
Tout va sentir ici mon pouvoir & ma haine :
Je saurai.... mais on entre, & j'apperçois la reine.

(*m*) Par l'esclave Corèbe en secret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte sacrée,
Dont le ciel à mon sexe a défendu l'entrée ;
Dans ces terribles lieux, qu'ont souvent habité
Ces dieux vengeurs, ces dieux dont je tiens la clarté.
C'est là qu'avec Corèbe, enfermé dès l'enfance,
Mon fils de son destin n'eut jamais connaissance.
Mon amour maternel....

(*n*) Et le Prince & Corèbe ont ici leur tombeau.
J'étouffai malgré moi ce monstre en son berceau ;
J'enfonçai dans ses flancs cette royale épée,
Par son père autrefois sur moi-même usurpée ;
Et soit décret des dieux, soit pitié, soit horreur,
Je ne pus de son sein tirer le fer vengeur.
Sa dépouille sanglante en mes mains demeurée,
De cette mort si juste est la preuve assurée.
La reine qui m'entend, & que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.
J'atteste mes aieux....

(*o*) Et près de vous enfin, que font-ils à mes yeux ?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aieux.

J'ai befoin d'un vengeur, & non pas d'un vain titre.
Régnez : de mon deftin foyez l'heureux arbitre.
Peuple....

(*p*) D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les pourfuit dans le temple échappées ;
Ce filence des dieux, garant de leur courroux ;
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous.
Du ciel, &c.

(*q*) Je cachais aux humains le malheur de ma race ;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaiffé jufqu'à rougir de moi ;
Voilà ma feule tache & ma feule faibleffe.
J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adreffe
A d'un regard jaloux fans ceffe examiné
Non pas ce que je fuis, mais de qui je fuis né ;
Et qui de mes exploits rabaiffant tout le luftre,
Penfaient ternir mon nom quand je le rends illuftre.
J'ai vu que ce vil fang dans mes veines tranfmis....

(*r*) Mais du rang que je perds & du cœur que j'adore,
Songez que mon rival eft plus indigne encore ;
Plus haï de nos dieux, & qu'avec plus d'horreur
Amphiaraüs en lui verrait fon fucceffeur.
Madame....

(*s*) Un efclave !... fon âge.... & fes auguftes traits....
Hélas ! appaifez-vous, Dieux vengeurs des forfaits !
O criminelle époufe, & plus coupable mère !
Alcméon, dans quel temps a péri votre père ?
Quel fut fon nom ? parlez.

(*t*) Achevez fa défaite ; achevez vos projets :
Venez, forcez ce traître....

A L C M E O N.

Epargnons mes fujets.
De ce moment je règne, & de ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir fuprême,

Au péril de mon sang je veux les épargner :
Je veux, en les sauvant, commencer à regner.
Je leur dois encor plus : je dois le grand exemple
De réverer les dieux & d'honorer leur temple.
Je ne souffrirai point que le sang innocent
Souille leur sanctuaire & mon régne naissant.
Va, dis-je, Polemon....

(u) Les Dieux veulent son sang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.
Cruels, tonnez sur moi, si je vous obéis !
Le malheur m'environne & le crime m'assiége :
Je deviens parricide, ou me rends sacrilege. (*)
Quel choix, & quel destin !

THEANDRE.

Dans un tel désespoir....

(x) Chère Ombre, appaise-toi, prends pitié de ton fils.
Arme, & soutiens mon bras contre tes ennemis.
Dans le sang d'Hermogide appaise ta colère,
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi ! de tous les côtés plein d'horreur & d'effroi,
Le nom sacré de fils est horrible pour moi !

(y) Peut-il bien se résoudre à me voir en ces lieux,
Aux portes de ce temple, à l'aspect de ces dieux,
Dans ce parvis sacré, trop plein de sa furie,
Dans la place où lui-même attenta sur ma vie ?
Les dieux le livrent-ils ?...

(z) Vois-tu ce fer sacré ?

(*) *Seide* dans Mahomet.

De sentimens confus une foule m'assiége,
Je crains d'être un barbare, ou d'être sacrilege.

HERMOGIDE.

Que vois-je ? le fer même
Qu'Amphiaraüs reçut avec fon diadème !

ALCMEON.

Te fouvient-il du fang dont l'a fouillé ta main ?

HERMOGIDE.

Qu'ofes-tu demander ?

(aa) Nos maux font à leur comble. Alecto, Némésis,
Du crime & du malheur meffagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.
L'orgueil des fcélérats ne peut les défarmer ;
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer :
Il faut que le fang coule, & leurs mains vengereffes
Puniffent les forfaits, & même les faibleffes.

THEANDRE.

Ciel ! d'un roi vertueux daigne guider les coups !

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'eft dans fon courroux.
O confeils éternels ! ô févères puiffances !
Quelles mains forcez-vous à fervir vos vengeances !

POLEMON.

C'eft la voix de la reine ! ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND-PRETRE.

Infortuné, quels dieux ont troublé tes efprits !
Que vas-tu faire ? Et toi, mère trop malheureufe,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreufe :
Les morts & les vivans y font tes ennemis !
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERYPHILE *derrière le théâtre.*

Mon fils, épargne-moi !

ALCMEON.

Tombe à mes pieds, perfide.

(bb) Ce monftre enfin n'eft plus : Argos en eft purgé.
Les dieux font fatisfaits, & mon père eft vengé.
J'ai vu fur cette tombe Eryphile éperdue ;
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue ?

(*cc*) ALCMEON.

Hélas! parricide exécerable!
Vous, ma mère!... elle meurt.... & j'en ferais coupable!
Moi! moi! Dieux inhumains!

ERYPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les dieux malgré toi conduifaient ta fureur;
Ta main, qu'ils ont guidée, a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en eft pas moins chère:
Ton cœur eft innocent; je te pardonne.... Hélas!
Laiffe-moi la douceur d'expirer dans tes bras....
Ferme ces triftes yeux qui s'entr'ouvrent à peine.

ALCMEON *à fes genoux.*

J'attefte de ces dieux la vengeance & la haine:
Je jure par mon crime & par votre trépas,
Que mon fang devant vous....

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas;
Indigne que je fuis du facré nom de mère,
J'ofe encor te dicter ma volonté derniere:
Il faut vivre & régner.

(*dd*) LE GRAND-PRETRE.

* La lumière à fes yeux eft ravie.
* Secourez Alcméon: prenez foin de fa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende fon cœur plus jufte & fon règne plus grand.

*Fin des Variantes d'Eryphile.*

# NOTES

## *Sur la Tragédie d'Eryphile.*

( 1 ) *Polifonte* dans Mérope :

Je croirais que ses yeux ont pénétré l'abyme
Où dans l'impunité s'etait caché son crime.

( 2 ) Dans Brutus, *Titus* dit à *Messala* :

On confie aisement des malheurs qu'on surmonte ;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

( 3 ) On retrouve dans la scène troisième du second acte de Sémiramis quelques-uns des vers de ce morceau.

( 4 ) On trouve une imitation de ces vers dans la Mort de Cesar.

( 5 ) Imitation de ce vers de l'Enéide :

*Quæsivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.*

*Fin du Tome premier.*


NÁRODNÍ A UNIVERSITNÍ KNIHOVNA V PRAZE



